

Le Monde

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - N° 12416 - 4 F

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

VENDREDI 28 DÉCEMBRE 1984

L'URSS table sur la lassitude de la résistance en Afghanistan

Cinq ans après

Le 27 décembre 1979, les troupes soviétiques entraient en Afghanistan pour déposer Hafizullah Amin et installer M. Babrak Karmal au pouvoir. A l'occasion de cet anniversaire, le président Reagan - soutenu par la RFA et le Japon - a déclaré que la présence des forces soviétiques en Afghanistan constitue un sérieux obstacle aux relations entre les États-Unis et l'URSS. Après le silence observé par le président Mitterrand sur ce chapitre comme sur la Pologne dans sa récente conférence de presse télévisée, il est heureux que la France ait réaffirmé sa position de voir se retirer les troupes soviétiques.

Cinq ans après leur intervention militaire et malgré leur énorme supériorité, les Soviétiques ne sont, d'évidence, pas venus à bout des insurgés afghans, et le régime Karmal serait bien en peine de se maintenir sans le « contingent limité » de l'armée rouge. Et la stratégie du marteau-pilon et de la terre brûlée n'a fait qu'aggraver chez les Afghans la haine de l'occupant et provoquer le plus important exode de réfugiés au monde, à l'heure actuelle.

Les Soviétiques ne contrôlent toujours que les villes et les grands axes routiers. Et ils sont conduits aujourd'hui à accentuer la pression sur les régions frontalières avec le Pakistan pour couper les voies d'approvisionnement des moudjahidins, et à bombarder les « sanctuaires » afghans au Pakistan. C'est sans doute parce qu'il constate le peu d'ardeur au combat de l'armée afghane, rendue exsangue par une hémorragie de désertions, et humiliée par l'intervention soviétique, que le ministre de la défense a été récemment remplacé à Kaboul.

Cependant, en dépit de succès confiants parfois à l'héroïsme, de progrès dans la conduite de la guerre et de son meilleur équipement, la résistance n'est guère en mesure de vaincre un adversaire devenu plus mobile et plus combattif. Elle a gagné en respectabilité, mais elle n'est toujours pas reconnue en tant qu'entité politique par la communauté occidentale, ni même par la Conférence islamique. Ses diverses composantes sont loin de constituer un front, encore moins un gouvernement provisoire, évolution par laquelle passent généralement les mouvements de libération. Le Pakistan, premier intéressé en l'affaire, n'encourage guère une telle évolution, de crainte de perdre son emprise sur la résistance et de provoquer l'URSS. Mais une dynamique unitaire semble en marche, qui permettra peut-être à la résistance, le temps aidant, de surmonter ses inévitables rivalités internes.

En attendant, l'URSS se trouve dans une impasse militaire et politique. Il est vrai qu'elle ne cherche pas à gagner la guerre à court terme, mais souhaite seulement ne pas la perdre, et qu'elle joue sur le facteur temps et la lassitude. Il n'est donc pas étonnant que Moscou ne recherche pas un règlement politique. A la vérité, les conversations « indirectes » sous l'égide de l'ONU, dont le président Reagan a souligné l'intérêt, n'ont marqué aucun progrès. En relâchant leur pression diplomatique, les pays occidentaux pourraient donner l'impression qu'ils ne veulent pas porter ombrage à leurs relations, notamment sur le plan économique, avec Moscou, et qu'ils se satisfont, tout compte fait, de voir l'URSS empêtrée dans un conflit armé contre un peuple musulman du tiers-monde.

M. Reagan adresse une nouvelle mise en garde à Moscou

A l'occasion du cinquième anniversaire de l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan, le président Reagan a déclaré, le mercredi 26 décembre, que les États-Unis avaient fait « clairement savoir aux dirigeants soviétiques » que la présence des « forces d'occupation » de l'URSS en Afghanistan constitue un « sérieux obstacle à l'amélioration » des relations entre Washington et Moscou. L'Allemagne et le Japon ont, d'autre part, demandé le retrait des troupes soviétiques de même que le Quai d'Orsay, dans une déclaration officielle qu'il a rendue publique ce jeudi. (Lire page 28.)

De notre envoyé spécial

Peshawar. — « Les armes ? Bien sûr qu'il n'y en a pas assez. Mais, si ça continue, ce sont les combattants qui manqueront bientôt le plus... » Pour ce « groupe » occidental de la résistance, qui traîne ses bottes dans la poussière de Peshawar depuis cinq ans, c'est un fait, « les héros sont gagnés par la fatigue (...), des anciens se lassent, des jeunes renouent pour aller au feu. Que voulez-vous, il y a une décennie que cela dure et toujours pas la moindre solution en vue. Les gens en ont assez, c'est humain. »

Humain et parfaitement conforme à la stratégie soviétique dont, comme chacun sait, le temps et l'usure sont, avec les bombardiers, les atouts majeurs de cette guerre coloniale qui ne dit pas son nom.

« Beaucoup de familles réfugiées ici ont déjà perdu au moins un fils à la bataille », raconte un médecin médeois, « elles rechignent pour y en envoyer un second. C'est normal non ? » Première explication d'une pénurie de combattants en gestation.

AU JOUR LE JOUR

Épreuve

Chaque année à pareille époque, entre deux réveillons, la France assoiffée d'aventures se passionne pour le rallye Paris-Dakar. Le feuilleton motorisé commence par un suspense un peu répétitif : pourront-ils passer par l'Algérie ? Cette fois encore ce sera oui.

Afin, l'an prochain, de ne pas mettre à l'épreuve les nerfs des concurrents et de leurs administrateurs, il serait souhaitable d'éviter toute incertitude sur l'itinéraire. Une solution consisterait à passer par l'Éthiopie pour témoigner auprès des survivants de notre fraternel soutien dans leur propre épreuve.

BRUNO FRAPPAT.

On nous dira aussi en confidence que les incessantes querelles entre résistants, le développement du trafic de drogue et du banditisme, sous couvert de guerre sainte, ont leur part dans le malaise. Que les jeunes exilés en âge d'aller se battre étaient des gamins à leur arrivée au Pakistan, il y a cinq ans, et qu'ils cherchent plutôt aujourd'hui à se casser, ici ou ailleurs, plutôt que de risquer une balle sur un col ennemi.

PATRICE CLAUDE.

(Lire la suite page 2.)

Une « tour Dubuffet » dans le parc de Saint-Cloud

Des élus critiquent l'emplacement choisi pour l'œuvre de l'artiste

L'une des polémiques qui va diviser le petit monde des arts et celui de la politique en 1985 aura pour objet un monument de 24 mètres de haut et 12 mètres de diamètre conçu par le peintre Jean Dubuffet. Avec l'accord de celui-ci, M. Jack Lang, ministre de la culture, veut édifier cette gigantesque sculpture peinte au point culminant du parc de Saint-Cloud, d'où elle dominera tout l'ouest de Paris.

L'œuvre elle-même sera évidemment discutée mais plus encore l'emplacement choisi pour l'ériger. Du même coup, c'est toute la politique d'encouragement à la production artistique lancée par M. François Mitterrand et son ministre de la culture qui sera sous le feu des projecteurs.

L'idée — excellente en soi — consiste à encourager les artistes

français en leur passant des commandes. Une centaine de projets sont à l'étude et, tous financements confondus (ceux de l'État, des collectivités locales et des mécènes privés), les crédits qui seront consacrés à leur réalisation dépasseront 120 millions de francs en 1985.

Jusqu'à présent, Jean Dubuffet n'a guère eu de chance, du moins en France. Vocation tardive (il a commencé à quarante ans), ayant essayé toutes les disciplines (peinture, gravure, graffiti, collages, tapisserie, sculpture, architecture et même musique), n'ayant appartenu à aucune école et n'ayant suscité aucune œuvre d'artiste qui aujourd'hui quatre-vingt-trois ans n'a jamais cessé de soulever de mini-scandales. Et selon la tradition il n'a guère été prohibé en son pays, notamment pour ce qu'il appelle ses « édifices ».

Il a fallu une commande de la Chase Manhattan Bank pour qu'il puisse réaliser le *Groupe des quatre arbres* de 12 mètres de haut à New York. C'est à Houston (Texas) que l'on peut voir son *Monument aux fantômes* (10 mètres de haut), et à Chicago (grâce à l'État de l'Illinois) qu'on admire la *Bête debout*, dont la tête est à 10 mètres du pavé. Quant au *Jardin d'Émail*, d'une surface de 600 mètres carrés il faut aller au musée d'Ortéro, aux Pays-Bas, pour le voir.

Hormis la *Closerie de Falbala* éditée à Périgny (Val-de-Marne) dans le jardin de la fondation qui porte son nom, Dubuffet n'a pas réussi jusqu'ici à placer ses sculptures monumentales en France.

MARC AMBROISE-RENDU.

(Lire la suite page 20.)

Détention provisoire : une réforme risquée

La nouvelle loi entre en vigueur le 1^{er} janvier

Les prisons sont pleines à craquer, et pas seulement de condamnés. Plus d'un détenu sur deux attend un jugement définitif, situation anormale puisque ces prévenus sont présumés innocents. Pour tenter de remédier à cette anomalie, M. Robert Badinter, garde des sceaux, a fait voter l'été dernier une loi réformant la procédure d'incarcération des inculpés. Cette loi, qui entre en vigueur le 1^{er} janvier, a-t-elle des chances de réussir ? Elle n'en aurait guère si la chancellerie ne l'avait accompagnée de mesures appropriées, tel le renforcement du contrôle judiciaire.

Dans le *Monde* du 12 avril 1970, M. Badinter exposait par anticipation les motifs de la nouvelle loi : « Détention un inculpé avant qu'il soit jugé, c'est (...) attenter à la liberté d'un homme que la loi présume innocent. » Sans doute M. Badinter ne prévoyait-il pas que la situation s'aggraverait au point de devenir un casse-tête. Il y avait 44 067 détenus le 1^{er} décembre pour 32 000 places dans les prisons françaises, dont 22 803 prévenus, soit 51,74 %. Cette proportion est d'environ 15 % aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

Les inconvénients de cette situation doivent être relativisés pour les criminels qui encouront plusieurs années d'emprisonnement.

BERTRAND LE GENDRE.

(Lire la suite page 8.)

Les nouvelles dimensions de la pauvreté

Lire page 7
le premier des deux articles de RENÉ LENOIR

« L'Europe du lait » vue de l'Aveyron

Lire page 25
le reportage de JACQUES GRALL

MORT DE L'ÉDITEUR JOSÉ CORTI

« Rien de commun »

L'éditeur José Corti, mort le mardi 25 décembre à Paris. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans. Son collaborateur Bertrand Fillaudou prendra sa succession à la librairie.

« Je mourrai heureux !... »

C'était au printemps dernier. Malgré le soleil qui baignait les feuillages du Luxembourg, de l'autre côté de la vitrine, José Corti avait jeté une couverture sur ses jambes usées. Ramené derrière la caisse qui lui servait de bureau directorial et de comité de lecture, le « libraire » à l'ancienne caressait sa pipe de ses longues mains d'ivoire. Ses yeux couleur de ciel corse mêlaient une sagesse songeuse à la précision tatillonne : « J'ai fait de ma vie ce que j'ai voulu ! »

C'était sa fierté suprême d'artisan solitaire en marge : avoir résisté à l'expansion qui lui aurait coûté la

liberté et gâché l'intuition. Gallimard et Grasset ont bâti des empires ; Corti laisse une boutique balzacienne et un catalogue fabuleux. Dans ce catalogue, « rien de commun », comme inscrit naguère sous la rose

des vents à laquelle les fous de pure littérature se sont fiés, depuis plus d'un demi-siècle, comme à une promesse de jubilation.

B. POIROT-DELPECH.

(Lire la suite page 20.)

Le Monde des livres

Pages 9 à 18

- Des inédits posthumes de Prévert : l'article de GENEVIÈVE BRISAC sur « la Cinquième Saison ».
- Les cent ans de Jules Supervielle : l'article d'ALAIN BOSQUET.
- Un bilan de l'année littéraire : le feuilleton de BERTRAND POIROT-DELPECH.

POUR VOTRE CHAÎNE
LE CHOIX ESSENTIEL
C'EST L'ENCEINTE



THE ULTIMATE IN FINE CIGARS

Les Américains achètent trois dollars un cigare signé à Paris et conçu pour répondre à l'attente exacte des amateurs européens de « puras ».

Après de longs mois de maturation, les feuilles de tabac, issues de semences essentiellement cubaines et dominicaines, sont roulées à la main par les maîtres-cigariers de la petite ville dominicaine de Santiago-de-los-Cobaleros. Les cigares PLEIADES mûrissent encore quelques mois, puis ils sont envoyés par bateau en Europe.

Un dernier examen de la couleur de la cape et de la finition, et les cigares PLEIADES sont prêts : nus et sans compression, dans d'élégants coffrets de cuir. La fragrance du tabac et l'ordre des tabacs se conjuguent pour le plus grand charme du consommateur.

Ce n'est pas tout. Chaque coffret recèle un trésor : le mini-HUMISTAT 70 PLEIADES qui ajuste automatiquement l'humidité des cigares et leur permet de traverser tous les climats.

L'amateur averti sait l'importance primordiale d'une bonne humidification et s'approvisionne de préférence auprès des magasins équipés en « caves à cigares ».

Le « GUIDE DU TABAC », qui vient de paraître en librairie (R. JAUZE, éditeur), BP 385, 75626 Paris cedex 13, donne une liste, non limitative, certes, de cent adresses de « boutiques-cigares » recensées par la Société qui a créé les cigares PLEIADES et qui distribue aussi en France les deux marques cubaines les plus prestigieuses : NOVO DE MONTERREY et REY DEL MUNDO.

Diffusion VALLIS CLAUSA (91-42-41-40)

EN AFGHANISTAN

Dans un communiqué, la Maison Blanche a rendu public, mercredi 26 décembre, une déclaration du président Reagan, dans laquelle le président américain affirme que les Etats-Unis « ont clairement fait savoir aux dirigeants soviétiques que la présence des forces d'occupation soviétiques en Afghanistan constitue un sérieux obstacle à l'amélioration des relations avec l'URSS ». « Nous ne pouvons ni ne voulons rester silencieux à propos de l'Afghanistan. Nous joignons notre voix à celles d'autres membres de la communauté mondiale en appelant à une fin rapide et négociée de ce brutal conflit », ajoute la déclaration. M. Reagan, qui qualifie l'actuel gouvernement afghan de « régime fantoche subordonné à Moscou », estime que cette « tragédie en situation » pourrait prendre fin en suivant la procédure engagée sous l'égide des Nations unies et comportant les points suivants : retrait des forces soviétiques, respect de l'indépendance et du non-alignement de l'Afghanistan, autodétermination du peuple afghan et retour des réfugiés dans leur pays. « Tant que ces objectifs n'auront pas été atteints, estime le président américain, l'Union soviétique continuera de payer un prix élevé pour avoir supprimé la liberté de l'Afghanistan. »

Cette déclaration, faite au moment du cinquantième anniversaire

de l'intervention soviétique, précède de deux semaines la rencontre de MM. Schultz et Gromyko, à Genève.

Le gouvernement ouest-allemand, pour sa part, exige « le retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan, le respect du droit à l'autodétermination du peuple afghan et le rétablissement de son statut de pays non aligné et indépendant ». « Qu'est-ce qui empêche Moscou de rendre à l'Afghanistan — un pays traditionnellement non aligné — sa liberté, une liberté que les Afghans n'ont jamais utilisée contre l'URSS ? », déclare le ministre d'Etat aux affaires étrangères, M. Alois Mertes, le 26 décembre. Le porte-parole du gouvernement de Bonn a, par ailleurs, appelé Moscou à trouver une solution politique. « La violence doit être remplacée par la volonté de négocier, a-t-il dit. Le monde n'a pas le droit de rester inactif devant le sort de ce petit pays. (...) La politique mondiale ne peut pas ignorer la souffrance d'un peuple épris de liberté. »

Le Japon a également demandé, jeudi 27 décembre, le « retrait total des troupes soviétiques » d'Afghanistan, la fin des bombardements en territoire pakistanaï, et le retour des réfugiés afghans dans leurs foyers « dans l'honneur et avec toutes les garanties pour leur sécurité ».

« Les sottises du mardi »

De notre envoyé spécial

Peshawar. — Brèves de renseignements, insinuations, mensonges, contes à dormir debout, rumeurs non confirmées, propagande, intos... Les informations qui circulent au conditionnel dans la presse internationale sur les alibis de la guerre en Afghanistan sont d'un tel caractère qu'elles ne correspondent à la réalité. Hors les reportages sur le terrain point de salut. L'essentiel des renseignements qui alimentent ce qu'on peut appeler l'industrie médiatique du drame afghan provient de deux sources : la résistance belligère à Peshawar et ce qu'on nomme les « sources occidentales », les « sources diplomatiques occidentales ».

La première, au regard de l'exceptionnel écart de contour des Afghans est souvent sujette à caution. La seconde, tout auréolée de mystère, ne l'est pas toujours moins. D'abord parce qu'elle s'appuie en partie sur les sensations et les impressions, et parce qu'elle relève souvent d'une volonté propagandiste propre, inscrite dans l'affrontement Est-Ouest. Difficile d'y voir clair. Alors, chaque mardi, les journalistes basés à Islamabad et à New-Delhi participent en rönchonnement à ce qu'ils ont baptisé les « Tuesday's follies », les sottises du mardi. Un rite inamuable pour l'histoire seulement.

Les réunions ont lieu chaque semaine exactement à la même heure dans les deux capitales. Deux ambassades occidentales, dont il suffit de dire qu'on y parle la même langue, président à l'organisation des cérémonies.

Une carte de l'Afghanistan sur un mur, une poignée de téléphones en main, c'est chaque mardi les mêmes fonctionnaires-diplomates qui officient.

« D'après nos sources, il y a eu le semaine dernière des combats ici, ici et là... tant d'hélicoptères ont été abattus, tant de Russes ont été prisonniers, tant de médicaments tués... » Parfois les informations fournies par les deux ambassades se recoupent. Parfois non.

Quand c'est à leur avantage, les partis de Peshawar confirment le tout, et en rajoutent. De toutes façons, les intérêts politico-stratégiques des « sources occidentales » coïncident pour le moment avec les leurs. Et event d'être lâchées à la presse internationale, les informations diplomatiques ont évidemment été filtrées par les services de renseignement. Vérifier tout cela auprès des gouvernements afghans, et des Soviétiques aux postes au Pakistan, et en Inde, est bien entendu exclu : « No comment » est la réponse traditionnelle.

Pour Moscou et Kaboul, on le sait, il n'y a pas plus de résistance que d'invasion en Afghanistan. Il n'y a que des « ben-dits » soutenus par l'« impérialisme américain » et combattus par « la glorieuse et fraternelle armée rouge ». La langue de bois, par définition, ne s'accorde jamais au conditionnel.

P. C.

EUROPE

Turquie

L'Union soviétique livrera du gaz naturel à Ankara à partir de 1987

De notre correspondant

Ankara. La visite du chef d'Etat turc, le premier ministre, M. Turgut Ozal, effectuée du 25 au 27 décembre à Ankara (le Monde du 26 décembre) a mis un terme au refroidissement que connaissent les relations entre les deux pays depuis la démission du général Demirel du royaume de la tension Est-Ouest à partir de l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan. Les dirigeants d'Ankara estiment en outre que l'Union soviétique avait joué un rôle dans la reconnaissance de la démission de Demirel, et qu'elle agit en Turquie avant l'intervention militaire du 12 septembre 1980.

Les deux pays ont signé le 26 décembre deux importants accords économiques ainsi qu'un protocole d'échanges culturels. L'accord commercial couvre la période 1986-1990. Il prévoit notamment le renforcement de la Turquie en gaz naturel soviétique à partir de 1987,

relation habitée mais quelque peu décevante pour Ankara. Les Turcs auraient sûrement souhaité que Moscou condamne plus nettement, entre autres, le terrorisme arménien ainsi que les déclarations de certains dirigeants politiques et religieux de l'Arménie.

Dans les milieux américains à Ankara, on indique que les Etats-Unis ne peuvent que se féliciter de l'amélioration des rapports turco-soviétiques. On espère cependant qu'Ankara saura éviter une trop grande dépendance à l'égard des Soviétiques, et qu'elle ne fera pas que : une façon de disparaître prudemment l'achat de gaz naturel soviétique par la Turquie. Il s'agit d'un avertissement par ailleurs peu efficace : en Europe, l'Allemagne fédérale, la France et l'Italie ont déjà acheté du gaz naturel dans ce pays, sans de contrat de même nature avec Moscou.

ARTLIN LINSAL

SOIXANTE-TREIZE MILITANTS D'EXTRÊME GAUCHE ONT ÉTÉ ARRÊTÉS

Ankara (AFP). — Soixante-treize militants de diverses organisations d'extrême gauche, dont onze femmes, accusés d'activités terroristes, ont été arrêtés au cours d'État de septembre 1980, ont été arrêtés à Istanbul, ont indiqué, le mercredi 26 décembre, les autorités militaires. Parmi eux se trouve un médecin, Mehmet Yelkenli (trente-quatre ans), surnommé le « docteur rouge », qui avait recherché, depuis l'été 1978, des personnes susceptibles d'avoir trouvé chez lui 26 000 marks ainsi que des publications interdites et des documents tendant à prouver qu'il agissait sous des consignes venant de RDA. Toujours selon les autorités militaires, Mehmet Yelkenli aurait eu pour mission de travailler au rassemblement des groupes d'extrême gauche démantelés après le coup d'État.

Le même jour s'ouvrait à Istanbul le procès de quarante-cinq personnes soupçonnées d'avoir appartenu au THKP-C, le Front de libération populaire (le *Monde* du 27 décembre). Parmi les quatre-vingt-sept autres membres du THKP-C accusés se trouve une condamnée à perpétuité, trente et une peines d'un à trente ans de prison et trente-sept acquittements. Lors de la lecture du verdict, les accusés sont apparus devant le tribunal dans des conditions de détention contre leurs conditions de détention et le port de l'uniforme dans les prisons militaires.

Pologne

Des journalistes occidentaux réclament l'autorisation d'assister au procès des meurtriers du Père Popieluszko

Varsovie (AFP). — Dix représentants d'organes de presse occidentaux à Varsovie ont adressé une lettre aux autorités polonaises, le lundi 21 décembre, pour protester contre l'impossibilité dans laquelle se trouve la majorité d'entre eux de publier librement les procès des nombreux meurtriers du Père Jerzy Potoczko qui s'ouvre ce jeudi 27 décembre à Toruń, mais qui devrait être ajournée au 2 janvier après la lecture de l'acte d'accusation.

Arguant de l'exigence de la salle d'audience d'être composée de journalistes de justice à distribué seulement six laissez-passer à des journalistes occidentaux, en échange, selon un mode de sélection non précisé, tous les autres correspondants en poste à Varsovie pour l'événement immédiat, les ministres de l'intérieur, le colonel Pieluska, accusé d'instigation et assistance au crime, affirment être innocent.

Une crèche symbolique

Varsovie (AFP). Une voiture Fiat 125 Polski, le coffre ouvert, transformée en crèche de Noël, témoigne, à Varsovie, de l'attachement des Polonais au Père Jerzy Popiełuszko, à la veille de l'ouverture du procès de ses assassinats.

La Fiat-Polski bleue, avec l'Enfant-Jésus reposant dans le coffre sur un lit de paille, entouré de petits luminaires, appartenait au Père Popiełuszko. C'est dans le coffre du coffre du véhicule modèle que le capitaine Piotrowski et les lieutenants Chmielewski et Pekala l'ont enfoncé avant de l'assassiner, au soir du 19 octobre dernier.

Ces menaces et la police politique sont eux aussi symbolisées dans l'allégorie : ils figurent sous la forme de trois piquets plantés dans la terre du jardin de Saint-Stanislas et drapés de l'étoffe gris-bleu des uniformes de la milice.

Mardi matin, 26 décembre, au descripteur jour de Noël, férié en Pologne, ils étaient encore des milliers à partir malgré un froid vif dans une longue file d'attente pour rendre hommage au prêtre assassiné. A quelques mètres de la crèche, la tombe du Père Jerzy couvrait encore ses fleurs mortes le jour de ces funérailles, 3 novembre, quand des centaines de milliers de partisans de Solidarité s'étaient rassemblés à Saint-Stanislas pour la plus grande manifestation pacifique de Solidarnosc depuis la dernière visite du pape Jean-Paul II.

ASIE

Vietnam

Trois détenus dans un « camp de rééducation » sont condamnés à mort

Sont condamnés à mort

Trois nouvelles condamnations à mort ont été prononcées au cours d'une séance « intensive de renforcement du pouvoir révolutionnaire local », a annoncé, mercredi 26 décembre, l'agence vietnamienne de presse A.V. Les nouveaux condamnés : MM. Huynh Ngoc Hiep, Bui Minh et Le Van Tho — sont d'anciens militaires de l'armée de Saïgon détenus dans un « camp de rééducation » de la province méridionale de Song-Bé. Seize autres détenus de ce camp, qui sont également d'anciens militaires de l'armée sud-vietnamienne, ont été condamnés à des peines allant de quatre ans de prison à la déportation à perpétuité.

Ces prisonniers étaient accusés d'avoir tenté de mettre en place « une organisation réactionnaire » à l'intérieur même de ce camp, de faire partie d'un « complot rééducatif » et d'être « fous liés » de l'exterminateur Bao Dat et de l'ancien premier ministre de Saïgon, M. Nguyen Cao Ky. L'AVI a indiqué que ces « manœuvres réactionnaires » avaient été « déjouées à temps ».

Deux appels à la clémence

Des personnalités françaises, se déclarant « exclusivement guidées par un mobile humanitaire », ont demandé au gouvernement de la République socialiste du Vietnam d'entendre l'appel qu'elles lancent en faveur des condamnés politiques, et notamment de MM. Mai Van Hank et Tran Van Ba. Parmi les personnes qui ont signé ce document MM. Louis Leprieux-Ringuet, Yves Montand, Alain Peyrefitte, Maurice Schumann et Alain Tournier.

D'autre part, le bureau de Saïgon des Vietnamiens en France (1) lance « un appel en faveur des victimes de la répression communiste au Vietnam » et dénonce le « véritable acte de terrorisme judiciaire » que constitue, à ses yeux, le procès qui s'est tenu, à la veille de Noël, à

Cambridge

**LES TROUPES THAILAN-
DAISES SONT PLACÉES EN
ÉTAT D'ALERTE SUR LA
FRONTIÈRE ENTRE LES
DEUX PAYS**

Les Etats-Unis ont dénoncé, mercredi 26 décembre, la dernière attaque des forces khméro-vietnamiennes contre les réfugiés cambodgiens de Rhythien, à proximité de Nong-Samet, sur la frontière thaïlandaise (le Monde du 27 décembre). « L'agression contre les réfugiés cambodgiens au camp de Rhythien est odieuse », a déclaré le porte-parole du département d'Etat américain.

Sur le terrain, les combats ont continué de faire rage mercredi dans ce secteur. Selon un porte-parole militaire thaïlandais, les khméro-vietnamiens ont lancé 200 grenades et de mortiers de 82 mm. se sont opposés aux assaillants appuyés des chars T-54 et aux chars américains.

Jusqu'ici, les forces thaïlandaises thaïlandaises ont été placées en état d'alerte maximum pour empêcher que les combats gagnent leur territoire.

Ces combats auraient déjà fait 53 morts et 46 blessés dans les rangs du 10^e bataillon thaïlandais (Front national) libération du peuple khmère) a également indiqué qu'une centaine de civils avaient été tués ou blessés lors de l'attaque du camp de Rhythien, qui était, mercredi, occupé par les forces khméro-vietnamiennes, au moins en partie, par les assaillants.

Deux appels à la clémence

Des personnalités françaises, se déclarant « exclusivement guidées par un mobile humanitaire », ont demandé au gouvernement de la République socialiste du Vietnam d'écarter l'appel qu'elles lancent en faveur des condamnés politiques, notamment de M.M. Mai Van Hanh et Tran Van Ba ». Parmi les premiers signataires figurent notamment M.M. Louis Leprince-Ringuet, Yves Montand, Alain Peyrefitte, Maurice Schumann et Alain Toudou.

D'autre part, le bureau de liaison des Vietnamiens en France (1) lance un appel en faveur des victimes de la répression communiste au Vietnam et dénonce le « vertueux acte de terrorisme judiciaire » que constitue, ses yeux, le procès qui s'est tenu à la veille de Noël, à Chât-Min-Ville (le Monde du 10 décembre). Cet appel est notamment lancé par des personnalités de l'ancien régime sud-vietnamien, MM. Tran Van Do, Vu Thuc Huu, Nguyen Ngoc Huy, Vuong Bac et Nguyen Van Loc.

Sri-Lanka

**LE GOUVERNEMENT RETIRE
SES PROPOSITIONS
DE RÈGLEMENT
DU PROBLÈME TAMOUL**

Colombo (Reuters, UPI, AFP). — Les principaux partisans de l'opposition ayant rejeté les propositions avancées par le président Jeyaretnam, le Congrès a décidé de réunir les communautés tamoule et cinghalaise (le *Monde* du 18 décembre), le gouvernement les a retirées mercredi 16 décembre. Au soir du 16 décembre, le ministre de l'Intérieur, premier ministre, M^{re} Bandaranaike avait déclaré que « la peuple serait informé avisé de rejeter, clairement et catégoriquement, les propositions de l'opposition ».

Le 17 décembre, le secrétaire général du Front uni de libération tamoule, M. A. Amirthalingam, avait estimé que les plans de l'opposition étaient basés sur des suppositions des Tamouls, notamment en ce qui concerne l'autonomie régionale au nord et à l'est » du pays. Le clergé bouddhiste avait également rejeté les propositions.

Le ministre de l'Industrie, M. Cyril Mathew, qui estimait lui-même que plan allait trop loin et ne serait « pas accepté », a déclaré : « Les Cinghalais » s'ont démis de ces fonctions par le chef de l'Etat.

Pakistan

Manifestation de protestation contre les résultats du référendum

Islamabad (AFF. Reuter). — L'opposition au régime militaire a été particulièrement vive lors des rassemblements dans plusieurs villes pour protester contre les résultats du récent référendum. Le Mouvement pour la restauration de la démocratie (MRD), qui avait appelé au boycott du référendum pro-militariste, a constaté que 90 % des électeurs se sont abstenus ; en revanche, selon les chiffres officiels des résultats, 62 % des électeurs inscrits ont participé à la consultation et 57,7 % d'entre eux ont répondu « oui » à la poursuite de l'islamisation de la société et au maintien pour cinq ans du général Zia-ul-Haq à la tête de l'Etat (le 24 décembre).

En dépit de la loi martiale interdisant toute manifestation, plusieurs milliers de personnes se sont réunies à Karachi, devant la mosquée de Mohammed Ali Jinnah, fondateur du Pakistan. Plusieurs personnalités de l'opposition avaient été arrêtées auparavant et placées en résidence surveillée. Parmi elles figurent M.G.M. Jatoi, ancien chef du gouvernement de la province du Sind, K. Kairuddin, secrétaire général du MRD regroupant onze partis et F. Ali Khan, chef du parti des travailleurs et des paysans.

Cependant, prenant la parole à Lahore, le président Zia-ul-Haq a déclaré qu'il était ouvert à toute idée de dialogue avec ses adversaires. Il a invité « tous les Pakistanais à joindre leurs mains et à œuvrer de façon collective pour la construction d'un Etat islamique modèle » et il a promis d'indiquer bientôt la date des élections législatives.

RÉCENTES NOUVELLES DE LA CHICORÉE

Le prix littéraire 1984 de la Chicorée a été remis par M^{me} Becker, gérante de la Brasserie La Chicorée à Lille, à M. Roger Pruvost pour son œuvre « la Trempe », récit très attachant qui présente de nombreux faits du folklore du Nord et du Pas-de-Calais.

Le livre, a dit M. Laroux dans son allocution, fait désormais partie de l'histoire de la chicorée et il entrera à ce titre dans le musée dont l'inauguration est prévue début 1986 à Orchies.

M. Laroux a annoncé que ce musée serait dédié à Georges-Henri Rivière, directeur du Conseil International des musées, conservateur en chef honoraire du Musée des arts et traditions populaires, en qui on a inspiré la conception et a toujours prôné, au long de son éminente carrière, la chicorée, dont il a reconnu les bienfaits à bien des titres.

La collection des vases de pharmacie du musée s'est enrichie de deux pièces rarissimes. Contenance 100 litres environ, elles proviennent de communautés, datent de 1550, époque où l'artisanat italien comprenait l'enseignement des inscriptions de la céramique dans le midi de la France. L'une porte l'appellation «AQUA DI GICORIA» pour la boisson faite avec la racine, la seconde «AQUA DI ENDIVIA» contenait l'infusion de feuilles de chicorée.

On sait que la plante sauvage *Cichorium Intybus* a donné naissance, au cours des générations, à la sélection des graines pour la consommation des feuilles de chicorée et à la sélection des graines pour la racine, celle-ci comportant davantage les forces de réserves plus vives de la plante. Cette paire de vases fait pendant avec une troisième pièce, approximativement de même facture, que possédait antérieurement déjà la Chicorée Laroux et dont l'homologue est au Musée du Louvre.

La Chicorée Leroux d'Orchies fait appel à tous ceux qui pourraient offrir des éléments nouveaux susceptibles d'être présentés dans le Musée de la chicorée.

effervescence
ive de l'islam

1501

AMÉRIQUES

PROCHE-ORIENT

Canada

Le récent partage des eaux dans le golfe du Maine provoque la grogne des pêcheurs canadiens et américains

De notre correspondant

Montréal. — Les pêcheurs canadiens de l'Atlantique sont mécontents : la décision, en octobre dernier, de la Cour internationale de justice de La Haye les a obligés, au cours des dernières semaines à retirer leurs bateaux d'une zone des plus poissonneuses du monde, le banc de Georges, dans le golfe du Maine.

Curieusement, les pêcheurs américains sont tout aussi furieux : ils revendiquaient, selon la thèse de la prolongation du plateau continental défendue par leur gouvernement, l'intégralité du banc de Georges et même davantage, puisqu'ils espéraient étendre la zone exclusive de pêche des États-Unis jusqu'à une limite située à 25 kilomètres à peine des côtes de la province canadienne de Nouvelle-Écosse. La Cour de La Haye ne leur a accordé finalement

d'elles à peu près la moitié de leurs revendications respectives sur la zone litigieuse qui s'étend, au total, sur plus de 100 000 kilomètres carrés, y compris le banc de Georges (environ 16 000 kilomètres carrés).

Le Canada obtient à peu près la moitié du total, mais seulement au sixième du banc de Georges, alors qu'il en réclamait un tiers. Pour apaiser les pêcheurs canadiens, le ministre des pêches, M. John Fraser, les a invités à être réalistes. « Nous n'avons sans doute pas obtenu autant que nous aurions souhaité, a-t-il déclaré, mais c'est mieux que ce que nous craignons. »

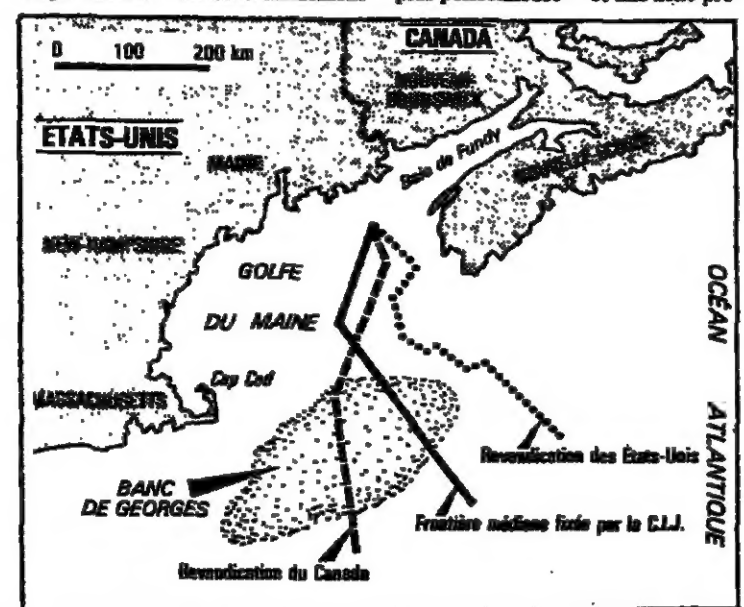
Le Canada obtient la partie septentrionale du banc de Georges — la plus poissonneuse — et une zone pro-

à résoudre après de laborieuses négociations bilatérales qui avaient créé une tension entre Ottawa et Washington. Elle devrait permettre également aux deux pays de négocier une exploitation rationnelle des richesses halieutiques, qui commencent à s'épuiser.

Des prises en diminution

Depuis quelques années, les prises des pêcheurs canadiens et américains diminuent régulièrement. Les sept compagnies canadiennes, qui emploient environ trois mille six cents pêcheurs, ne modernisent plus leur équipement, de plus en plus défectueux. Les pétoncles, qui assurent la moitié des revenus des pêcheurs canadiens (140 millions de dollars, soit plus de 1 milliard de francs), se font de plus en plus rares depuis que les bateaux ont littéralement ratissé le fond de l'océan. Même constatation pour la morue, l'aiglefin, l'espadon et le homard. Mince consolation pour les pêcheurs canadiens : ils obtiennent avec un sixième du banc de Georges, 50 % des bancs d'aiglefin et les meilleures zones pour le homard.

Les pêcheurs américains n'ont pas dit leur dernier mot. Ils espèrent prendre leur revanche au cours des négociations sur les quotas, qui commenceront l'année prochaine entre Ottawa et Washington. Les deux gouvernements vont tenter de mettre sur pied un système de gestion commune des ressources halieutiques, y compris du banc de Georges.



que les cinq sixièmes du banc de Georges. Les Canadiens se contenteront du reste.

Si les pêcheurs sont irrités, les deux gouvernements, en revanche, sont satisfaits. Il est vrai que les cinq juges de la chambre spéciale de la Cour internationale de justice — seul le juge français, M. André Gros, s'est dissocié de ses collègues — ont agi avec beaucoup de circonspection dans cette affaire, qui a demandé trois ans de consultations et qui établit un précédent intéressant pour le nouveau droit de la mer en gestion depuis la proclamation d'une zone exclusive de pêche de 200 milles nautiques.

Les juges ont compté la poire en deux, rejetant l'argumentation des deux parties et accordant à chacune

metteuse en hydrocarbure (les spécialistes parlent d'un potentiel de plus d'un milliard de barils de pétrole, bien qu'il n'y ait, en pour l'instant aucune découverte intéressante sur le plan commercial).

Seize espèces constituent la richesse halieutique de ces eaux offertes jusqu'à la proclamation par les États-Unis (1976) et par le Canada (1977) d'une zone de 200 milles nautiques, les navires-usines japonais et soviétiques faisaient une sévère concurrence aux pêcheurs locaux pourtant dans la région depuis le début du dix-neuvième siècle.

La décision du tribunal de La Haye, en date du 12 octobre, met fin à un litige frontalier que les deux gouvernements n'avaient pas réussi

à établir des « quotas équitables » pour les bateaux canadiens et américains.

Le lobby des pêcheurs américains est très puissant, et ils possèdent une arme redoutable contre leurs collègues canadiens, qui vendent une grande partie de leurs prises aux États-Unis. Il suffirait de convaincre le Congrès de taxer davantage le poisson canadien importé aux États-Unis pour mettre en difficulté l'industrie canadienne de la pêche. Le message semble avoir été compris à Ottawa...

Le jugement du tribunal de La Haye pourrait accélérer le règlement de trois autres litiges frontaliers (deux dans l'océan Pacifique et un dans l'océan Arctique) qui opposent le Canada et les États-Unis. Il pourrait également servir de précédent pour trouver une solution à deux autres différends, l'un avec le Groenland et l'autre avec la France autour des îles Saint-Pierre-et-Miquelon (voir encadré).

Il est intéressant de noter à ce sujet que le juge français de la Cour de La Haye, M. Gros, a défendu la thèse de l'équidistance par rapport aux côtes des deux pays. Cela ressemble beaucoup à la position canadienne à propos du banc de Georges et c'est la solution que préconise la France pour Saint-Pierre-et-Miquelon. Sans crainte de la contradiction, Ottawa ne tient pas du tout à défendre la même thèse dans le cas des îles françaises au large du Canada.

BERTRAND DE LA GRANGE.

La Voix de l'Amérique ne pourra pas diffuser à partir d'Israël à destination de l'Asie centrale soviétique

La Voix de l'Amérique a signé des accords avec cinq pays étrangers dans le cadre d'un plan de modernisation et de renforcement de ses activités, mais elle rencontre des obstacles pour implanter une station relais en Israël.

Selon le New York Times, la Voix de l'Amérique, qui dépend de l'agence gouvernementale américaine pour la communication, a fait adopter par le Congrès, dès l'an dernier, un plan de modernisation pour une somme d'un milliard et demi de dollars, étalée sur cinq ou six ans. Ce plan prévoit l'extension du nombre des langues de diffusion, de quarante-deux actuellement à soixante, ainsi que le renforcement des relais existants, ou la construction de nouveaux émetteurs dans cinq pays avec lesquels des accords ont été conclus dès 1983 : le Maroc, Sri-Lanka, la Thaïlande, la Costa Rica et Belize. Après le refus de la Grèce et de la Turquie, des négociations ont été engagées avec Israël, afin de développer des installations permettant d'émettre dans les langues locales à destination des Républiques de l'Asie centrale soviétique et de la Transcaucasie, ainsi que vers le contingent de l'armée rouge en Afghanistan.

Toutefois, l'accord qui venait d'être conclu avec Tel-Aviv a dû être ajourné, a annoncé, mercredi 26 décembre, le télévison israélien, « en raison de la vive opposition qu'il (cet accord) a provoquée au sein de l'opinion publique » (Israélienne). Interrogé à ce sujet par l'AFP, M. Amnon Rubinstein, ministre des télécommunications dans le gouvernement de Jérusalem, a déclaré : « Les manifestations frondeuses d'indépendance de ceux qui s'opposent à la demande d'un pays ami sont valables lorsqu'un pays n'est pas dans un autre, comme c'est le cas pour Israël à l'égard des États-Unis. »

Selon le New York Times, l'affaire a été jugée très importante à Washington, au point que le président Reagan a adressé un message personnel à ce sujet à M. Shimon Peres, premier ministre israélien. Les émissions de la Voix de l'Amérique sont déjà relayées par des émetteurs stationnés en Grande-Bretagne et en République fédérale, près de Munich. L'accord négocié avec Israël prévoyait probablement, ajoute le quotidien américain, un partage des installations avec Radio Liberté, une autre station radio financée par le Congrès américain et qui diffuse, à partir de Munich, des émissions à destination de l'URSS.

Nicaragua

Près de 5 000 morts en 1984

Managua (Reuters, UPI). — Plus de 5 000 personnes ont été tuées ou blessées en 1984 au Nicaragua à l'occasion de quelque 1 500 engagements entre gouvernementaux et contre-révolutionnaires ou d'attaques menées contre des civils par ces derniers, a déclaré le mercredi 26 décembre le ministre nicaraguayen de la défense, M. Humberto Ortega. Les « contras » ont tué 3 000 morts et 1 000 blessés et les pertes sandinistes se sont élevées à 1 000. En outre, 600 civils ont été tués.

On apprend, par ailleurs, que le

président élu, M. Daniel Ortega, qui doit prendre ses fonctions le 10 janvier, a rencontré le 26 décembre, pour la deuxième fois en trois jours, des représentants de l'Église catholique. L'entretien, qui a duré deux heures et demi avec la participation du président de la conférence épiscopale nicaraguayenne, Mgr Pablo Antonio Vega, a porté sur l'amélioration éventuelle des relations, actuellement tendues, entre l'Église et l'État.

Enfin, les représentants de huit partis d'opposition, certains ayant participé aux élections du 4 novembre et d'autres s'étant abstenus, se sont réunis le 26 décembre à Managua : il s'agit, dans l'ordre des représentants de ces formations, de forcer les sandinistes à un « dialogue national », susceptible d'engendrer « la confiance et la tranquillité, lesquelles doivent précéder l'établissement sur des bases solides de la démocratie et du pluralisme politique au Nicaragua ». La Force démocratique nicaraguayenne (FDN), principale organisation de la lutte armée contre les sandinistes, a rejeté cette initiative.

Le FAIT FRANÇAIS dans le monde
LA FRANCE 3^e SUPERPUISSANCE
Les Anglo-Américains, les Russes et les Chinois influencent le monde dans le monde : économie, politique, diplomatie, culture, science, sport, etc.
DOM-TOM, l'Afrique et les 40 pays d'expression française. 356 pages, 78 F.
Franco che l'Europe
TEAUX DE PÉRIODIQUES
CHATEAU DE PÉRIODIQUES
49560 NUEL-SUR-LAYON

Israël

Visite mouvementée des Verts ouest-allemands à la Knesset

De notre correspondant

Jérusalem. — En Israël, tout ce qui touche à l'Allemagne soulève les passions. La visite ici, cette semaine, d'une délégation du parti des Verts ouest-allemands (écologistes-peaceistes) illustre à merveille cette évidence. De manière générale, le gouvernement de Jérusalem, au nom du passé, attend des Allemands — toutes générations confondues — qu'ils manifestent un minimum de compréhension politique envers l'État créé par les survivants de l'Holocauste. Chaque fois que cet espoir est déçu, les Israéliens ne cachent pas leur amertume. C'est le cas avec les Verts.

Tout a commencé voici deux semaines, lorsque la presse allemande publia un document confidentiel rédigé par le conseiller diplomatique du mouvement écologiste, M. Ulrich Tilgner, en prévision de la tournée d'une délégation des Verts dans quatre pays du Proche-Orient : Liban, Syrie, Jordanie et Israël. Ce document recommandait au parti d'« avoir le moins possible de contacts officiels avec les représentants de l'État d'Israël aussi longtemps que Jérusalem ne reconnaîtrait pas l'OLP » et jugeait « inutile que la délégation rencontre des responsables israéliens ».

Le 28 décembre, poursuivait le document, lors de la conférence de presse qui conclura sa visite, la délégation devra souligner que « malgré un changement de politique, Israël sera tenu pour responsable non seulement de la terreur régnant dans les territoires occupés, mais aussi du bain de sang dans tout le Proche-Orient ».

Les Israéliens ont eu beau jeu de dénoncer les sombres desseins d'une délégation qui, tout en affirmant se rendre dans la région pour « réduire les tensions », avait déclaré devant la presse qu'elle « n'avait pas l'intention de s'entretenir avec les responsables de la terreur ». Pour Jérusalem, la tournée des Verts ne pouvait être qu'un vulgaire exercice de propagande, et l'ambassadeur israélien à Bonn n'a pas manqué de fustiger l'« antisémitisme » du troisième parti d'Allemagne fédérale.

La direction des Verts a réagi en soulignant que le document en question était un simple document de travail rejeté, au bout du compte, par son groupe parlementaire. Son auteur s'est défendu d'être un « antisémite ». Mais ces mises au point n'ont guère convaincu en Israël. La presse a préféré rappeler que, lors du récent congrès des Verts à Hambourg, l'un des fondateurs du mouvement écologiste, M. Rudolf Bahro avait assimilé le comportement de son parti à « celui des nazis dans les dernières années de la République de Weimar ». De telles références historiques, vues d'Israël, ont une résonance particulière.

Rien d'étonnant dans ces conditions si le gouvernement israélien a décidé de refouler M^{me} Brigitte Heinrich, membre de la délégation écologiste et députée au Parlement européen, en raison de son « comportement passé hostile à Israël ». Condamnée en 1980 à vingt et mois de prison pour avoir transporté des

explosifs, M^{me} Heinrich servait, dans les années 70, de « contact » pour le compte des terroristes allemands entraînés dans les camps de réfugiés palestiniens.

Jugée indésirable, elle a dû rebrousser chemin mardi 25 décembre sur le pont Allenby, qui marque la « frontière » entre la Jordanie et la Cisjordanie occupée. Ses six compagnons de voyage souhaitaient à l'origine se rencontrer avec les dirigeants israéliens et les dirigeants de l'extrême gauche. Ils ont tout de même été recus par un haut fonctionnaire du ministère des affaires étrangères.

Le président de la Knesset, M. Shimon Peres, ayant refusé de s'entretenir avec eux, les Verts ont fait mercredi une entrée mouvementée à la Knesset. Assis au balcon réservé aux hôtes de marque, ils ont été accueillis par une pancarte peu amène — et écrite en allemand — « Dehors, les Verts ! » que brandissaient à leur intention deux députés du parti d'extrême droite Tachia (Renaisance), M^{me} Guelia Cohen et Rafi Eytan, en faisant référence à la couleur des chemises nazies.

Au cours du beau chahut qui suivit, le président de séance perdit quelque peu le contrôle de la Chambre. Il fallut, pour ramener le calme, tout l'autorité du ministre de la police, M. Bar-Lev, venu s'interposer entre les députés querelleurs. Les Verts trouvèrent refuge au cinquième étage du bâtiment, où ils furent accueillis par des militants du parti progressiste pour la paix (judéo-arabe). « On les traite comme des pestiférés », constatait le chef de file de cette fondation, M. Uri Avneri. La veille, le vice-ministre des affaires étrangères, M. Romie Milo (Libéraux), avait déclaré devant la Knesset : « Nous, qui n'avons pas oublié les Allemands bruns, n'accepterons pas plus les Allemands Verts. La couleur a changé mais pas l'attitude envers le peuple juif. »

J.-P. LANGELLIER.

LA POLICE INTERDIT AU RABBIN KAHANE L'ACCÈS DU VILLAGE DE TAIBEH

Kfar Saba (AFP). — Vingt-quatre heures après la levée partielle de son immunité parlementaire, le rabbin Meir Kahane s'est vu interdire, mercredi 26 décembre, par la police israélienne l'accès au village arabe de Taibeh, au centre d'Israël.

Le député accompagné d'une cinquantaine de supporters et entouré d'un journaliste, a dû interrompre à Kfar-Saba, à une dizaine de kilomètres de Taibeh, une tournée manifestement symbolique. Son projet d'aller « remettre dans le droit chemin » une dizaine de juives mariées à des Arabes israéliens et vivant dans ce village avait tourné, une nouvelle fois, à l'opération publicitaire. Parti, dans la matinée, de Jérusalem, M. Kahane avait rejoint au autobus de jeunes militants du mouvement extrémiste Kach, dont il est l'unique représentant au Parlement israélien. Après un meeting d'une heure près de la gare routière de Kfar-Saba, il avait accepté de bonne grâce d'être conduit dans une voiture de la police à l'extérieur de la ville, pour se faire signifier par un haut responsable policier l'interdiction de poursuivre son chemin.

Nullement contrarié, M. Kahane a tenu une conférence de presse en hébreu et en anglais au milieu de la route, estimant avoir démontré « qu'un député juif nationaliste ne peut se rendre dans un village arabe, alors que le communiste Tewfik Toubi (doyen de la Knesset) peut vivre dans une ville juive ». Il a en outre déclaré qu'il était appelé auprès de la Cour suprême de la « décision inique » prise la veille par une majorité de parlementaires. Par 58 voix contre 36, la Knesset, pour la première fois depuis la création de l'État hébreu, a décidé, mardi, de restreindre la liberté de circulation totale dont jouissait le leader extrémiste en tant que député.

Pierre BALMAIN
Monsieur
SOLDES ANNUELS
Sur toute la collection Automne/Hiver
44, rue François-I^{er} - PARIS-8^e

GRAND HOTEL
SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON

LA SITUATION EN NOUVELLE-CALÉDONIE

M. Edgard Pisani promet une « approche nouvelle » et dénonce l'attitude du RPCR

M. Edgard Pisani, délégué du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, devait s'adresser vendredi 28 décembre à l'Assemblée territoriale réunie à huis clos, à Nouméa. M. Pisani devrait surtout évoquer à cette occasion la question du maintien de l'ordre. Il fera connaître ses propositions sur l'avenir du territoire le 5 janvier prochain. Celle-ci « surprendra », a-t-il déclaré à l'AFP, et comportera « des approches nouvelles ». « J'ai cherché à innover », a-t-il ajouté, avant de dénoncer le refus de dialogue exprimé par le RPCR, affirmant à ce sujet que « la carence d'un parti politique ne l'empêchera pas de tenir compte de tous les intérêts en présence ».

Selon le nouveau haut-commissaire, il existe entre les deux logiques en présence — l'indépendantisme et l'anti-indépendantisme — des « zones de compatibilité ».

S'agissant du maintien de l'ordre, invoqué par le RPCR, pour justifier son refus de négocier, M. Pisani a estimé que « des progrès ont été accomplis ». Il a précisé : « L'ordre public, ce n'est pas tout le monde en prison ou des rafales de mitrailleuses, c'est tout le monde vivant, respectant l'habitude de vivre ensemble. C'est compliqué. C'est progressif. Pour faire plaisir à quelques extrémistes qui

se servent du concept d'ordre public au lieu de servir l'ordre public, on ne se fera pas accomplir des excès qui seraient dangereux pour tous ». M. Pisani a conclu : « Je ne suis pas dans une négociation dont la conclusion dépend des deux acteurs. Je suis dans l'élaboration d'une décision politique que le gouvernement et le Parlement devront prendre sur la base de mon rapport. Les forces politiques de ce territoire ne sauraient empêcher par leur abstention ou par leur hostilité de faire mon rapport, ni empêcher le gouvernement et le Parlement de délibérer ».

A Paris, la polémique lancée contre le gouvernement par le RPCR continue, M. Julia, délégué aux

DOM-TOM de ce mouvement, ayant repris l'accusation de trahison et qualifiant M. Pisani de « gouvernement étranger ».

Après M. Toubon, secrétaire général du RPR, qui avait souhaité l'organisation d'une grande manifestation de l'opposition à Paris, c'est M. Gaston Flosse, président (RPR) du gouvernement polynésien, qui a écopé l'idée d'une manifestation analogue à celle qui avait été mise sur pied en faveur de l'école privée. M. Flosse a également demandé la création d'un « Front commun des territoires français du Pacifique » contre le gouvernement, comptable selon lui de « trahison l'ordre-mer ».

L'opération Pons

Nouméa. — Que veut vraiment le RPCR ? On guette en vain dans les propos et les actes des dirigeants anti-indépendantistes, depuis cinq semaines, le projet, le programme, la ligne directrice. On n'entend qu'une incantation toujours recommencée. Alors que la machine de l'Etat s'est mise en route et que l'histoire s'accroît à en donner le vertige, le RPCR continue à trépaner sur le volcan, en exigeant mécaniquement l'annulation de M. Edouard Fritch, le leader indépendantiste responsable des barages autour de Thio.

Les amis de M. Lafleur sont en fait paralysés par une contradiction déchirante. La persistance de désordres les réveille. L'occupation de Thio, les incendies de fermes, les pillages de magasins : autant d'atteintes à l'ordre public et à la légitimité de la présence calédoise sur le territoire. Atteintes d'autant plus insupportables que la plupart des calédois ignorent superbement la revendication causée. Contre un gouvernement français qui laisse commettre ces exactions, le président du gouvernement territorial, M. Dick Ukeiwé, a récemment appelé à « l'esprit de résistance », et M. Lafleur a proclamé la Calédonie « en état de légitime défense ».

Mais sur le terrain, le ton change. Le RPCR s'est toujours gardé d'inviter à l'effacement. Au fond d'eux-mêmes, les dirigeants anti-indépendantistes savent bien qu'il leur faudra tôt ou tard trouver avec les Canaques un *modus vivendi* qui ne pourra aller sans concessions. Ainsi, M. Lafleur a-t-il fait savoir aux « grognons » de Bourail (1) sa désapprobation de la séquestration

De notre envoyé spécial du fils de l'éthnologue Jean Guinat, de même qu'il ne passe pas pour particulièrement favorable à l'idée, caressée par les plus excités, d'un blocus économique de Nouméa.

Le vieux maire RPR de Nouméa, M. Roger Laroque, qui ne cesse de

cher, mais à la canaliser. Le patriote affable qu'est M. Lafleur n'était cependant pas préparé à gérer politiquement ce mécontentement, du moins aux yeux de l'état-major du RPR. Tel fut donc le rôle dévolu à M. Bernard Pons.

L'envoyé de M. Jacques Chirac est arrivé sur le territoire avec une



Dessin de PLANTU.

lancer, à ceux qui l'écoutent encore, des proclamations incendiaires, fait de plus en plus figure d'isolé : « Lafleur veut vivre demain en Calédonie ; Laroque veut mourir dans la Calédonie qu'il a toujours connue », résume sans aménager un jeune habitant de Nouméa.

Quand M. Lafleur souligne que son action a consisté « à éviter la guerre civile », il dit vrai. Lors de ses multiples déplacements héliportés sur les « points chauds » de l'île, le député n'a cherché ni à calmer ni à exciter la colère des calé-

mission précise. Persuadé de gagner les élections de 1986, le RPR ne serait sans doute pas mécontent de laisser la gauche régler l'épineuse question calédonienne. Mais l'échéance électorale est trop proche pour faire au pouvoir le moindre cadeau. Il s'agit donc de harceler M. Pisani et, par contre-pouvoir, le gouvernement français. Il faut faire du territoire un relais de l'offensive politique de l'opposition métropolitaine. En bref, mettre le « caillou » au diapason du Sénat.

Pour encaisser les dividendes politiques du mécontentement calédois, l'envoyé de M. Chirac ne s'est pas privé d'utiliser l'autorité que constitue la maîtrise du parlement et du gouvernement légal du territoire, issus des élections du 18 novembre. Une utilisation qui a parfois conduit à l'OPA : c'est ainsi que M. Pons n'a pas hésité à assister aux séances du conseil des ministres de Nouvelle-Calédonie.

Mais ses tentatives de harcèlement se heurtent à la vigilance russe du « nouveau haut-commissaire ». Un jour, le président Ukeiwé appelle M. Pisani pour lui demander d'assurer sa sécurité lors d'un éventuel déplacement à Thio. Il espère en fait s'attirer un refus et faire la démonstration éclatante que la ville minière demeure une zone de désordres. Las ! M. Pisani lui fait répondre qu'il est prêt à organiser cette visite « dans la demi-heure ». Voilà M. Ukeiwé tout peussé, et le projet de visite reporté aux calendes grecques.

Quelque temps plus tard, l'assemblée territoriale, toujours sous l'impulsion de M. Pons, plutôt que de voter le budget du territoire, invite M. Pisani à comparaître devant elle pour lui rendre des comptes sur le maintien de l'ordre. Le délégué du gouvernement commence par accepter puis, flairant le piège, recule au dernier moment. La séance devait finalement avoir lieu, vendredi 28 décembre, mais à huis clos, avec un simple compte rendu postérieur sur RFO, formule privant le RPCR de la cause de résonance qu'il espérait. Il est vrai qu'entre-temps, M. Pons est retourné en métropole.

Le bilan de l'opération Pons apparaît donc mitigé. L'ancien « patron » du RPR a découvert avec effarement ce que peut être un petit parti de notables sans cadres, sans structures, sans sections locales, bref sans véritable organisation. Le cœur du parti bat, en fait, dans les bureaux de la société de M. Lafleur, au-dessus du magasin de motos dont le député est concessionnaire pour la Nouvelle-Calédonie.

La crise en cours, pour le RPCR, un impitoyable révélateur. Faiblement structuré, profondément déchiré, le parti de M. Lafleur serait une digue bien fragile pour contenir, un jour prochain, si elle devait, ou si l'on devait l'aider à monter encore, l'explosion blanche.

DANIEL SCHNEIDERMAN.

(1) Nom donné aux éleveurs. Synonyme de cow-boys.

Les « grands frères » tahitiens

Nouméa. — La comparaison entre le RPCR (Rassemblement pour la Calédonie dans la République) de M. Jacques Lafleur, député RPR et le Tahora Huiatira (qui signifie, en tahitien, Rassemblement populaire) de M. Gaston Flosse, n'est pas à l'avantage du premier. La venue à Nouméa du président du gouvernement polynésien à l'occasion des fêtes de Noël, vient de missionner brutalement en lumière ce constat : il n'y a aucune commune mesure entre les deux formations, sinon qu'elles sont toutes les deux l'émulsion du RPR de M. Jacques Chirac. Le ton est différent : lors de sa visite dans la localité de Thio, M. Flosse a dit tout haut à l'intention de ses concitoyens de Polynésie ce que M. Lafleur s'est interdit de déclarer aux calédois : qu'il est prêt à garantir leur sécurité. Fitch : l'élu polynésien est allé jusqu'à proposer une aide au gouvernement territorial calédonien. L'engagement de M. Lafleur l'a conduit à quelques dérapages verbaux (le Monde du 27 décembre). Quant au style, rien à voir, non plus. M. Gaston Flosse sait organiser de véritables grand-messes où — exploitant un talent d'orateur incontesté — il mobilise les foules. A Nouméa, les conférences de presse sont faites à la sauvette et sont rarement préparées ; les réunions publiques du RPCR sont rares en dehors des campagnes électorales.

De notre correspondant

L'organisation du Tahora Huiatira est à la mesure des ambitions de son chef. A Papéete, M. Flosse dispose d'un véritable gouvernement, avec une pléthore de directeurs de cabinet, chefs de cabinet, aux linéaments astucieux (et aux ordonnateurs individuels incompatibles entre eux), assistés par des chargés de mission et autres conseillers techniques. Cette logistique — onéreuse — se prévaut d'une certaine efficacité. Depuis sa création en 1982, le Tahora Huiatira est rompu aux techniques de la communication. Sur le terrain, un travail de tous les instants est accompli par les ministres du mouvement.

Parfois, les méthodes sont discutables. En 1983, après la série de cyclones qui a dévasté la Polynésie, le conseil du gouvernement a créé l'Agence territoriale de reconstruction (ATR) pour venir en aide aux sinistrés. A se tête, M. Flosse a placé un jeune ingénieur, M. Edouard Fritch, qui se trouve être son gendre (lequel est aujourd'hui ministre de l'énergie). S'appuyant sur les réseaux tissés au fil des campagnes électorales, l'ATR s'est révélée efficace mais aussi opportuniste. Ainsi plusieurs conseils municipaux, jusqu'ici dans l'opposition, sont passés au Tahora, obéissant à l'argument consistant par un bateau chargé de matériaux. Le cas le plus souvent

cité est celui de la commune d'Arue, dans l'archipel des Tuamotu, dont le jeune maire socialiste est passé sans vergogne au Tahora. Ce type d'opération a valu à l'ATR le surnom d'Agence du Tahora pour la réélection...

Pour garantir une audience maximale aux actions gouvernementales, le Tahora Huiatira dispose d'importants moyens. Une radio locale privée — dirigée par les deux principaux journaux politiques de chacun des territoires tahitiens — dont les émetteurs sont sans cesse renforcés en puissance, un journal, le Tahora, dont les éditions en français et en tahitien sont respectivement tirées à huit mille et dix mille exemplaires.

De cet appareil politique performant, les Polynésiens tirent certains fruits qui leur conviennent, à l'égard de leurs pairs océaniques, et notamment calédois, à se comporter en « grands frères ». Ainsi peu avant les élections territoriales du 18 novembre, M. Georges Kelly, ministre tahitien des sports, de passage en Nouvelle-Calédonie, n'avait pas manqué de souligner l'inactivité du parti frère à l'approche d'un scrutin essentiel : « Heureusement pour lui, avait-il soupé, le RPCR est encore le refuge obligé de tous ceux qui refusent l'indépendance, sans cela... »

FREDERIC FILLOUX.

L'ACCUSATION DE « HAUTE TRAHISON » ET LA HAUTE COUR DE JUSTICE

POINT DE VUE

Empêcher les abus de majorité

par DANIEL AMSON (*)

CERTAINS leaders de l'opposition n'ont pas hésité de soutenir, ces derniers temps, que le président de la République ou les ministres pourraient être traduits devant la Haute Cour de justice, s'ils méconnaissent trop gravement les principes essentiels de la démocratie.

Cette menace, dont le caractère excessif n'est pas à démontrer, rappelle, toutefois, que la rédaction de l'article 68 de la Constitution n'est pas satisfaisante. Cet article dispose, en effet, que le chef de l'Etat, « en cas de haute trahison » et les membres du gouvernement pour les « actes accomplis dans l'exercice de leurs fonctions et qualifiés crimes ou délits » peuvent être mis en accusation « par un vote identique au scrutin public et à la majorité absolue » de chacune des Assemblées.

La mise en accusation est donc décidée par un organe politique et tout donne à penser que, dans un climat de tension, elle pourrait être votée, non pour sanctionner la gravité objective de certains agissements, mais pour satisfaire un esprit de revanche.

Tel fut jadis le cas pour les ministres de Charles X qui, parce qu'ils avaient accepté les ordonnances de juillet 1830, furent jugés par la Chambre des pairs en décembre suivant et condamnés à la prison perpétuelle. Tel fut, plus près de nous, le cas de Joseph Caillaux, qui dut à l'hostilité de Clemenceau, nouveau président du Conseil, d'être poursuivi en décembre 1917 pour haute trahison, puis condamné à trois ans d'emprisonnement par le Sénat constitué en Haute Cour, pour avoir entretenu une correspondance avec des sujets d'une puissance ennemie, crime qui n'avait jamais été évoqué lors des débats.

Or, il est nécessaire que la mise en accusation des anciens gouvernements ne puisse être votée que dans les cas où les faits qui leur sont reprochés présentent une gravité exceptionnelle. Il ne faut pas qu'elle intervienne par de simples actes de gestion qui révèlent le ministre plus ou moins sujet à l'erreur, mais seule-

(*) Avocat à la cour.

● M. Destradé (PS) : inquiet. — Evoquant la déclaration de M. Jacques Lafleur, député RPR, selon laquelle « la Nouvelle-Calédonie doit désormais se considérer en état de légitime défense », M. Jean-Pierre Destradé, porte-parole du Parti socialiste, a estimé que de tels propos sont « indignes et inquiétants ». M. Destradé a précisé : « Indignes de la part d'un responsable d'une formation politique qui se prétend démocrate ; inquiétants car ils laissent transparaître des intentions malhonnêtes, notamment celle de refuser toute solution pacifique au conflit existant ».

● Le RECOURS à Nouméa. — Une délégation du Comité de soutien national à la Nouvelle-Calédonie française fondé par le RECOURS, conduite par ses dirigeants nationaux MM. Guy Forzy et Jacques Rouzet, devait quitter Paris le mercredi 26 décembre pour se rendre à Nouméa.

● Le Festival des arts du Pacifique à Tahiti. — Le IV^e Festival des arts du Pacifique sera organisé à Tahiti l'année prochaine. Initialement prévu à Nouméa du 8 au 16 décembre dernier, il avait été annulé par les autorités de Nouvelle-Calédonie devant l'attitude des indépendantistes canaques de transformer la manifestation en tribune politique. Dès l'annonce de l'annulation, le président du gouvernement polynésien, M. Gaston Flosse, avait proposé d'accueillir à Papéete le Festival des arts « pour sauvegarder les traditions d'hospitalité de la France dans cette région ».

● Décès de M. André Mancoy, ancien député communiste. — André Mancoy, ancien député communiste du Pas-de-Calais, est décédé le 26 décembre à Calonne-Ricourt, commune dont il a été le maire de 1947 à 1977.

[Né le 17 juin 1913 dans une famille de mineurs, André Mancoy, dès l'âge de treize ans, descendit lui-même au fond de la mine, métier qu'il exerça très longtemps, jusqu'à son décès en 1984. Il participa à la Résistance. Il fut élu conseiller général du Pas-de-Calais en 1949, siège qu'il occupa jusqu'en 1964. Il fut aussi député de 1951 à 1958 et en 1967-1968.]

● RECTIFICATIF. — L'intervention que le président de la République doit faire à la télévision dans la première quinzaine de janvier (le Monde du 26 décembre) est prévue pour le 9 de ce mois (et non pour le 3, comme il a été imprimé par erreur).

Propos et débats

M. Ukeiwé : arrêter les fauteurs de trouble

M. Dick Ukeiwé, président (RPR) du gouvernement territorial de Nouvelle-Calédonie a estimé mercredi 26 décembre sur Europe 1 qu'il fallait « dans le cadre de la mission du gouvernement (...) arrêter tous les fauteurs de troubles pour que l'ordre revienne en Nouvelle-Calédonie ». Il a donné raison à M. Jacques Lafleur, député (RPR) de Nouvelle-Calédonie, d'avoir affirmé que le territoire devait « se trouver aujourd'hui en état de légitime défense ». Il a expliqué : « Si les autres continuent leurs actes criminels, il est bon que les Calédois soient eux aussi en état de légitime défense pour ne pas se laisser trahir ».

Interrogé sur la réponse éventuelle des Calédois à un référendum « pour ou contre l'indépendance », il a estimé que « le chiffre pourrait atteindre 75 % si le gouvernement central continue dans ses attentements ».

M. Gascher (RPR) : démissionnaire ?

M. Pierre Gascher, député (RPR) de la Sarthe, auteur d'une thèse sur la Nouvelle-Calédonie et favorable à l'indépendance de ce territoire, en désaccord avec les dirigeants du RPR sur la politique à suivre en Nouvelle-Calédonie, envisage de démissionner du mouvement.

Il a indiqué, mercredi, à l'AFP qu'il avait « proposé sa démission » à M. Jacques Toubon, secrétaire général, qu'il a vu longuement il y a une dizaine de jours, mais qu'il n'avait pas encore adressé sa lettre de démission. « J'espère pouvoir en discuter avec mon mouvement », a-t-il déclaré, en soulignant que cette affaire reste « un problème interne entre le RPR et lui ».

M. Gascher envisagerait de séder avec les députés non inscrits, « ce qui me permettrait, a-t-il dit, de rester gaulliste et fidèle à moi-même ».

M. Stasi (UDF) : la cohabitation

M. Bernard Stasi, député (UDF-CDS) de la Marne, a déclaré mercredi sur France-Inter qu'il était hostile au « dienne, indépendance ou non » à propos de la situation actuelle en Nouvelle-Calédonie. Selon lui, le problème essentiel est celui de la création « des conditions d'une cohabitation entre toutes les communautés » vivant sur le territoire.

Secrétaire d'Etat aux DOM-TOM, en 1973-1974 sous le président Pompidou, M. Stasi a tenu à souligner que tous ceux qui ont exercé des responsabilités dans ce domaine doivent se sentir responsables « et, a-t-il ajouté, j'assume ma responsabilité ». Invité de T. F. 1, le député de la Marne devait préciser qu'il avait à l'époque lancé des avertissements mais n'avait « pas été entendu ». Il a estimé que M. Pisani cherche « tous les moyens d'arriver le plus rapidement possible à l'indépendance », mais que, « de toute évidence, on ne pourra arriver vite à l'indépendance qu'en faisant quelques ententes aux règles démocratiques ».

M. Julia (RPR) : trahison !

M. Didier Julia, délégué général aux DOM-TOM pour le RPR, a estimé mercredi dans un télégramme adressé à M. Jacques Lafleur, député RPR de la Nouvelle-Calédonie, que M. Edgard Pisani « se comporte comme un gouvernement étranger à la République et doit être traité comme tel. On ne trait pas la démocratie sans risque ». Il ajoute : « Le haut-commissaire aurait dû être une garantie de la paix civile et non la couverture des désordres. Comment des élus du suffrage universel, régulièrement élus, pourraient-ils garder la moindre contact avec un haut-commissaire qui maquillerait la loi même du suffrage universel et ses conséquences, qui ferait appliquer une autre loi, issue d'une force ponctuelle et d'exactions locales contre les citoyens ? ».

السنة الأولى

1501

Les nouvelles dimensions de la pauvreté

1. - Un bel avenir pour la misère

par RENÉ LENOIR (*)

Dans les pays riches comme dans ceux du tiers-monde, la pauvreté prend, depuis quelques lustres, des dimensions nouvelles, physiques, psychologiques, morales, politiques. Les décrets s'ajoutent à faire tomber les illusions entretenues par trente années de croissance.

Dans les pays du Nord, qui étaient les pauvres « classiques » ? Les petits paysans, les ouvriers de l'industrie naissante, les malades, les handicapés, la cour des miracles des villes. Durant les trente glorieuses (1945-1975), nous avons en l'illusion de pouvoir éradiquer cette pauvreté-là : les revenus augmentaient, les gens étaient scolarisés, soignés, la protection sociale s'étendait à toutes les catégories en difficulté. Manifestement, la pauvreté a beaucoup reculé durant cette période et le confort a gagné toutes les catégories sociales. Mais on ne peut se débarrasser en quelques années du poids séculaire d'une histoire individuelle et collective faite de violence, de maladies, d'abandons. Une typologie nouvelle s'est imposée : la pauvreté comme cumul de handicaps. Elle ne se situe plus chez des gens à la fois mal logés, mal scolarisés, en mauvaise santé, issus de familles éclatées. La pauvreté, c'est celui qui ne sait pas s'adapter à la complexité du monde moderne, y compris à celle du système de protection sociale. Ainsi est apparue une première ambivalence de ce système : sa perfection même le rend inadapté aux plus démunis.

Les nouveaux pauvres sont apparus très vite après le premier choc pétrolier, dès que le chômage a dépassé le volant quasi incompressible de 2 à 3 % de la population active. Ce qui les distingue des autres ? Ils n'ont pas l'habitude ! Les autres, au moins, savent ce qu'est la pauvreté : le père a déjà été au chômage plusieurs fois, la mère se met ou se remet au travail, les enfants aussi, même s'il faut arrêter les études. Tout autre est la réaction dans une famille de cadres moyens ou supérieurs. Les ASSÉDIC ont constaté souvent que le père, durant de longues semaines, n'annonce pas son licenciement et part de chez lui son attaché-case à la main, comme à l'ordinaire : il redoute la réaction d'une épouse habituée au confort, ou simplement consciente de l'endettement familial, comme celle d'enfants lancés dans des études longues. Il a honte. Parfois, il s'effondre. Il ne se bat plus pour retrouver un emploi : de longues années de bons salaires et de protection sociale

tous azimuts - c'est la seconde ambivalence du système - l'ont déshabitué de la lutte. Il y a longtemps que les ASSÉDIC, attentives à ce phénomène (celle de l'Escom, par exemple), ont compris qu'elles devaient consacrer quelques sommes au soutien psychologique de leurs clients et que ce soutien passe par l'action de gens motivés, de « militants ». La protection sociale impersonnelle, respectueuse, dit-on, de la dignité, trouve ses limites dans la faiblesse humaine.

Au niveau des employés et des ouvriers, ça n'est pas mieux. Le confort a gagné toutes les catégories sociales, ce qui ne va pas sans un certain endettement, pour le logement surtout. L'élasticité de la consommation familiale a des limites (1). De surcroît, comme l'ont montré des enquêtes faites à Saint-Quentin au milieu des années 70, la solidarité ouvrière n'est plus ce qu'elle était. Partout dans le monde, ce sont les pauvres surtout qui sont accablés. Dès qu'on s'enrichit, on a peur de ce voisin qui, soudain, vient tendre la main.

Ne cassons pas l'outil

La solidarité familiale joue plus ou moins, quelles que soient les catégories sociales. Elle prend la forme d'aide financière aux jeunes et aux adultes privés de travail et de ressources. Mais les réserves accumulées pendant une génération s'épuisent. Bien des patrimoines changent de main. L'épargne des ménages diminue. Cette solidarité joue de moins en moins sous la forme d'une aide en nature, en service, en hébergement. La société industrielle implique la mobilité sociale, elle a dispersé les générations et, à l'intérieur d'une même génération, les frères, les sœurs, les cousins. « Ma famille, c'est la Sécurité sociale », pourraient s'écrier des milliers d'isolés, fussent-ils en couple. La nouvelle pauvreté, c'est aussi l'isolement de ceux-là.

A une époque marquée par l'affaiblissement de la foi et par celui de la solidarité de groupe, le glissement est rapide de la pauvreté matérielle à la déchéance sociale et à la misère morale.

Face à cette pauvreté aux visages multiples, comment notre société s'en réagit ?

La réaction institutionnelle est la plus connue. Des minima de ressources ont été institués : le SMIC, le minimum des personnes âgées et des personnes handicapées. Le système de protection sociale s'est diversifié, a cherché à coller à chaque situation de dénuement : il est un instrument imparfait mais réel de redistribution. Il a donné lieu à des abus, à des excès. Il doit être amélioré, simplifié. Mais ne cassons pas l'outil avant que l'horizon, dans le domaine de l'emploi, ne se dégage. Le pacte social ne résisterait pas à sa destruction.

Pour lutter contre la pauvreté récurrente, c'est-à-dire le cumul des handicaps, un groupe interministériel Habitat et vie sociale, doté au départ (1976) de 200 millions de francs de crédit, avait pour ambition d'améliorer simultanément, dans quelques dizaines de zones urbaines et péri-urbaines, l'habitat, l'éducation, la santé, l'action sociale de type individuel ou familial, la formation professionnelle. Ces actions relèvent désormais des préfets de département. Peut-être un effort sur deux générations permettrait-il d'obtenir des résultats.

La réaction sociale spontanée a pris deux voies. La première est celle des associations désireuses de réactiver l'accueil et la solidarité de voisinage ou de traiter les cas que la réglementation ignore. Quoique insuffisante, elle responsabilise les citoyens. Elle va dans le sens de tout ce qui domine de la sociologie au système : l'action sur le terrain du service social et éducatif, celle aussi des fonds d'action sociale des grandes caisses de Sécurité sociale.

La seconde voie, c'est le repli des individus dans des « niches » des endroits où l'on se tient chaud, des petits groupes où l'on pratique la détente, le sport, la méditation, la solidarité. Elle manifeste le besoin d'un enrichissement personnel qui ne doit rien aux mécanismes collectifs. Elle est saine dès lors qu'elle ne va pas jusqu'à l'oubli et au

mépris de la chose publique, abandonnée aux spécialistes, et ne débouche pas sur la marginalité.

Institutionnelles ou spontanées, ces réactions ne sont pas tout à fait à la hauteur du défi et du danger que constitue l'évolution technologique et économique. Ceux qui proclament que ce n'est qu'un mauvais moment à passer (mais le pensent-ils vraiment ?) se trompent lourdement. Si l'on considère les deux pays économiquement les plus performants, les États-Unis et le Japon, et, par delà, l'évolution mondiale des prochaines décennies, on constate que la pauvreté a un bel avenir.

Un modèle mondial inquiétant

On dit des États-Unis qu'ils préfigurent toujours un peu notre situation. Au lieu de bécoter au réaganisme, mieux vaut analyser froidement les conditions de la reprise américaine. On peut la schématiser en quelques traits :

- Un financement par un formidable déficit budgétaire et extérieur, sans écoulement du dollar en raison de sa nature de monnaie de réserve internationale, des taux d'intérêt pratiqués et des mesures fiscales prises pour attirer les capitaux étrangers ;

- Une intervention massive de l'État, sous forme de commandes d'armement ;

- Un renouvellement du capital productif aboutissant à une reprise sans récession du chômage, à un laminage des classes moyennes, à un volume impressionnant de pauvres : 35 millions, soit 15 % de la population.

On entend dire que beaucoup de ces pauvres ne seraient pas considérés comme tels chez nous. Certes. Mais on pourrait en dire autant de nos pauvres ou les comparant aux affamés du tiers-monde. La pauvreté est toujours relative.

(*) Ancien secrétaire d'État à l'action sociale (1974-1978).

La réaction sociale spontanée a pris deux voies.

Le Japon propose-t-il un modèle plus heureux ? Il n'est marqué ni par la facilité que donne la suprématie monétaire ni par l'influence du surarmement. Mais pour ce qui est de la pauvreté, dans toutes ses dimensions, il conserve des aspects inquiétants. Dans les grandes entreprises, celles où les salaires sont bons, des enquêtes récentes ont révélé qu'un grand nombre de personnes paniquent devant les huit ou dix jours de congé annuel qui leur sont alloués ; elles sont plus attachées à l'entreprise que les salariés du haut Moyen Âge à la terre seigneuriale ; elles sont appauvries de toute vie intérieure.

Dans les petites entreprises, dans ce monde des sous-traitants qui fait plus de la moitié de l'économie, les salaires sont bas, les journées, interminables, la protection sociale dérisoire. Dans les villes et à leur périphérie, l'inadaptation sociale, la violence, la misère, existent ni plus ni moins qu'en Europe. Le Japon, enfin, est sans doute le seul pays au monde où des enfants se suicident parce qu'ils ne peuvent suivre le rythme scolaire : il n'est pas de plus grande pauvreté que celle qui gomme les différences de température, cette richesse de la nature, au profit d'un modèle uniforme, celui des forêts en terrasses.

Ce peuple tenace et ingénieux réussira sans doute à atténuer les contreparties de sa brillante réussite économique. Mais, sur le moyen terme, on ne distingue pas de signes de disparition de la pauvreté.

Si l'on prend le recul par rapport à l'ensemble des pays du Nord, quelques traits fondamentaux ressortent :

1) La reprise ou le simple maintien de l'activité économique à ce niveau actuel sont conditionnés par : le surarmement des deux plus grandes puissances ; le lancement incessant de produits nouveaux, dont certains sont de luxe (voitures roulant à 200 kilomètres à l'heure, par exemple) ;

2) La production a de moins en moins besoin des hommes. Est-ce une phase temporaire ? La substitution d'activités a joué pendant trente ans, quand les services absorbaient la main-d'œuvre réfléchie de l'agriculture et de l'industrie. Aujourd'hui, robotique, informatique et bureautique chassent les hommes de partout. Au lieu de se gausser de Jean-Paul II, « cet homme qui ne comprend rien au progrès » quand il interroge sur le sens de cette évolution technologique, on ferait mieux d'avancer les éléments d'une démonstration sur la substitution d'activités prévisible ;

3) Le volume des biens et des services mesuré par la statistique (PIB) se maintient ou progresse, mais sa répartition enregistre des reculs. En clair, la pauvreté ancienne ou nouvelle se maintient ou progresse.

Les jeunes qui s'informent ne s'y trompent pas. Ils ne disent pas que l'économie est folle ou que la technique est folle, mais que les hommes, en tant que gestionnaires de la cité, sont fous. Et voilà une autre dimension de la pauvreté : l'entrée dans un monde apparemment privé de sens.

Pourtant, la conscience morale ne perd pas pied, comme en témoigne la lutte pour les droits de l'homme (deux siècles après Voltaire, quel progrès !), pour la liberté de l'information, pour le maintien ou le progrès de la démocratie.

Mais cette lutte même, dont nous pouvons nous enorgueillir, et nos autres problèmes de société paraissent dérisoires dès que leur évolution est replacée dans un contexte mondial. C'est là que surgit une tout autre dimension de la pauvreté, une pauvreté qui exclut liberté et démocratie, ce luxe de riches.

Prochain article :

DANS LE TIERS-MONDE AUSSI...

(1) Cf. les articles d'Alain Lebaube dans le Monde des 7 et 10 novembre et le numéro 170 d'Economie et statistiques.

DONIE

annonce l'attitude du RPCR

Le RPCR a annoncé son attitude... (text continues with details of the party's stance on various issues, including economic and social policies).

« grands frères » tahitiens

Les « grands frères » tahitiens... (text continues with a report on the situation in Tahiti, mentioning local politics and social issues).

abus de majorité

abus de majorité... (text continues with an analysis of political and social trends, focusing on the concept of 'abus de majorité' and its implications for governance and society).

NOUVEAU

VOCable

Allemand :
un deuxième VOCable
avec
sa version française

Lire régulièrement les journaux de langue allemande, c'est le meilleur moyen d'entretenir et de perfectionner son allemand. Après VOCable anglais, voici VOCable ALLEMAND, un bimensuel vous offrant en allemand une sélection de grands articles d'actualité (vie économique et sociale, événements, culture, humour...) récemment parus dans DER SPIEGEL, DIE WELT, DIE ZEIT, STERN, FRANKFURTER ALLGEMEINE... Une version française de certains mots et expressions difficiles permet la compréhension intégrale des articles. C'est nouveau. Et très efficace.

Pour recevoir GRATUITEMENT le premier numéro de VOCable allemand, renvoyez le bon ci-dessous à :
VOCABLE Service abonnement/BSI, 49, rue de la Vierge, 92120 Montrouge

VOCable

Envoyez-moi GRATUITEMENT et sans engagement de ma part le premier numéro de VOCable allemand.

Nom _____

Prénom _____

Profession _____

Adresse _____

Code postal _____

Localité _____

Signature _____

VOCABLE Service Abonnement/BSI, 49, rue de la Vierge, 92120 MONTRouGE

Un sondage de « La Vie » DES JEUNES « INQUIETS » MAIS « DECONTRACTES »

Les adultes n'ont pas la situation des jeunes d'aujourd'hui : 46 % des adultes âgés de plus de vingt-cinq ans pensent que les jeunes ont « plutôt de la malchance de vivre à l'époque actuelle ». Le sondage publié par l'hebdomadaire La Vie du 27 décembre (1) précise que le pessimisme sur la condition des jeunes progresse avec l'âge des adultes interrogés et tranche avec l'opinion des jeunes eux-mêmes.

Les trois quarts des quinze-vingt-cinq ans avaient, en effet, estimé, lors d'une précédente enquête, qu'ils avaient « plutôt de la chance » de vivre aujourd'hui. Les adultes trouvent surtout les jeunes « inquiets » (83 %) et « réalistes » (64 %), ce qui n'empêche pas de les juger aussi « décontractés » (80 %) et « ambitieux » (61 %). L'image du jeune « résigné » est approuvée tout de même par 43 % des Français interrogés.

Tout se passe comme si les adultes projetaient leurs inquiétudes sur la jeunesse, mais restaient décontractés devant son apparent optimisme et ses comportements pragmatiques. Le fossé des générations n'est pas loin. La majorité des adultes ont du mal à comprendre les jeunes (56 %) et s'accrochent pour les critiquer : ils sont « sans gêne » (60 %) ; « ils n'ont plus le sens de l'effort et du travail » ; et « ils ont trop de liberté » (53 % à chaque fois). Cette dernière remarque trouve un écho renforcé chez les catholiques pratiquants réguliers (69 %) et les sympathisants de l'UDF (61 %).

(1) Sondage réalisé par Louis Harris France, du 28 au 30 novembre 1984, auprès d'un échantillon représentatif de mille personnes âgées de dix-huit ans et plus.

(Publicité)
RÉSURGENCE DE L'ORDRE DU TEMPLE
Le 27 décembre 1118 à Jérusalem, 9 chevaliers fondèrent l'Ordre du Temple. Le 18 mars 1314, avec le martyre de Jacques de Molay, 22^e maître du Temple, l'Ordre était mis en sommeil.
Après 548 ans et 22 ans de préparation, l'Ordre naît de ses cendres, tel le Phénix. Le 27 décembre 1984, à Jérusalem, 9 officiers effectuant le rituel de résurgence de l'Ordre, qui prend le nom d'Ordre des Chevaliers du Temple, du Chêne et du Nom de Dieu, et élisent le 22^e maître du Temple.
O+C+T+C+N+D+

PAUL BELMONDO

SCULPTURES
DESSINS
AQUARELLES

Le plus beau, le plus tendre hommage que Jean-Paul Belmondo pouvait rendre à son père le sculpteur...
Un superbe album...
Un panorama impressionnant du génie de Paul Belmondo.

395 F

Jacqueline Cartier - France-Soir

Chêne

SOCIÉTÉ

M^{me} Pelletier demande la réintégration de deux déléguées régionales à la condition féminine

Dans une lettre adressée le 14 décembre à M^{me} Yvette Roudy, ministre déléguée, chargée des droits de la femme, M^{me} Monique Pelletier, présidente de l'association Dialogue, demande la réintégration effective de deux déléguées régionales à la condition féminine qu'elle avait recrutées lorsqu'elle occupait, sous le précédent septennat, les fonctions de ministre des droits de la femme. Pour justifier cette demande, M^{me} Pelletier s'appuie sur un arrêt du Conseil d'Etat, en date du 17 octobre, qui confirme l'annulation de la décision mettant fin aux contrats de déléguées régionales à la condition féminine de Marie Judin, pour la région Lorraine, et de Monique Fallier, pour la région Centre. Elle demande à M^{me} Roudy « à quelle date » elle « compte les réintégrer dans leur fonction car, écrit-elle, je ne peux supposer qu'un ministre du gouvernement de la République ne respecte pas une décision du conseil d'Etat ».

Révoquées à la fin de l'année 1981 par M^{me} Roudy, les deux délé-

guées régionales avaient déposé une requête devant les tribunaux administratifs pour « éviction abusive », fondée sur des motifs politiques. M^{me} Roudy leur avait écrit : « Vous avez œuvré pour améliorer le sort des femmes dans une certaine optique politique. Ces nouvelles déléguées qui vous succèdent appliqueront ma politique avec, j'en suis sûre, le même sérieux que vous-mêmes ».

Le tribunal administratif de Strasbourg, pour M^{me} Judin, et d'Orléans, pour M^{me} Fallier, avaient annulé pour « excès de pouvoir » ces deux licenciements à la fin de l'année 1982. Saisi d'un recours par M. Pierre Mauroy, alors premier ministre, le Conseil d'Etat vient donc de confirmer ces deux jugements.

Deux autres « anciennes » déléguées régionales, M^{me} Françoise de Veyrinas (Midi-Pyrénées) et M^{me} Jacqueline Wolfrom (Ile-de-France), dans la même situation, attendent la décision du Conseil d'Etat.

JUSTICE

Réactions contradictoires après la grâce présidentielle accordée à Toumi Djaidja

La polémique continue au sujet de la grâce présidentielle accordée à Toumi Djaidja, l'un des organisateurs de la marche des « Bours » en 1983 et condamné depuis pour sa participation à un hold-up. Pour M^{me} Georgina Dufou, porte-parole du gouvernement, cette grâce est un « signe de paix et d'espérance ». C'est un « symbole pour ouvrir le dialogue », selon le PSU. « Symbole » également pour le MRG, qui souligne que « le chef de l'Etat n'est responsable que devant sa conscience dans l'exercice du droit de grâce ». Le Syndicat de la magistrature estime, pour sa part, que le geste présidentiel ne constitue pas « un désaveu de la décision des magistrats (...). Le droit de grâce est inscrit dans la Constitution ». Cette position va à l'encontre de celles, nombreuses, exprimées par diverses organisations de magistrats et de policiers (le Monde du 27 décembre).

A Lyon même, les réactions sont contradictoires. Mgr Albert Decourtray, archevêque, s'est « réjoui de cette décision » (...) apte à « favori-

ser la réconciliation nécessaire et urgente entre communautés qui parfois (lui) semblent de plus en plus séparées ». En revanche, M. Francisque Collomb, maire de Lyon, s'est déclaré « surpris que les décisions de justice soient bafouées par l'autorité supérieure ». L'intersyndicale de la police lyonnaise dénonce « l'état de non-droit de fait qui prévaut aux Minguettes » - la cité de Toumi Djaidja.

Enfin, M. Michel Noir, député (RPR) du Rhône, a qualifié d'« erreur grave », « aux effets pervers », cette mesure de grâce. « Pour tenter de rétablir le calme, le président de la République préfère libérer un délinquant plutôt que de s'appuyer sur les forces de sécurité pour maintenir l'ordre ».

Dans la cité des Minguettes, le comité de soutien à Toumi Djaidja « se félicite de la décision du président Mitterrand, qui ne pourra que soulager tous ceux qui luttent pour l'égalité des droits et contre le racisme ».

Détention provisoire: une réforme risquée

(Suite de la première page.)

Mais pour les petits délinquants ? Ceux-ci sont souvent condamnés à des peines correspondant aux mois - voire aux années - qu'ils ont passés en prison, quelle que soit la gravité des faits dont ils sont, tardivement, reconnus coupables. Tant qu'ils ont, s'ils méritent une peine moins sévère.

La loi imaginée par M. Badinter et promulguée le 9 juillet 1984 en matière de nouvelles peines de détention provisoire, avec l'espoir d'en réduire le nombre. Chaque fois qu'un juge d'instruction envisage d'écrouer un prévenu, il devra organiser dans son cabinet un débat entre l'avocat de l'inculpé et un représentant du parquet. Le code de procédure pénale prévoit depuis longtemps cette présence du défenseur et d'un substitut, mais elle était, jusqu'à présent, facultative.

Les plus sceptiques doutent qu'un tel débat puisse influencer de manière quelconque le juge d'instruction. D'autres, en revanche, estiment qu'une telle procédure, relativement lourde, est dissuasive en elle-même et pense que les arguments échangés de part et d'autre feront réfléchir le magistrat instructeur plus qu'il n'y est enclin aujourd'hui.

L'avenir dira si les avocats, obligés d'être présents à ces audiences dites d'habitus corpus jouent vraiment le jeu. On saura également bientôt si la faculté qu'a malgré tout l'inculpé de renoncer à la présence d'un défenseur ne deviendra pas la règle. Tout dépendra de la façon dont les juges d'instruction présenteront cette faculté aux intéressés.

Les solutions de remplacement

Ces interrogations sur l'efficacité de la réforme ont incité la chancellerie à réviser, en baisse, l'objectif qu'elle lui avait d'abord assigné. On parle plus d'une réduction de 10 à 15 % du nombre de prévenus, mais de 5 % environ. On se félicite, en revanche, Place Vendôme, des nouvelles garanties ainsi offertes aux inculpés qui, dit-on, consolident la place de la France dans le peloton de tête des pays socialistes des libertés individuelles.

A défaut d'espérer une diminution réelle du nombre d'incarcérations, le ministère de la justice aimerait, au moins, réduire la durée des instructions qui a beaucoup augmenté ces dernières années. Un tel retard exaspère les détenus qui ont hâte d'être fâchés sur leur sort et dont la nervosité accroît la tension qui règne en permanence dans les maisons d'arrêt.

Pour réduire ce délai, le budget de 1985 prévoit la création de quatorze postes de magistrats instructeurs et de seize greffiers. Les méthodes de travail des uns et des autres ont fait l'objet d'un examen minutieux, et des simplifications ont été décidées. Dans tous les tribunaux employant plus de quatorze juges d'instruction, des secrétaires communs vont être créés pour soulager les magistrats des tâches de greffiers qu'ils accomplissent malgré eux aujourd'hui, et les greffiers, de celles de dactylos auxquelles les contraignent la pénurie actuelle.

L'impulsion de la chancellerie à endiguer l'augmentation de nom-

bre des détenus ne l'empêche pas de persévérer dans ses efforts pour y parvenir. Cette augmentation, explique-t-on Place Vendôme, est en partie inévitable. Elle résulte de l'accroissement de la délinquance et de l'absence de solutions de remplacement de la prison. Car il est rare qu'un juge d'instruction décide d'incarcérer un inculpé pour le plaisir, surtout si les faits qui lui sont reprochés ne sont pas d'une réelle gravité. Dans ce cas, c'est qu'il a très souvent affaire à des individus sans domicile fixe, sans attaches familiales, sans foyer, sans emploi. Comment être certain dans ces conditions qu'ils ne disparaîtront pas dans la nature et qu'ils réapparaîtront ponctuellement aux convocations de la justice ?

Il existe théoriquement un moyen de s'en assurer sans pour autant les incarcérer : les placer sous contrôle judiciaire, c'est-à-dire les soumettre à certaines obligations, comme celle de « pointer » au commissariat ou de ne pas rencontrer telle ou telle personne dont l'influence est jugée néfaste. Les associations qui se consacrent au contrôle judiciaire font, pour cette raison, l'objet d'une particulière sollicitude de la chancellerie, surtout celles qui sont susceptibles d'offrir un toit à ces « sans domicile fixe ». Les crédits dont ces associations bénéficient en 1985 ont été augmentés de 44 %, et leur nombre est passé de cinq en mai 1981 à seize aujourd'hui. S'il existe un espoir, même mince, de réduire le nombre d'incarcérations, il réside dans de telles initiatives plus que dans la nouvelle loi qui, pour nécessaire qu'elle soit sur le plan des principes, risque d'avoir des effets limités, comme le reconnaît, par ailleurs, le ministère de la justice.

BERTRAND LE GENDRE.

Un manifeste contre les prisons

La revue *Classes dangereuses* publie dans son numéro d'automne (1) un « manifeste abolitionniste » d'inspiration libertaire réclamant la suppression des prisons. « L'incarcération rend fou, rend malade, rend dur et avide », écrivent les signataires, parmi lesquels figurent Elisabeth Auerbach, Etienne Bloch, Frédéric Joyeux, Jean Lapeyre, Jacques Lepage de La Haye et Serge Livrozet. Ce manifeste condamne « toute alternative à la prison qui serait aussi un enfermement » à l'extérieur « comme, par exemple, un contrôle social plus raffiné encore qu'aujourd'hui ».

Ce numéro contient aussi un bilan du mouvement de remise en cause des prisons du début des années 70 et un article sur la révolte des prisonniers de la maison centrale de Nîmes de 1841 et 1842.

(1) 91, rue Championnet, 75018 Paris. 30 F.

Se perfectionner, en apprenant la langue est possible en suivant

LES COURS D'ANGLAIS DE LA BBC

cours avec explications en français

Documentation gratuite : EDITIONS NOUVELLES 8, rue de Belfort - 75008 Paris

MÉDECINE

CINQ SEMAINES APRÈS AVOIR OPÉRÉ WILLIAM SCHROEDER

Les médecins de Louisville cherchent à implanter un nouveau cœur artificiel sur un autre patient

Près de cinq semaines après avoir reçu un cœur artificiel, M. William Schroeder semble avoir récupéré de l'accident vasculaire cérébral dont il a été victime il y a une quinzaine de jours.

Le docteur William DeVries a précisé que cet accident n'était apparemment pas dû au cœur artificiel, tout en n'excluant pas la possibilité de complications dans toute greffe de ce type. « Ce sont des complications que tout candidat pour le cœur méca-

nique doit être préparé à affronter », a-t-il dit.

Si la santé de M. Schroeder continue de s'améliorer, sa sortie de l'hôpital dépendra en grande partie de la capacité de sa famille à se familiariser avec la machine qui permet au cœur artificiel de fonctionner, ont indiqué les médecins du Humana Heart Institute de Louisville. Ils ont aussi fait part de leur intention d'effectuer prochainement une autre tentative.

Après Barney C. Clark, William J. Schroeder. Le deuxième homme au monde à être doté, par le Dr William C. DeVries, d'un cœur artificiel devient, comme le premier l'avait été, une véritable vedette internationale. Avec néanmoins une différence de taille. Le dentiste opéré à Salt Lake City avait été l'objet, en grande partie inconscient, de l'utilisation publicitaire de son nom : il n'avait pas repris durablement conscience pendant les cent deux jours de sa « survie ». A Louisville, en revanche, l'ancien employé de l'armée américaine jouit aujourd'hui pleinement de sa célébrité. Son rétablissement rapide après l'opération, le 24 novembre, d'une prothèse permanente, lui permet de ne rien perdre de l'extraordinaire intérêt qu'il suscite.

Trois jours seulement après l'intervention, on fait savoir que le souhait le plus cher du malade est de boire une bière. L'appel est repris par plusieurs stations de radio et,

dans les jours qui suivent, le Humana Heart Hospital reçoit des caisses entières de bière et de brasse à tel point qu'on ne sait plus où stocker le breuvage. Quotidiennement ensuite, des informations sont données sur les facultés de récupération du malade, qui « époustouffle » l'équipe médicale. L'euphorie est renforcée par les découvertes faites après examen du cœur malade. L'analyse des tissus de l'organe remplacé par la prothèse a, en effet, permis d'établir l'existence d'un phénomène d'autodestruction du cœur (présence de « complexes immunologiques ») qui, en toute hypothèse, ne laissait qu'un faible espoir de survie à M. Schroeder.

Dix ans à vivre

Il y eut ensuite le premier entretien prolongé entre le greffé et le chirurgien, le premier estimant que grâce au second il avait encore « dix ans à vivre ». William Schroeder a aussi indiqué qu'il savait que, dans

la première hypothèse, sa survie était limitée à quarante jours. Il a déclaré que son cœur artificiel ne lui causait « aucune douleur ni aucune gêne », et qu'il espérait rapidement retrouver un style de vie normal, « aller à la pêche et regarder le football à la télévision ».

La couverture de l'événement par les médias américains, déjà excellente, s'est encore intensifiée ces derniers jours. La première interview publique du malade a duré une heure trente, en présence de son épouse et du chirurgien. Elle a fait la une de « l'International Herald Tribune ». Le malade y a évoqué, comme l'avait fait Barney Clark, ses deux objectifs : être en bonne santé et aider les autres malades. Il devait aussi indiquer qu'il avait un nouveau but dans l'existence. « Ce but, a-t-il expliqué, est d'être proche de Dieu. Il m'a sauvé ». A la question de savoir s'il avait le sentiment d'avoir perdu une partie de lui-même au cours de l'opération, William Schroeder répond : « Non, j'ai donné mon consentement par écrit pour que mon vieux cœur puisse être étudié et utilisé. Il n'a plus de valeur pour moi. J'en ai un nouveau ».

L'autre superstar, William DeVries, vient de faire la une du magazine *Time*, qui néanmoins s'interroge : « Miracles médicaux, mais qui paiera l'addition ? » Déjà, des promoteurs de la technique utilisée par le Dr DeVries soutiennent que, tout compte fait, leur « cœur artificiel » ne sera pas beaucoup plus coûteux que l'actuelle prise en charge des malades porteurs d'affections cardiaques. Il viendrait de faire savoir qu'ils étaient à la recherche d'un volontaire pour une nouvelle greffe. Celle-ci semble néanmoins conditionnée par l'état de santé de M. Schroeder, qui, après une période dépressive consécutive à son accident vasculaire cérébral, vient de passer les fêtes de Noël en présence de sa famille.

JEAN-YVES NAU.

CORRESPONDANCE

A propos de « Suicide, mode d'emploi » : une lettre de M. Yves Le Bonniec

Nous avons reçu de M. Yves Le Bonniec, coauteur du livre *Suicide, mode d'emploi*, la lettre suivante :

J'apprends avec stupeur, dans le *Monde* daté du 1^{er} décembre, que ce ne serait pas en tant qu'auteur du livre *Suicide, mode d'emploi* que j'ai été inculpé pour « non-assistance à personne en danger » et « homicide involontaire » (et non « volontaire »).

A qui ce lecteur de *Suicide, mode d'emploi* s'adressait-il donc pour « solliciter » des « précisions », sinon à l'auteur du livre ? C'est évidemment en cette qualité que j'ai été amené à fournir dans ma réponse des éclaircissements

sur une information déjà contenue dans le livre. J'ajoute que l'auteur de la plainte qui me vise est le président-fondateur d'une association qui a pour objectif proclamé d'obtenir l'interdiction de *Suicide, mode d'emploi*.

[Nous donnons acte bien volontiers à M. Le Bonniec qu'il est inculpé d'homicide involontaire et non volontaire, erreur dont nous le prions de nous excuser. Pour le reste, nous maintenons notre information : il est reproché à M. Le Bonniec les termes d'une des deux lettres qu'il adresse à un lecteur de son livre en réponse à une demande de renseignements précis sur une manière de se donner la mort (le Monde du 27 octobre 1983).]

1985 : l'année du grand chambardement !

8 - super quatre toques - à 19,5/20

42 pages de cartes routières

En vente dans les Maisons de la Presse et toutes les librairies 89 F

Guide Michelin France 1985

Nos 300 vestimentiers et 1000 cartes de France, Suisse et Belgique des itinéraires les plus intéressants aux plus grandes tables

800 F

Les 8 - super quatre toques 40 pages de cartes avec l'ailleur

POUR PARTICIPER ENSEIGNEMENT DE GESTION DE HAUT NIVEAU A PARIS

recherchons collaboration

PRATICIENS DES TECHNIQUES DE MANAGEMENT

Diplôme Grande Ecole nécessaire, formation complémentaire aux USA appréciée.

contact, par courrier :

3E Consultants

74, avenue Kléber 75016 Paris

SPORTS

● **Automobilisme : rallye de Monte-Carlo.** - La Fédération française du sport automobile a saisi, mercredi 26 décembre, l'instance d'appel de la Fédération internationale automobile pour qu'elle tranche le différend qui l'oppose à l'Automobile club de Monaco au sujet de l'organisation du rallye. Le délai de réunion de cette instance est habituellement d'une trentaine de jours, mais il pourrait être réduit de moitié, compte tenu de l'urgence pour le dépôt de la candidature monégasque.

Le Monde

dossiers et documents

LA CLASSE OUVRIÈRE EN DÉTRESSE

Dans ce numéro, un second dossier :

LE PCF DANS LA CRISE

NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1984

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX, 5,50 F

Le Monde

5, rue des Italiens - 75427 PARIS CEDEX 09

Le feuillet de Jules Sa...
détresse d'A...

les pieds...
les co...
de Jacqu...

la Cinquième...
l'arche, théâtre, de...
nécessaire animé. Et p...

Calicot au...
auteur ce...

Edouard Lejeune...
Michel Lejeune...
Philippe Lejeune...
enquête, affectu...
sous la prose à...
manche, le secret des...
roman épi...
romant générique...

romantiques...
à la main...
beaucoup di...
aux États...
romantique...
avec Rodé...
Haley, Ell...
en France, à...
deut-être 400...
promis m...
large lecture...

d'archives...
civil peuv...
nostalgisme le...
dans le...
leur art...
sont le...
vivants...
récits...
de l'Empire...
d'un feu di...

150

18. Le feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : un bilan de l'année littéraire. 13. Poésie : les cent ans de Jules Supervielle. 16. Lettres étrangères : peut-on régler une dette d'amour envers son père ? La détresse d'Anna Kavan. 17. Histoire : la dure vie des femmes ; Grand Siècle et sexe faible.

Le Monde des livres

Les pieds de nez et les coups de cœur de Jacques Prévert

Voici la Cinquième Saison, des inédits posthumes de Prévert. Sketches, théâtre, début de feuilleton, poèmes, et même un scénario de dessin animé. Et puis des portraits ou des rencontres.

La plus belle histoire, c'est celle du lion. D'ailleurs, ce n'est pas une histoire, c'est une pièce de théâtre, créée en 1945 à la Gaîté-Montparnasse. Il y a un lion qui s'appelle Léo. Il est devenu lion par petites annonces. Sur un coup de tête, et il est déçu : lion, c'est le dernier des métiers. Avant, pendant trente ans, il était aide-comptable chez Triquet, essuie-plumes et petits coussins. C'est une histoire courte, très longue à raconter. C'est un lion déprimé, qu'on va tuer, qui ne veut pas se laisser abattre. Une petite galaxie à la Prévert, avec ses personnages très improbables...

Pourquoi est-ce si drôle, une vieille dame acharnée à lancer du poisson à un lion intérieur, un directeur agacé mais poli, ou un pauvre bonhomme devenu tueur professionnel, parce qu'à sept ans il a coincé un rat dans une porte, et que son père lui a dit : « Tu seras tueur, mon fils » ? C'est Prévert. Il pioche ses images, un culot monstre, et puis soudain discret, pathétique, avant de, crac !, lancer une blague énorme, que les mots ont amenée tout seuls : « Je peins ce qui me regarde, même quand ça me regarde de travers. » Facile, Prévert ? Le Réveillon tragique et le Visiteur inattendu.

deux pièces parodiques, du très bon antithéâtre de Boulevard, rappellent irrésistiblement la Cantatrice chauve. Quand finira-t-on de confondre abondance et facilité ? Il invente si vite, attrapant toutes les associations de mots qui passent, pour en extraire le furtif, le fugitif éclat de surprise, qu'évidemment, parfois, c'est raté. Il l'a dit mieux que personne, dans Pour faire le portrait d'un oiseau...



Dessin de CAGNAT.

Marianne Oswald, est enfant de nos haines, mais surtout de nos amours. Cela n'empêche pas les sentiments et leur crée plutôt un passage quand ils sont trop violents. Ainsi, dans un poème qui s'intitule Lettre :

Chaque jour pour te plaire
[toujours]

Je rajourne
Mais il y a des jours
Des jours
Mon amour
Ou j'ai peur de devenir
Très vieux ou très mort
Tout à coup.

La simplicité de Prévert a dû se perdre quelque part, entre la rue de Buci et la rue Coëlogon. On n'oserait plus aujourd'hui raconter la triste vie du lamantin que personne n'aime, celle du monsieur bien qui refuse de prêter l'oreille parce qu'il y tient, ou — encore une histoire d'oreille — celle du monsieur qui a perdu son frère mort à la guerre, et qui va aux objets trouvés. « Vous commencez à me chauffer les oreilles », lui dit le commissaire. « Vous avez les oreilles trop chaudes, monsieur le commissaire. Mais mon frère a les oreilles froides, dit l'homme, ou bien il n'a plus d'oreilles du tout. » Pieds de nez, coups de cœur, coups de rage, élancements. On ne recommande plus Prévert qu'aux enfants. C'est un grand tort. On ne sait plus ce qu'on manque.

GENEVÈVE BRISAC.

★ LA CINQUIÈME SAISON, de Jacques Prévert. Gallimard 227 p., 110 F.

Calicot au dix-neuvième siècle, auteur cent ans plus tard

Xavier-Edouard Lejeune (1845-1918) était un modeste employé de commerce dans le Paris de Zola. Michel Lejeune, son petit-fils, savant helléniste, et Philippe Lejeune, son arrière-petit-fils, spécialiste renommé de l'autobiographie, publient le récit de sa vie écrit par lui-même. En y insérant leur enquête, affectueuse mais précise, ils révèlent, sous la prose limpide de l'écrivain du dimanche, le secret des choses tues. Cela donne un passionnant roman vrai, en même temps qu'un document généalogique et ethnographique irremplaçable.

La passion généalogique, qui tourne à la manie dans beaucoup de familles, a déjà connu, aux Etats-Unis, une apogée romanesque, puis télévisuelle, avec Roots (Racines) d'Alex Haley. Elle vient de produire en France le livre qui restera peut-être son chef-d'œuvre, Calicot, promis en tout cas à une large lecture, populaire et savante. Si les documents d'archives, les registres d'état civil peuvent faire grimper d'enthousiasme les chercheurs d'ancêtres dans les branches mortes de leur arbre généalogique, rares sont les familles dont la mémoire vivante, celle que transmettent les récits, remonte aux guerres de l'Empire. « Nous étions une dizaine de voltigeurs autour d'un feu de

bivouac. [...] Tout à coup un homme ressemblant à une ombre, l'air pensif, coiffé d'un petit chapeau bicorne, enveloppé d'une redingote de nuance grise, ayant une main cachée derrière le dos et l'autre fourrée dans sa poitrine, entra dans notre cercle d'un pas lent sans avoir l'air de nous voir, [...] puis s'éloigna silencieusement comme il était venu et disparut dans la nuit. Nous croyions avoir rêvé, et nous l'avions vu comme à travers le brouillard et la fumée, muets de surprise et paralysés par la stupeur. Après cette vision, chacun ayant recouvré l'usage de ses sens se leva et se mit à crier d'une seule voix : « Vive l'Empereur ! » Car c'était lui. » Ce récit plusieurs fois entendu de la bouche de son grand-père

Charles, qui était chiffonnier à Laon, Xavier-Edouard Lejeune le rapporte au début de son autobiographie, les Etapes de la vie. Ecrite entre l'âge de dix-huit et de vingt-trois ans, sous le second Empire, elle fut auto-éditée à un seul exemplaire de la main de son auteur, pour l'usage familial, au soir d'une existence de petit-bourgeois rangé.

« Le Douanier Rousseau de la littérature »

Michel Lejeune, historien des langues grecques, professeur à la Sorbonne et aux Hautes Etudes, ancien directeur des humanités au CNRS, membre de l'Institut, aujourd'hui à la retraite mais savant toujours actif et productif, se souvient parfaitement de son grand-père Xavier-Edouard : « Un homme secret, renfermé, distrait, très gentil, au regard doux et timide. La famille connaissait sa manie d'écriture, mais on n'en parlait guère, et personne sans doute ne l'a lu de son vivant. »

Les fils de Xavier-Edouard ont réussi la carrière commerciale dans laquelle il n'avait pas su s'élever, et c'est la génération suivante qui a réalisé les ambitions artistiques et intellectuelles qu'il ne s'autorisait pas. Sa petite-fille,

Colette Vivier, romancière, auteur de récits pour l'enfance, et son petit-fils, le célèbre dessinateur Jean Effel, furent ses premiers lecteurs, et des lecteurs fervents. « Pour Jean Effel, pseudonyme de mon frère François, raconte Michel Lejeune, Xavier-Edouard était un héros de la modestie, l'artiste incompris dans sa propre famille. Il le tenait pour le Douanier Rousseau de la littérature. Quand mon fils Philippe s'est spécialisé dans l'autobiographie, les manuscrits de l'aïeul, qui avaient circulé dans la famille, ont tout naturellement abouti entre ses mains. C'est lui qui a pris finalement l'initiative d'en faire quelque chose. »

Pour racheter une injustice

Le père et le fils, c'est suffisamment rare pour qu'on le souligne, font plaisir à voir ensemble, liés par une évidente affection, de l'admiration réciproque et par ce travail en commun, né de leur curiosité et de leur sympathie pour l'aïeul dont ils ont accompli le désir de devenir un auteur.

MICHEL CONTAT.

(Lire la suite page 13.)

MICHEL TAURIAC

SANGS MELES

ROMAN

PRIX ROLAND DORGELES

EDITIONS DE LA TABLE RONDE

Détention provisoire
une réforme risquée

Le Monde

LA CLASSE OUVRIÈRE EN DÉTRESSE

LE PCF DANS LA

A LA VITRINE DU LIBRAIRE

ROMAN

Un éclatant désastre

« Marie ma ma ma mordu mon oynprie ma copule... » Étrange, la fascination qu'exerce sur nous ces alliterations murmurées comme une mélodie discrète, pudique, mais qui, déchirant la page, esquissent une danse jouissive de l'écriture. La missive, signée Bienvenu de Mormère et destinée à sa femme, Marie, ouvre le roman d'Hélène Frigoline, la Double Échancrure, par une incantation voluptueuse qui préfigure le style du texte, maniéré et sauvagement sensuel.

Avant le mariage de Marie, son père, habitué des lieux d'amour et amateur des moindres mots, disait souvent : « L'érotisme est un sujet en soi. » S'enfermant dans la bibliothèque familiale pendant de longues journées, Marie lisait des livres érotiques et ainsi naissait en elle le désir d'une écriture qui ferait craquer les coutures des convenances. Bienvenu de Mormère, image du poète effrayé par le désordre amoureux, affronte l'amant. La mise à mort du rêveur impuissant n'est plus qu'affaire de rituel.

Dans cette arène où la lutte au corps à corps avec l'écriture nous est bien familière, les héros fatigués de la guerre des sexes déposent les armes devant cet éclatant désastre.

R. J.

★ LA DOUBLE ÉCHANCRURE, d'Hélène Frigoline, des éditions de la Plume, 47, rue de la Station 7078 Le Koenig (Belgique), 76 p.

LETTRES ÉTRANGÈRES

Comment on devient

Peter Altenberg

« La vraie originalité, disait Altenberg, c'est d'être seul et d'être avec les autres ce que tous les autres, tous, finissent par être un jour. » Mais comment devient-on un Peter Altenberg ? Il faut d'abord se trouver au bon moment au bon endroit. Par exemple, au Café Central, dans le Herrngasse, à Vienne, un soir d'été 1883. Il faut ensuite griffonner quelques notes sur une fillette disparue alors qu'elle se rendait à son leçon de piano. Il faut enfin pleurer la curiosité d'autres habitués du Café Central, si possible des écrivains comme Arthur Schnitzler, Hugo von Hofmannsthal ou Karl Kraus. « Quand on pense de quels hasards dépend la vie d'un homme », murmure ironiquement P.A. Et, se souvenant de cette soirée, il ajoute : « Ce sont eux tous qui ont fait Peter Altenberg. Et que suis-je devenu ? Un clochard ! »

Ce clochard de génie, dont on annonce également la traduction en français des Nouvelles Esquisses viennoises, chez Actes Sud, et qui mourut pitoyablement en janvier 1919 dans une chambre de l'hôtel Graben, on s'y était attaché. Déjà Robert Musil pensait que rien ne pouvait nous servir de mauvais si l'on prenait régulièrement connaissance de ses Télégrammes de l'âme. Aujourd'hui, il est évident que nous tenons avec Peter Altenberg l'un des plus émouvants vestiges de ce « miracle viennois » qui incarne si magiquement tout ce que nous avons perdu. Nous ne serons jamais des Peter Altenberg !

R. J.

★ TÉLÉGRAMMES DE L'ÂME, de Peter Altenberg, Tra-

duit de l'allemand par C. Kraemer et J. Heisbourg, Ed. de l'Alce, diffusion : PUF, 234 p.

ÉCRITS INTIMES

Jean-Philippe

Domecq

l'autotortionnaire

« Notre vie, modestement extraordinaire, est si impénétrable qu'elle nous tient parfois en haleine plus qu'un roman », note Jean-Philippe Domecq, dans son journal, Une affaire de présence. Sursaut d'horreur chez tous ceux qui tiennent ce genre littéraire comme le corollaire de toutes les complaisances, de toutes les facilités, de toutes les impudences. On ne les convaincra pas. Restent les autres. Ceux qui pressentent que ce continent d'expression sera un jour exploré aussi rigoureusement que le continent romanesque et que tout le paysage littéraire s'en trouvera bouleversé. Ceux-là pénétreront avec un frémissement fraternel, avec une jubilation douloureuse, dans les pages écrites entre fin juin 1978 et décembre 1981 par J.-Ph. Domecq, auteur d'un Robespierre, derniers temps (Seuil).

Une jeune femme lui parle de son « narcissisme autotortionnaire ». On ne saurait mieux le qualifier. Au cinéma, qui tient une place de choix dans ce journal, il observe que ce sont les scissures qu'il imagine froides, inaccessibles et crues. Greta Garbo, Dominique Sanda ou Charlotte Rampling par exemple, qui l'ont toujours magnétisé : « J'ai cru voir ces belles rationnelles baisées par dessein et nient tout affect au-delà de l'enfer. »

Tantôt dépressif, tantôt déprimé, il sait que la souffrance tient du mystère — d'où la nécessité d'y revenir sans cesse comme à un oracle muet. Il se méfie de la psychanalyse, notant joliment à son sujet que seule une civilisation aussi barbare que la nôtre avait besoin d'une telle technique pour retrouver l'éloquence du silence. Bref, entre l'ironie la plus acide et l'humour le plus décapant, Jean-Philippe Domecq, en subtil pharmacien de l'âme, accorde à chaque page le poison et le contre-poison de cette aventure insignifiante qu'est sa vie, qu'est toute vie. Il avoue sa tristesse : « Depuis le temps que j'écris, je ne distingue toujours pas d'incendie à l'horizon. » Oserais-je dire que c'est précisément par là qu'il nous est si précieux ?

R. J.

★ UNE AFFAIRE DE PRÉSENCE, de Jean-Philippe Domecq, Ed. Le Castor Astral, diffusion Distique, 140 pages, 60 F.

POÉSIE

Les carnets

de Gilles Ortieb

Gilles Ortieb note dans ses carnets tout ce qui, au jour le jour, agresse son éthique de l'existence. Ce poète, qui tutoie le silence, apprécie l'inachevé et les rencontres fortuites qui ne survivront pas au lever du jour.

Brouillard journalier présente des poèmes extraits d'un journal intime

● DERNIÈRES LIVRAISONS

CLAUDE SEIGNOLLE, après deux suites, les Méditations 1 — quatre titres, — les Méditations 2 — cinq titres, — continue, avec la réédition de la Nuit des Halles, son parcours d'aventurier de l'insolite et de « sorcier des contes et légendes » qui se confie récemment au Monde (« Le Monde des livres » du 11 mai 1984). Claude Seignolle : la Nuit des Halles, le Sycamore 342 p. 89 F.)

★ ÉTIEMBLE ouvre sur tous les fronts de l'écrit. Dans un recueil qu'il commente allégoriquement et que le peintre japonais Miro Soumisa a illustré, il dresse le bilan de l'une de ses « lignes de vie » la plus discrète : la poésie. Il livre à notre plaisir, sur un mode lyrique ou orgueilleux, étiologique ou didactique, des « émotions d'intense poésie » dans les genres les plus divers — complaintes, blasons, « os-débris esquissés », vers libres de jeunesse — ainsi que d'élégantes exorcises de traduction et une version arabe de cinq de ses pièces en vers. (Étiemble : la Cour et la Cendre, cinquante ans de poésie. Ed. Aux deux an-

marqués du socle de la solitude. Gilles Ortieb, en marin de l'amarure, navigue à vue dans des bars où se croisent comédiens du bitume et oubliés de la grâce. Ce voyageur épique les conversations et les mensonges qui s'échangent comme une monnaie de mauvaise fortune ; et, en poète, il restitue ces aynètes dans des textes d'un gris scintillant.

Gilles Ortieb se sent invalide avec ses « balbutiements de bague » qui le tiennent debout contre vents et marées. Il ne méprise pas les hommes qui se laissent prendre dans les rista de la courtoisie, mais refuse d'abdiquer son droit à l'indifférence. Gilles Ortieb est un humaniste devenu misanthrope par respect des individus, et ses écrits ne sont que les multiples brouillons de l'épithète qu'il ambitionne.

P. D.

★ BROUILLARD JOURNALIER, de Gilles Ortieb, Éditions Obsidiane (distribution : Distique), 68 pages, 30 F.

Les provocations

de Jean Sénac

L'Algérie fut le plus grand amour de Jean Sénac, qui combattit pour son indépendance. Tous les textes qu'il écrivit le poète jusqu'à son assassinat, en 1973, au fond de sa « cave-vie », portent la marque de cette passion.

En idéaliste, Jean Sénac n'admettait pas qu'une révolution pût s'achever en État, et il n'eut pas de mots assez forts pour crier sa déception. Le poète ne supportait pas de côtoyer une jeunesse soumise à une morale qu'il n'admettait pas :

Les gosses n'ont pas été créés pour jeter des pierres aux barbus

Ni pour insulter les poètes

Mais vous avez entassé dans leur cerveau vos pourritures

Vous en avez fait cette petite racaille hurlante sur mon ombre.

Jean Sénac chante aussi, dans le Mythe du sperme-Méditerranée, un poème écrit en 1967 et inédit jusqu'à aujourd'hui, son homosexualité. Les mots crus qui composent ce magnifique chant d'amour sont un appel au secours. Le poète tente d'explorer sa solitude en dessinant dans ses vers le corps de ses amants.

Ce poète croyait au règne de la beauté et de la fraternité, et ses outrages se voulaient caresses. Les provocations de Jean Sénac n'étaient qu'une manière de s'accrocher à la vie qui se dérobait à lui.

P. D.

★ LE MYTHE DU SPERME-MÉDITERRANÉE, de Jean Sénac, postface de Pierre Rivas, Actes Sud, 24 pages, 35 F.

Les masques

de Jean-Marc

Debenedetti

Animateur de la revue et des éditions Ellébore, Jean-Marc Debenedetti a déjà publié quatre recueils de poèmes (1) qui, tous, témoignent d'un homme qui fait corps avec ce qu'il écrit.

Poète d'inspiration surréaliste, cet auteur se révèle, dans Masques, un autre masque, un masque attaché à restituer à la vie la part de fêrie qui lui manque. Jean-Marc Debenedetti se comporte comme un oiseau qui ne supporterait pas de garder prisonniers les oiseaux qui se confient à lui. Cet écrivain se fait un devoir de changer de masque à chaque texte, car les vérités qui l'habitent lui apparaissent comme des miroirs mensongers.

Ce poète a la nostalgie d'un temps imaginaire. Les hommes, selon lui, pratiquaient, alors, la chasse aux mots nouveaux et traquaient, sans répit, ces étranges animaux qui avaient trouvé refuge dans les forêts. Les chasseurs, le soir venu, se partageaient, autour du feu, ces proies verbales « jusqu'à ce que le dernier candide expirante eût aspiré le dernier mot ».

P. D.

★ MOMIES ET AUTRES TEXTES, de Jean-Marc Debenedetti, Ellébore (1983, rue Ordener, 75018 Paris), 96 pages, 60 F.

(1) Eau-fleur (La Grisière, 1971), Rictuel (Saint-Germain-des-Prés, 1976), Avant l'aube (La Grisière, 1977), A midi l'autre rive (Saint-Germain-des-Prés, 1982).

ESSAI

Des instantanés

sans illusions

« Ce groupe d'individus agglomérés de génération en génération autour d'un chef-d'œuvre ou de son auteur », c'est la critique. Mais qui écrit s'y expose, et de ces séquences de perception (c'est plus joli que flashs, non ?), comment ne pas dire qu'elles nous surprennent, pour deux raisons. L'une négative : quelques-uns sont banales, pourraient être signés de n'importe qui. L'autre est positive : si l'on remarque ces banalités, c'est qu'elles choquent au milieu d'autres dont la forme lapidaire, l'instantanéité ou le mécanisme mesuré — de cette mesure qui la rend plus crasse — portant à coup sûr. Voyez, par exemple, les rubriques Culture, Religion, Style circulaire...

Frondeur des plus ardents, le duc de La Rochefoucauld ne cachait pas son dégoût des hommes qu'il voyait menés par l'intérêt comme d'autres le voient soumis au sexe ; Edmée de La Rochefoucauld n'a pas de dégoût, mais non plus trop d'illusions sur l'humaine nature, et qu'elle fasse la lutte des classes, l'information, la peur de la mort ou la souffrance, la trace de ses griffes est toujours, peu ou prou, sur l'instantané.

P.-R. L.

★ FLASHES II, d'Edmée de La Rochefoucauld, Éditions Grasset, 207 p., 62 F.

LINGUISTIQUE

Une défense

de la langue

La défense de notre langue, du professeur au ministre, est un leitmotiv qui risque de lasser. Périodiquement, discours et ouvrages orientent casse-glotte, on en parle, on oublie, on y repense.

« Langue d'un peuple qui a fait le peuple et que le peuple a faite », nos mots trouvent un nouveau défenseur avec Dominique Daguet. Il ne se contente pas de relever quelques monstruosité — sans conteste, la palme (fanée) revient à l'audiovisuel, mais ni journalistes ni écrivains ne sont sans coupable à torturer. Il apporte des solutions. Certes, quelques-unes peuvent être discutées, mais, si l'on ne voit pas le besoin de remplacer notre bon vieux dancier par d'énormes ou fascisme par fascisme, la quasi-totalité des substitutions proposées nous sauvent de termes barbares (parce que torturés en passant de l'anglais au français) mais la révéleraient par une graphie et des néologismes qui ne la défigureraient pas.

Très documenté, résultat d'un long travail, cet ouvrage qui n'est pas sans humour est un excellent instrument au service du plus beau et fragile qui soit, la langue.

P.-R. L.

★ LA LANGUE FRANÇAISE A L'ÉPREUVE, de Dominique Daguet, Librairie bleue (2, rue Michel, 10000 Troyes), 140 p., 50 F.

SOCIÉTÉ

Les secrets

de Londres

Chaque quartier de Londres a été le cadre d'événements bizarres ou macabres. Peter Bushell, qui connaît bien cette ville et son histoire, nous entraîne dans les rues sombres, sur les places, près de la Tamise, au cœur de la City.

Brummell polissait ses bottes avec du champagne. Un descendant de Horace Walpole perdit sa résidence de Berkeley Square au cours d'une partie de cartes. L'acteur Edmund Keen vécut huit ans Clarges Street avec un puma. Nell Gwynne, maîtresse de Charles II, avait un lit d'argent massif. Le comte de Cagliostro, le néo-magicien, résida dans Stane Street.

Criminels, excentriques, célébres, les personnages que l'on croise au cours de cette visite ont souvent joué un rôle politique ou intellectuel. Bushell cherche l'insolite ; en disciple de Pepsy et du docteur Johnson, il aime les faits divers, ce qui est incongru et amusant. On aperçoit Londres son livre en main.

R. S.

★ HISTOIRE INSOLITE DE LONDRE, de Peter Bushell, trad. de l'anglais par D. de Saint-Ours, Éditions France-Europe, 268 p., 78 F.

HISTOIRE

Une reproduction du

« Tacuinum sanitatis »

Le sarrasin ? « Sa nature est froide et sèche au deuxième degré. On en a le meilleur avec celui qui est blanc. Vertu : pour les paysans et les porcs. Dommage : il donne des vents et de la mélancolie. On s'en garantit avec des épices, réjouissantes. » Au-dessus du texte latin, une miniature montre un enfant cueillant des tiges de sarrasin. Derrière lui, un autre garçon porte un bâton sur l'épaule.

Pour la première fois en France, un éditeur propose la reproduction du manuscrit original qui, après avoir été la propriété du prince Eugène de Savoie (1663-1738) est conservé à la Bibliothèque nationale d'Autriche à Vienne.

Le Tacuinum sanitatis est un ouvrage d'origine arabe (XI^e siècle) traduit en latin. Il est aujourd'hui proposé dans une reproduction de superbe facture, accompagnée — en annexe — d'un texte en français de M. Jean Dérens, conservateur à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. L'ouvrage se compose de 294 miniatures (125 sont merveilleusement enluminées). Chacune représente, sur fond d'azur, de champlevé ou de campagne un comestible, un minéral, un végétal ou tout autre chose. L'auteur, anonyme, explique « la nature, les vertus, les dommages et les moyens de s'en garantir » de chacun des éléments retenus.

Soyons clair. Cet ouvrage à la fois superbe et coûteux n'a rien de commun avec une bande dessinée. Il ne s'agit pas plus, comme le proclame maledroitement la publicité

d'un « guide de la forme du Moyen Âge ». En revanche, on vogue avec lui entre l'art et l'histoire, la médecine et la poésie.

Chacune des miniatures est bel et bien une lucarne sur nos lieux et même temps qu'un reflet de notre mémoire collective, des rêves, des mythes et des frayeurs de l'Occident méditerranéen.

Sans doute le Tacuinum sanitatis est-il bien l'ancêtre des « médecines pour tous ». Il représente pourtant aujourd'hui beaucoup plus, offrant la vision d'une humanité éternelle, ignorant la physiologie, mais inventant ses thérapeutiques dans une fantastique symbiose avec l'univers. C'est cette communion intime avec la nature et les hommes qui est ici montrée, au travers d'une médecine des humeurs qui ne craint pas d'utiliser les vertus des « ascusculs de corps gras », du « vin vieux parfumé », du « vent du nord » ou de l'ivresse...

J.-Y. N.

★ TACUINUM SANITATIS

OU L'ART ET LA MANIÈRE

D'ÊTRE EN FORME AU

MOYEN ÂGE. Reproduction en

fac-similé d'un manuscrit sur

parchemin — 39 feuillets, 4 miniatures

par page. Repris en bas de page

jeux portant sur les plats les noms

de prise Engle de Savoie de la

For fin. Un volume de commentaires.

Le tout présenté dans un coffret

de 2250 francs. Éditions Seefeld, 7, rue des Saints-Pères

75006 PARIS. Tél. : (1) 268-63-83.

ALBUMS

Job

ou l'épopée illustrée

Jacques Onfroy de Bréville (1858-1931), dit Job, fut l'un des plus célèbres illustrateurs de la fin du XIX^e siècle au premier quart du XX^e. François Robichon, jeune historien d'art spécialiste de l'iconographie militaire, présente, dans un album intelligemment conçu, l'œuvre de cet artiste qui enchanta des générations de jeunes Français et les « évènements à l'histoire. Certes, c'est « l'illustrateur de l'héroïsme », comme le qualifie Napoléon III, dans la préface de l'ouvrage, mais aussi un militantisme patriotique plus que d'actualité aujourd'hui. En effet, c'est en illustrant l'épopée napoléonienne que Job acquit la notoriété après s'être exercé à la caricature politique et à la satire des mœurs.

Mais si l'on passe sur le côté « revencheur » de Job, bonhomme paisible, par ailleurs, on ne peut qu'admirer le talent de metteur en scène — on pense parfois à Abel Gance — du dessinateur. Il reconstruit des événements historiques dans toute leur ampleur, joue avec l'heure du cadavre et du gros plan. Comment ne pas être séduit par les figures héroïques de ses armées qui se déploient ou chargent dans un décor en Technicolor ? Avec Job, l'histoire enfante des héros et des géants et révèle les couleurs exaltantes de la légende.

R. A.

★ JOB OU L'HISTOIRE ILLUSTRÉE, de François Robichon, Éditions Herscher, un album 28x35 de 160 pages, nombreuses illustrations, 390 F.

Des objets de rêve

Le facétieux Carlemin nous propose enfin une édition complète et définitive de son Catalogue d'objets inconnus, depuis sa première publication en 1969, enrichie sous les amusements d'insolite.

Les outils et accessoires ludiques que ce créateur nous présente ont l'avantage de rassurer, par leur inutilité, les paresseux et de ravir l'imaginaire de ceux qui, comme André Breton, croient qu'il y aura toujours une petite au vent dans les sables du rêve.

Dans ce plaisant fourre-tout, les amis des bêtes apprécieront particulièrement la « machine à coudre à moteur animal » ; les hommes pressés s'extasieront devant la « cravatte-à-pie » ; et les pèlerins se signeront de joie en découvrant le « crucifix de voyage ».

L'ouvrage de Carlemin, remarquablement mis en pages, fourmille de citations d'écrivains et de poètes. On retiendra, pour le plaisir, cette définition non signée de la quillotine : « couteau sans manche auquel manque la tête ».

P. D.

★ CATALOGUE D'OBJETS INCONNUS, de Carlemin, Balland, 240 p., relié, format 17,5 x 21,5, plus de 400 illustrations en couleur et en noir, 96 F.

Ont collaboré à cette rubrique :

Bernard Allot, Pierre Drachon,

Renald Jaccard, Pierre-Robert Le-

clercq, Jean-Yves Née et Raphaël

Sauvé.

LE CODE CIVIL DALLOZ EST PARU

DALLOZ

11 rue Soufflot
75240 Paris
Cedex 05

LIVRES ANCIENS

CATALOGUE XVI^e SIÈCLE
SUR DEMANDE

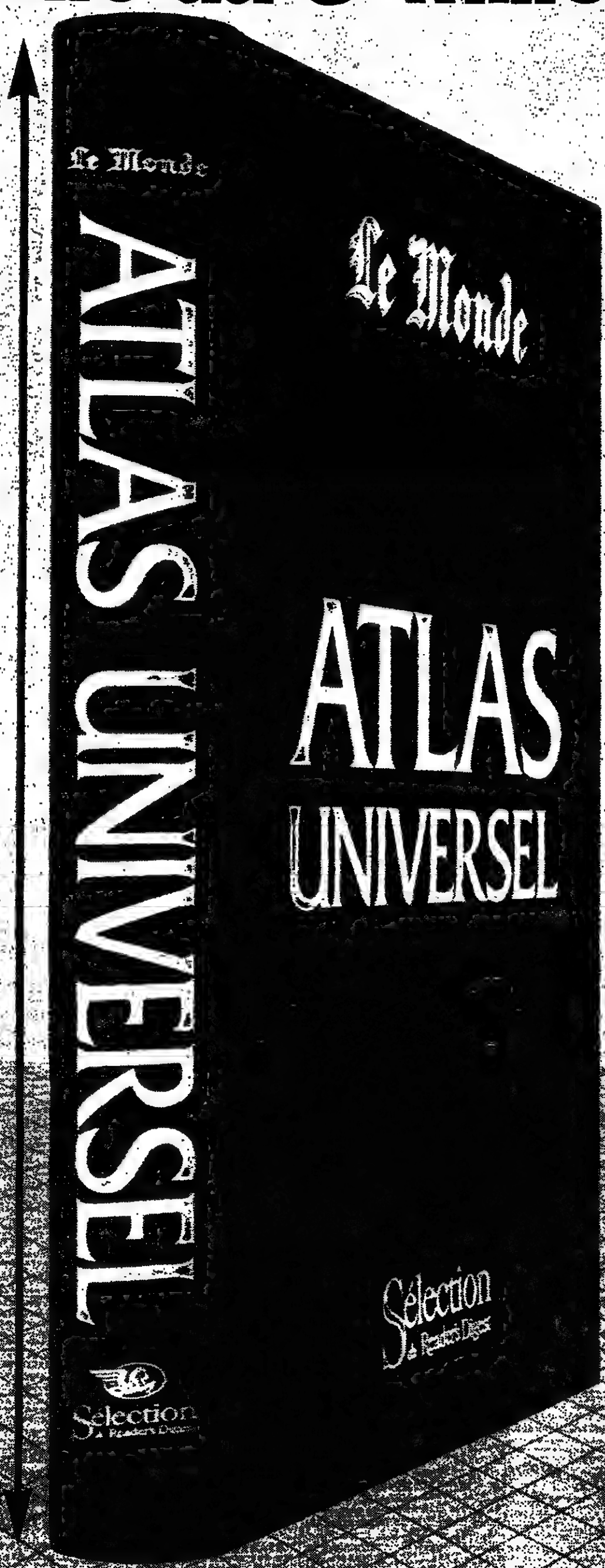
Librairie E. DAVAL

13, rue Vaucluse, 69002 LYON
Tél. (7) 837-61-63

1550

هكذا بين الاصل

Sommet à découvrir à la veille du 3^e millénaire.



Le plus récent, le plus complet, le plus pointu des Atlas

Ses dimensions sont imposantes: 305 x 455 mm et 520 pages, dont 251 de cartes physiques et politiques. Objectif: pouvoir assembler et embrasser d'un même regard, un maximum d'informations grâce à une codification claire et extrêmement dense. Ses échelles vont du 1/10.000^e au 1/270.000.000^e. Elles agissent comme un objectif zoom, nous éloignant ou nous rapprochant pour une vision globale ou ponctuelle.

Son index, le plus complet, stocke plus de 210.000 noms figurant à la fois sous leur vocable national (Wahran pour Oran) et dans leur traduction française.

Ses pages thématiques présentent les informations les plus récentes et les plus souvent recherchées. On n'en compte pas moins de 40 comprenant statistiques, cartes, diagrammes, graphiques et photos.

L'Atlas Universel, ouvrage scientifique, a été établi en collaboration avec de très grands spécialistes internationaux, dont l'équipe des correspondants étrangers du Monde.

L'Atlas Universel Sélection-Le Monde, restera l'ouvrage géographique et cartographique de référence. C'est à la fois un inventaire méticuleux des lieux, un point historique et un outil indispensable.

Il est le plus actuel, le plus utile et le moins conformiste des cadeaux.

En vente chez votre libraire habituel

Le Monde Sélection de l'Institut Français de la Presse

poètes du présent

- Pascal LE REST
« COULEURS DU RÉEL »
80 pages, 37,50 F T.T.C.
- Patricia TONSUSO
« DERAISONS »
48 pages, 33,20 F T.T.C.
- Yvonne LANZA
« MES ENVOIÉES »
40 pages, 33,20 F T.T.C.
- Gérard VANNIER
« L'HIVER EN CAGE »
144 pages, 49,20 F T.T.C.
- SERVINE
« MES SECRETS DÉVOILÉS »
40 pages, 33,20 F T.T.C.
- Mariane SALOME
« TOI, MA VIE, MA FOLIE »
72 pages, 36,50 F T.T.C.
- Emmanuel ZAMITH
« DANAÏDES »
112 pages, 45,00 F T.T.C.
- Bernadette RICHE
« L'ÉCRIN »
80 pages, 37,50 F T.T.C.
- Francis FIACRE
« A CONTRE SENS »
40 pages, 34,30 F T.T.C.
- Edouard FAIDER
« PRIMO »
288 pages, 52,50 F T.T.C.
- Patrick BLANCHOT
« CONTRASTE D'HUMEUR »
64 pages, 34,40 F T.T.C.
- Laurence RANDUINEAU
« MES SOLEILS NOIRS »
64 pages, 34,30 F T.T.C.
- Jean HOFMANN
« AU PAYS DE LA FÉE VERTE »
176 pages, 53,50 F T.T.C.
- Nour Eddine TOBI
« L'ENFANT ET LA NUIT »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Anne PASCALE
« LE CŒUR OUVERT »
256 pages, 67,40 F T.T.C.
- Charles RIVIERA TITEMA
« VIVONS LA RIME »
192 pages, 55,70 F T.T.C.
- Danièle VEPRES
« UN PETIT COIN DE CIEL »
128 pages, 45,00 F T.T.C.
- Charles SEGERS
« LES CHARMES FISSURÉS »
160 pages, 51,40 F T.T.C.
- Suzanne MASMONTIEL
« MOISSON DE POÈMES »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Mustapha BENAÏSSA
« SUR LES CHEMINS DU MALHEUR »
128 pages, 45,00 F T.T.C.
- Arnyse ACLOQUE
« SUR LA ROUTE DE LA VIE »
96 pages, 40,70 F T.T.C.
- Eveline LONSAC
« SILENCES »
48 pages, 33,20 F T.T.C.

- Marie-Lydie DOLORES
« MARIE CHANTE ET PLEURE »
48 pages, 35,30 F T.T.C.
- Bernadette LAUNAY
« MON AMIE LA POÉSIE »
48 pages, 33,20 F T.T.C.
- Nicole PIET-HECO
« CABRIOLES, PIROUETTES
ET PIEDS DE NEZ »
160 pages, 51,40 F T.T.C.
- Marcel MAISON
« UN FRISSON DANS LA NUIT »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Stéphane GAUTHIER
« T'INQUIÈTE PAS, JE T'AIME »
144 pages, 48,20 F T.T.C.
- Marguerite MILLEURI
« L'ÉPHÉMÈRE »
48 pages, 33,20 F T.T.C.
- Lion ZERBIB
« POÈMES A JACQUES »
40 pages, 33,20 F T.T.C.
- Marie-Aimée HATOY
« SOURCE DE VIE INTÉRIEURE »
128 pages, 46,00 F T.T.C.
- Yug YENOUNI
« ÉVANGILE 2000 »
96 pages, 48,70 F T.T.C.
- ORPHEE
« ESPOIR DANS LA RECHERCHE »
112 pages, 42,00 F T.T.C.
- Éveline BOQUET-NICOLAS
« SAINT-TROPEZ AU NATUREL »
suivi de
« DES ARBRES, DES SAISONS, DES FLEURS »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Marianne LUDIG
« SOLITUDE A CŒURS FERMÉS »
112 pages, 35,30 F T.T.C.
- Francis BEGUN
« CES BEAUX JOURS D'HIER, DEMAIN »
144 pages, 54,30 F T.T.C.
- Michel DUHARD
« LES RONCES DE L'AMOUR »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Dorothée LANGENIER
« SILENCE D'OR »
34 pages, 30,00 F T.T.C.
- Éveline PELLETIER
« FLEURS DE LARMES »
128 pages, 45,00 F T.T.C.
- Thierry HELLER
« MON ARBRE AUX FEUILLES
MULTICOLORES »
192 pages, 56,70 F T.T.C.
- Christine ORLY
« GAMES »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Michel COSENTINO
« AU-DELA DU RÊVE »
192 pages, 55,70 F T.T.C.
- Suzanne AJMER
« MONOLOGUE POUR UN ANGE »
48 pages, 33,20 F T.T.C.

- Cathie SOULAT
« SENTINELLE DES ÈRES »
64 pages, 35,30 F T.T.C.
- Jean-Christophe CHAUVIN
« L'EFFORT DE L'ÉPHÉMÈRE »
160 pages, 52,30 F T.T.C.
- David THESLOY
« CRIS »
96 pages, 45,00 F T.T.C.
- Jean-François ALBERT
« COLÈRE, HUMOUR, AMOUR »
144 pages, 48,20 F T.T.C.
- Aline VESCO
« SENTIMENTS »
48 pages, 33,20 F T.T.C.
- Roland KUHN-GUYE
« SOLEIL ET ORAGES
A TRAVERS MES AGES »
96 pages, 44,70 F T.T.C.
- Louise-Léon DE DANNE
« LES PETITS RIENS »
136 pages, 54,00 F T.T.C.
- Gérard PAQUET
« RIMES POUR RÉVER »
40 pages, 34,40 F T.T.C.
- Pascal POIDEVIN
« QUATERNAIRE »
160 pages, 57,30 F T.T.C.
- Frank GAYDIER
« SUR LE SEUIL DE LA VIE »
88 pages, 45,00 F T.T.C.
- Jean-Luc HAMEL
« TENDRES PENSÉES »
50 pages, 33,20 F T.T.C.
- Ange FIORELLI
« L'ARC-EN-CIEL
DE LA POÉSIE NOUVELLE »
80 pages, 45,00 F T.T.C.
- Marcel FLORIS
« FACE AU MIROIR
EN PROLONGATION DE L'INFINI »
82 pages, 37,50 F T.T.C.
- François DELEPINE
« TOUT AIMER DE LA VIE »
88 pages, 41,00 F T.T.C.
- Christine THÉODOROU
« BAFOUILLES »
80 pages, 37,50 F T.T.C.
- Ève ARSLAN
« A BOUT PORTANT »
192 pages, 43,20 F T.T.C.
- Louis MARTIN
« TENDRESSE »
64 pages, 38,50 F T.T.C.
- Christiane OLIVANT
« SAFRAN
POUR ISOCLINE »
64 pages, 38,50 F T.T.C.
- Popea POLYDORPOULOS
« FUSILS DE BOIS »
96 pages, 40,70 F T.T.C.
- Robert BAYOU
« CHAIR ET OMBRES »
176 pages, 53,50 F T.T.C.

théâtre

- Robert DOUTEAU
« SITRA »
L'Égypte XVI^e siècle avant J.-C.
96 pages, 53,50 F T.T.C.

- Michel de TONNEINS
« UN CADEAU POUR MAGALI »
Une idée extraordinaire
110 pages, 45,00 F T.T.C.

- André TARDIEU
« UN SOIR... L'ENFER »
Une ambiance insupportable
96 pages, 53,50 F T.T.C.

écrits

- Herrine GAVIN
« TERRE D'ASILE ? »
Le rago et le désespoir
112 pages, 42,00 F T.T.C.
- Catherine MAURY
« L'ÉCLAT DE RIRE »
Un témoignage unique sur la maladie
160 pages, 75,10 F T.T.C.

- René MONCHO
« SYLVIE »
Un instant privilégié
96 pages, 36,50 F T.T.C.
- Élio OHANA
« LE GLAIVE ET LA BALANCE »
Pour une nouvelle justice
288 pages, 74,90 F T.T.C.

- Hocine HAROUN
« LE ROSEAU SENTIMENTAL »
Algérie sous empire
128 pages, 45,00 F T.T.C.
- Collette CAUDIE
« L'ADOLESCENCE MALTRAITÉE
DANS LE MEILLEUR DES MONDES »
Une quête de l'homme
224 pages, 72,00 F T.T.C.

essais

- Bernard-André MAIRE
« LE MASSACRE DES HÉRISSEMENTS »
L'homme déseigné
82 pages, 40,70 F T.T.C.
- Gilberte CHEVALIER
« LA RÉVÉLATION »
Une voix pour ceux qui souffrent
208 pages, 66,40 F T.T.C.
- Suzanne MARIE
« MESSAGE DE LA NOOSPHERE »
Le cycle de l'esprit
240 pages, 69,50 F T.T.C.
- Guillaume JACQ
« RÉUSSISSEZ VOUS AUSSI ! »
Aux talents pour-compte
320 pages, 129,50 F T.T.C.
- Yves DARDEL
« ASIE CENTRALE OCCIDENTALE »
Pour que l'Occident redécouvre l'Asie
112 pages, 43,90 F T.T.C.
- André L'ÉTANG
« LA PAIX DE CENT ANS »
Révolte pour la paix
128 pages, 47,10 F T.T.C.

- Roger MARTIN
« VICTOR MOREL CHIRURGIEN
ET DÉPUTÉ DE LA III^e »
Un destin exceptionnel
64 pages, 32,10 F T.T.C.
- Georges ZELDINE
« LA GAUCHE QU'EST-CE A DIRE ? »
Conscience et politique
64 pages, 31,00 F T.T.C.
- Élie ADOAS
« LE PLAN GILDAZ »
Comprendre l'économie
128 pages, 49,20 F T.T.C.
- Hossein BENDAHMAN
« PERSONNALITÉ MAGHREBINE
ET FONCTION PATERNELLE AU MAGHREB »
Clique maghrébine
336 pages, 114,50 F T.T.C.
- T. Daulosin DUYET
« LA VOIE VERS LE RAJEUNISSEMENT »
Le rago
224 pages, 65,90 F T.T.C.
- Éveline FRANCK-MAGHETTI
« A VOS ARMES POUR UN NOUVEL ART
DE VIVRE »
Retrouver le sens de la vie
160 pages, 50,30 F T.T.C.

- Gilles ZAMARIA
« PSYCHOLOGIE ET SCIENCES
AU SERVICE DE LA RÉPRESSION »
De sciences à sciences
192 pages, 55,00 F T.T.C.
- Claude de SAINT-RAPHAEL
« MOUVEMENT UNIVERSEL
PACIFIQUE »
Les connaissances spirituelles de l'homme
224 pages, 62,40 F T.T.C.
- Éric-Robert RAY M.D.
« NATUROTHÉRAPIE : MÉDECINE
OUI OU NON ? »
Une pratique à découvrir
224 pages, 68,50 F T.T.C.
- Jean WEINFELD
« L'ÊTRE ET L'HARMONIQUE »
Une nouvelle conception du monde
192 pages, 61,00 F T.T.C.
- Maurice COHEN
« JÉSUS : UNE AFFAIRE »
La Vierge pour-il ne pas
être assassinée ?
272 pages, 121,00 F T.T.C.

1500

1500

UNIVERSELLE

romans

- Marc BOCCARA
« LA CHEVAUCHÉE DANS LA NUIT »
La lumière dans le tunnel
304 pages, 98,50 F.T.T.C.
- Victor-Émile MAX
« LA BALAYÉE DE SOLEIL »
Une rivière de symboles
192 pages, 62,10 F.T.T.C.
- Pierre ORIOU
« LES DRUILLLES »
Une micro-société algérienne
192 pages, 79,20 F.T.T.C.
- Gilles BIRCKENSTOCK
« RAPHAEL ALBI »
Un enfant solitaire et révolté
128 pages, 48,20 F.T.T.C.
- Marc SARAMITE
« TAIEB »
Le chouchou philosophe
130 pages, 43,90 F.T.T.C.
- Minouche SANTELLI
« MARIE ET LE LOUP »
A lire avec des yeux d'enfant
64 pages, 51,40 F.T.T.C.
- Marie-Antoinette DANIEL-POUHAER
« CROISIÈRE SOUS LES CHATAIGNIERS »
La Corse sauvage et belle
192 pages, 57,10 F.T.T.C.
- E.-J. BOTZ
« LA PLAINTÉ DES VENTS MAUDITS »
Les enfants héros
288 pages, 98,90 F.T.T.C.
- Georges SEIGNEUR
« LE RÉCADERE »
Un chrétien face au Vaudou
322 pages, 74,90 F.T.T.C.
- Brigitte COLARD
« LA FAMILLE PERRIN EN VACANCES »
Un hymne aux enfants
96 pages, 41,90 F.T.T.C.
- NOBAR
« LE VERTIGE »
Passer le temps
224 pages, 74,90 F.T.T.C.
- Jean-Marie TARRAGONI
« LE PÈRE, LE FILS ET LE SAINT... »
Une enquête diabolique
190 pages, 57,80 F.T.T.C.
- Flore NALDI
« A QUI SAIT AIMER... »
L'apprentissage de l'amour
288 pages, 88,90 F.T.T.C.
- Antoine FLUHR
« LA CASA VERNIER »
Un regard tendre et dédaigné
224 pages, 65,30 F.T.T.C.
- Henri GEORGE
« LA ROUTE DU DESTIN »
Une légende poignante
176 pages, 57,80 F.T.T.C.
- Berthe de NYSE
« LA RÉDEMPTION D'ISRAËL »
Israël, années 80
256 pages, 72,90 F.T.T.C.
- Albert MATHIEU
« ANGÉLUS DU MATIN »
Un roman-poème
256 pages, 67,40 F.T.T.C.

- Pierre GOFFOIT
« FAITS DE VERRER »
La vengeance d'une femme
224 pages, 98,50 F.T.T.C.
- GREGORY
« DE GOUTTIÈRES »
Les cadavres de la fortune
80 pages, 34,30 F.T.T.C.
- Christian de MOLINER
« QUAND REVIENDRONT LES ANDES »
Une fresque indigène
224 pages, 72,80 F.T.T.C.
- Prémiosse PHILIPPE
« LE TARIF DE LA RENCONTRE »
Un jeune homme amoureux
224 pages, 66,40 F.T.T.C.
- Albin PREJAC
« RESSAC »
J'ai eu peur, puis je me suis révolté
128 pages, 45,90 F.T.T.C.
- Paulo MARTIN
« L'OMBRE D'UN AMOUR »
La femme qui s'en va
96 pages, 39,60 F.T.T.C.
- Félix VERRIEUX
« L'ÉTERNEL ADIEU »
L'œuvre d'un homme
192 pages, 63,20 F.T.T.C.
- Fernand-Jules VIANNENC
« LES POUZAROTS »
Chronique d'une époque : 1938
256 pages, 71,70 F.T.T.C.
- ADRIEN
« S.O.S. ARMY »
OU
« FAITES LA PAIX MAIS PAS LA GUERRE »
Le souffrance des peuples
96 pages, 36,50 F.T.T.C.
- Henri LESPINAS
« LES DEUX MIRACLES DE L'ASCENSION »
OU
« LA BELLE ET LE FOU »
La grandeur et la déchéance
224 pages, 67,40 F.T.T.C.
- J.-F. OMBRE
« VIVRE ET MOURIR SELON SON STYLE »
Un réquisitoire impitoyable
64 pages, 33,20 F.T.T.C.
- Jean LE PERRON
« MARIE DE LA MINE »
Histoire d'une vie
288 pages, 84,60 F.T.T.C.
- Marie-France CHEVALIER
« L'ALLÉE DES BUDDLEIAS »
Une jeunesse érotique
96 pages, 39,60 F.T.T.C.
- Jacques BIDAULT
« LA CHAÎNE SANS FIN »
Chronique de dévotion
128 pages, 45,90 F.T.T.C.
- Joseph GUYAS
« LA TRESSE »
Un univers érotique
96 pages, 36,50 F.T.T.C.
- Sébastien SOLARIS
« FRAGMENTS D'ÉCRITS SYMBOLIQUES »
Des symboles méconnus
96 pages, 52,50 F.T.T.C.

- Jacqueline ARDOIN
« LES BALADINS DE L'ESPÉRANCE »
Le merveilleux tourbillon
112 pages, 59,90 F.T.T.C.
- Jo GALANTI
« SES RACINES SONT DE NULLE PART »
La vie quotidienne en Égypte en 1900
160 pages, 52,50 F.T.T.C.
- DI BEN AMAR
« ILOT DE PEINE DANS UN OcéAN DE SABLE »
L'indur du dévot mauritanien
224 pages, 67,40 F.T.T.C.
- Geneviève PECQUEUR
« LA BELLE NORMANDE »
Roumiers d'une armée
160 pages, 73,90 F.T.T.C.
- GIOVANNI
« ITINÉRAIRE VERS L'AU-DELA »
La mort n'est pas une fin
144 pages, 47,10 F.T.T.C.
- Roger VARLET
« L'ARCHER D'AGROLIE »
La quête de l'arc fabuleux
96 pages, 39,60 F.T.T.C.
- Gérard BLANCHON
« ATTENDRE LA NUIT »
Rêver et voyager
144 pages, 51,40 F.T.T.C.
- Jacques DE GRAET
« LA PISTE DU DIABLE »
Amour et alchimie
192 pages, 45,90 F.T.T.C.
- Claude DENEAU
« QUAND L'ALLEMAGNE FAILLIT DÉCLANCHER LA III^e GUERRE MONDIALE 1986 »
Une anticipation politique fascinante
64 pages, 31,20 F.T.T.C.
- Hélène du GREAU
« S'IL-TE-PLAIT, AIME-MOI UN PEU »
Le monde secret de l'enfance
96 pages, 39,60 F.T.T.C.
- André DARDAILHON
« LE MAL DES GARRIGUES »
Méthode d'amour
256 pages, 107,00 F.T.T.C.
- Régis LAVALD
« QUAND VIENDRA DEMAIN »
La fantasmagorie comique
384 pages, 85,60 F.T.T.C.
- René BRONNARD
« DIX CADAVRES POUR UN INNOCENT »
Humour et suspense
160 pages, 52,50 F.T.T.C.
- Robert NAPOLEONE
« MEKTOUB »
La révolte et la rédemption
208 pages, 73,90 F.T.T.C.
- Nancy HUTTEL-ARMAND
« LA LONGUE PATIENCE »
Une voie à suivre
256 pages, 78,60 F.T.T.C.
- Béatrice ANDREU
« ... ET SI COURTE EST LA VIE »
28-40 Un village désagréable
350 pages, 157,00 F.T.T.C.

souvenirs

- Guy FRÉVILLE
« JEUNESSE MADE IN TANNAYSIE »
L'adolescence retrouvée
80 pages, 38,50 F.T.T.C.
- François PAKONYK
« 1940-1945 LES ENFANTS DE L'EXODE »
Le drame et la mémoire
80 pages, 38,50 F.T.T.C.
- Ronée M. BUIH
« PIERRE »
Une vérité tragique
80 pages, 33,20 F.T.T.C.
- Raymond MORTIER et Jo ESSE
« MARCHÉ ! MARSCH ! »
Témoins de la guerre
256 pages, 71,70 F.T.T.C.
- Gabriel LARDILLÈRE
« LE TEMPS FINI »
Un homme au paroxysme sur le passé
224 pages, 69,90 F.T.T.C.
- Zabo OLIVIER
« DÉROGEANCE »
Le maître de plaisir
144 pages, 59,30 F.T.T.C.

- Duand MACARIO
« AU COIN DU FEU... »
Souvenirs au roman
128 pages, 43,20 F.T.T.C.
- Pierre DREYER
« J'ÉTAIS APPELÉ DANS LES AURÈS »
Voilà ce qui s'est passé
224 pages, 65,30 F.T.T.C.
- PATOU
« HYMNE POUR UN INCONNU »
L'histoire d'une amitié
128 pages, 38,50 F.T.T.C.
- Phoenix DES SABLES
« DIX-HUIT ANS EN 1930 »
Toute une vie à observer
328 pages, 162,70 F.T.T.C.
- Robert SUREAU
« LE COMMANDO DÉBARQUE A L'AUBE »
Les héros et les martyrs
144 pages, 68,90 F.T.T.C.
- Alexandre ASCHKENASY
« ITINÉRAIRE »
Le témoin des ouragans
388 pages, 125,20 F.T.T.C.

- Léon-Raymond DALLIDET
« 1934-1984 : VOYAGE D'UN COMMUNISTE »
Une traversée de l'histoire
328 pages, 99,50 F.T.T.C.
- Jean-Yves LE ROY
« TAXI, ÊTES-VOUS LIBRE ? »
L'aventure quotidienne
224 pages, 94,20 F.T.T.C.
- Rolande VASSEUR
« UN MONDE SANS AMOUR »
Une voie à suivre
96 pages, 49,20 F.T.T.C.
- André LE GAL
« ENTRE LE MARTEAU ET L'ENCLUME »
L'impitoyable réalité ouvrière
448 pages, 142,40 F.T.T.C.
- Morgan JONES
« UN OISEAU BLEU SUR L'ÉPAULE »
Aux limites de la folie
208 pages, 59,90 F.T.T.C.
- Evelyn DUPONT
« SOUVENIRS ET RÉALITÉS »
Un instant de vie
72 pages, 51,40 F.T.T.C.
- Paullette BOULINGUET BAYARD
« LES COUPS DE PIED AU CŒUR »
Une histoire d'armistice
288 pages, 129,50 F.T.T.C.

nouvelles

- Christian MASSE
« POST-MORTEM »
Au-delà du quotidien
144 pages, 58,30 F.T.T.C.
- Yvan DIONIS
« LES FILS DE LA VIERGE »
Les prières du père
224 pages, 72,90 F.T.T.C.

- Henri GALIEN
« SOUVENIRS D'UNE AUTRE VIE »
Un message essentiel
128 pages, 52,50 F.T.T.C.

- Claire VALLÉE
« CONTES DE MON VILLAGE »
Des personnages pittoresques
144 pages, 73,90 F.T.T.C.
- Fanny MORAND
« HYMNE A LA JOIE »
Face à la lumière
128 pages, 61,00 F.T.T.C.

4, rue CHARLEMAGNE, PARIS-4^e. TÉL. : 887-08-21

Les prix indiqués sont ceux pratiqués en notre librairie.
DIFFUSION, LIBRAIRIE, VENTE : 4, rue Charlemagne, PARIS (4^e) - Téléphone : 887-08-21 ou dans les C.R.D.L. Hachette

● LETTRES ÉTRANGÈRES

Peut-on régler une dette d'amour envers son père ?

Dans sa quête du passé, Peter Härtling est allé jusqu'au bout du voyage

Il y a, au cœur du travail de Peter Härtling, le désir, noir et fulgurant, de saisir le passé, d'interroger la mémoire, ce lien étrange, chair, sang et mots, qui rattache à ce qui s'est enfui. Härtling a toujours cherché à retrouver le temps perdu, non pour l'immobiliser, mais pour en faire rayonner l'absence — car il s'est consacré à la grande douleur de l'irréversible.

Aujourd'hui, il tente donc de faire resurgir l'histoire de son enfance, qui est aussi celle d'une époque folle. Mais ce qu'il en livre, c'est ce qui lui reste, exactement : des traces et des trous. Il ne faut pas compter sur Härtling pour une reconstitution. Seul lui importe le bruissement entouré de silence.

Dette d'amour et *Zweitl* sont deux moments de cette quête du passé, très différents et pourtant entrecroisés : *Zweitl*, écrit en 1973, est une enquête. Härtling s'y est contrainte à vérifier les souvenirs qu'il avait de son séjour à Zweitl, petite ville de Basse-Autriche, proche de la Tchécoslovaquie, où il s'était réfugié à la fin de la guerre. Il interroge des témoins, va sur place, trouve des documents. De cette période confuse et brutale, il reste, à l'homme qu'est devenu Härtling, quelques scènes, quelques lieux. Mais les scènes sont contestées parfois par ses interlocuteurs, les lieux ont changé. Comment retrouver la vérité de l'enfant

qu'il fut, et la garder en soi, quand la mémoire ne laisse que quelques blocs opaques ? Et c'est pourtant de ces blocs sur fond de désastre que va naître le sentiment de toucher le réel : moins, sans doute, le réel de cette enfance, que la force désespérée de l'adulte qui veut comprendre celui qu'il fut, et se trouve devant un étranger, devant un personnage. « Je ne sais pas si c'était moi. Ce pourrait être moi... Les vivants sont devant leurs portraits, avec l'écart des ans, ils disent qu'ils furent, mais ils ne rentrent pas dans leur image. » Tout *Zweitl* est un glissement, une dérobade. Mais ce qui se dérobe a, dans son mouvement même, une vérité plus importante peut-être qu'un détail vérifié. Car elle est l'émotion même qui rend présent ce qui est perdu. D'entre les voix antagonistes des contemporains, d'entre les lacunes des documents, se lève la douleur du vivant : traversé, constitué de fantômes à qui l'on ne peut jamais, véritablement, redonner leur voix et leurs rêves, et qui pourtant frémissent.

La terrible beauté de cet éloignement peuplé nous est encore rendue plus sensible dans la *Dette d'amour*, que *Zweitl* a préparée. Écrite sept ans plus tard, en 1980, *Dette d'amour* est le double de *Zweitl*, et semblablement se veut écoute de ce qui fut. Mais, alors que *Zweitl*

s'affirme recherche de l'enfant, la *Dette d'amour* est recherche du père. Le fils vivant s'adresse au père mort.

Se souvenir du petit voyou

Peter Härtling est né en 1933 à Chemnitz (aujourd'hui Karl-Marx-Stadt, en RDA), l'enfant et sa famille vont être ballottés par la guerre, allant de ville en ville, dans le chaos et l'horreur. Surtout, la guerre va rendre infranchissable le fossé qui déjà séparait le fils du père. Entre eux, le silence. Le père, avocat, s'occupe discrètement des « victimes des lois nouvelles ». Le fils fréquente la « jeunesse hitlérienne ». Le père est distant, ne sait guère montrer d'affection. Le fils méprise le père. Le père meurt en 1945 dans un camp soviétique. Peu après, la mère se suicide. Et Härtling, proche de la cinquantaine, plus vieux que son père n'a jamais été, tente de retrouver, par-delà la mort, ce père qu'il n'a pas compris, avec lequel il n'a pas pu parler. C'est à la fois l'enfant et sa haine, l'adulte et son amour en deuil, qui ensemble veulent retrouver le père : « Je veux ce que j'ai perdu : ta présence. »

De cette oscillation constante entre l'homme qui écrit et l'enfant qui l'écriture retrouve, entre l'homme qui comprend et l'enfant qui ne pouvait comprendre, surgit le tremblement d'une émotion nue. Tout est limpide et cerné d'ombres. Härtling ne veut pas justifier le jeune « monstre » qu'il a été, il n'a pas envie d'expliquer sa famille ou l'époque. Même s'il éprouve de l'horreur devant le petit voyou nazi qu'il était à onze ans, il se contente de se souvenir. Avec effroi. Avec malaise. Pour régler avec son père sa « dette d'amour ». Lui, le fils, qui est désormais père et dont le père mort pourrait être le frère cadet. Mais cette *Dette d'amour* n'a rien de sentimental. Il ne s'agit pas de paisibles retrouvailles. Au contraire. « J'ai écrit contre toi, Père, et non pour toi, contre toi encore. »

Tout se mêle, dans cette lettre éperdue, hallucinée, à la précision poignante. L'enfant, l'adulte, le père, le fils. Et c'est ce mélange, cet enfant muré dans l'adulte, et qui cogne des poings, cet adulte se reconnaissant parfois chez son père, qui donne à la *Dette d'amour* sa force bouleversante. Le mort ne peut répondre, l'enfant ne peut rien changer. Et, pourtant, le père est là, dans la souffrance du fils, il est là, à jamais blessant, meurtri, dans les mots clairs et brisés du fils. Il se tient, indestructible, dans la culpabilité, la solitude de son enfant. Ce qui est perdu l'est pour toujours. Härtling, avec le courage des poètes, a osé aller jusqu'au bout de son voyage. Il dit le chant de l'exil, ce bel exil tragique auquel nous condamnons la mort à l'œuvre qu'est le temps qui passe. Il nous donne les larmes, et ces larmes mêmes nous montrent que l'absence, toujours, se métamorphose en oblique présence. Il fait partie de ces écrivains indispensables qui donnent au lecteur l'envie de retrouver son impossible patrie. Autant dire qu'il est un grand éveilleur.

ÉVELYNE PIELLER.

★ *DETTE D'AMOUR*, suivi de *ZWEITL*, UNE MÉMOIRE EN QUESTION, de Peter Härtling. Traduit de l'allemand par Claude Porcell et Michel-François Demet. Seuil, 254 pages, 75 F.

Peut-on régler une dette de haine envers sa mère ?

Thomas Bernhard à la recherche de son enfance

THOMAS BERNHARD cessera-t-il de nous surprendre ?

Interdit à la vente en Autriche, son dernier roman, *Holzgällen* (*Abatage de bois*), défraye depuis quelques mois la chronique d'outre-Rhin. L'auteur s'y livre à un jeu de massacre contre l'establishment viennois et ses principaux représentants, aisément reconnaissables (d'où la plainte déposée par une des victimes), sous leur nom d'emprunt.

Un enfant, dont la traduction vient de paraître chez nous, est le cinquième et dernier volet de l'autobiographie, commencée avec *l'Origine*, qui avait également déchaîné les passions : le modèle de l'oncle Franz, cet ecclésiastique, que l'auteur décrivait dirigeant l'*internat-cachot* avec les mêmes méthodes que son prédécesseur, un capitaine de SA, avait finalement obtenu lors de la parution du livre en « poche » la suppression des passages le concernant.

Un enfant déconcertera une fois de plus le lecteur. Ayant choisi de terminer l'histoire de ses années de formation par le début, Thomas Bernhard s'interroge sur son enfance, entre sa naissance, en 1931, en Hollande, où sa mère est allée cacher la honte d'une grossesse hors mariage, et l'abandonnement par la « machinerie catastrophique » que sera l'internat salzbourgeois. Ce récit contraste par sa sérénité presque classique avec les imprécations et les péripéties terribles des précédentes parties.

Poursuivi par les cris de sa mère : « Il ne m'a plus manqué que toi... C'est toi qui as fait mon malheur », le jeune Thomas est persuadé que celle-ci lui en veut, ne pouvant s'empêcher de voir dans l'enfant le père, l'adulte, qui l'a abandonnée. Il va bientôt trouver auprès de son grand-père (le père de sa mère) un protecteur et un éducateur. Lui qui se croit un réprouvé, et un rêve de villes épreuves et de cataclysmes, apprend ainsi que les anarchistes sont le sel de la terre et que la faculté de se suicider est le don le plus précieux de l'homme.

Tout le malheur du monde

Un curieux personnage, ce grand-père. Tout jeune, il a renoncé à l'héritage familial, s'est enfui du séminaire pour rejoindre le mouvement anarchiste. Devenu écrivain, il n'a encore publié, à compte d'auteur, qu'un unique livre, que la chèvre familiale a dévoré, mais il travaille depuis trente-cinq ans à un roman gigantesque et interminable. Tous les gens que côtoie Thomas Bernhard ressemblent d'ailleurs, à s'y méprendre, aux héros de ses romans : le frère du

grand-père, Rudolf, a fui la société en devenant garde-chasse, puis s'est suicidé au sommet d'une montagne, après avoir pris soin de préciser, sur un papier trouvé près du cadavre, qu'il se traitait « parce qu'il n'avait pas pu supporter plus longtemps le malheur du monde ». La mère de l'auteur, elle, a renoncé, à cause d'un catarrhe au poulmon, à une carrière de danseuse-étoile pour devenir bonne à tout faire. Mariée à un agitateur communiste (le tuteur de Thomas), elle adulte elle aussi le grand-père.

La famille est poursuivie par la misère et atteinte d'une instabilité congénitale. L'enfant est ballotté d'un milieu à l'autre. Sa première année s'est écoulée dans le port de Rotterdam. Confié à la garde d'une femme de pêcheur, Thomas Bernhard a vécu avec

d'autres nourrissons dans un hamac sous le pont d'un chalutier. Après un séjour à Vienne où son grand-père le promène le long des grilles de l'asile d'aliénés, le voici, toujours en compagnie de ses grands-parents, sur les bords d'un lac salzbourgeois. On s'entasse dans une seule pièce, au-dessus du buffet de la gare. L'enfant passe ses moments de loisirs au cimetière. Nouvelle transplantation chez sa mère, à Traunstein, en Bavière. La propriétaire, riche veuve, affligée de quatre filles, tient au rez-de-chaussée un magasin d'articles et de décorations funéraires. L'une des filles ayant été bientôt emportée par un furacule, les survivantes ne circulent plus qu'en robe noire, « couleur idéale, note encore Bernhard, pour qui fait commerce de la mort. »

JEAN-LOUIS DE RAMBURES.

★ *UN ENFANT*, de Thomas Bernhard. Traduit de l'allemand par Albert Kohn. Gallimard, 148 p., 60 F.

Le journal imaginaire d'Henriette Vogel

DANS le *Vol du vampire*, Michel Tournier évoque le drame du 22 novembre 1811, au bord du lac Wannsee, près de Potsdam : un meurtre et un suicide s'y perpétrent, par consentement mutuel, comme pour des noces, Heinrich von Kleist tua son amie Henriette Vogel, avant de se donner la mort. Or, si on trouve sans peine la tombe du poète romantique allemand, « rien n'indique, comme le dit Tournier, que Henriette Vogel soit enterrée près de lui. Elle est là aussi, sans doute, mais le scandale qui retentit dans toute l'Europe (...) explique probablement l'anonymat de sa tombe ». Il y a comme une réparation d'injustice dans la *Vocation du bonheur* : en imaginant le journal intime qu'aurait pu tenir son héroïne, Karin Reschke restitue de l'intérieur l'aventure d'une femme qui ne fut pas que l'ombre du poète, mais joua sa partition à même hauteur que lui, comme l'attestent les admirables lettres d'amour de l'ultime lettre.

Née comme Kleist en 1777, Henriette Vogel a vingt et un ans lorsque Karin Reschke lui met la plume à la main. Elle pose sur le monde en morceaux d'après la Révolution le regard aigu d'un être fragile, songeur et décadent. Elle lit Werther avec passion, se meurt, par les relations de son époux, dans les cercles officiels, souffre des ravages de l'époque et contrecrit l'essentiel de ses élans sur sa fille Pauline. Dans l'Allemagne de ce début du dix-neuvième siècle, la réalité tout entière conspire à l'angoisse et à la nostalgie de l'ailleurs. Les femmes sont-elles vraiment « vouées au bonheur » ? Henriette répondrait que non.

Un tourneur de l'utérus la menace au moment même où un sombre poète lui apporte son exaltation idéologique et son œuvre : la *Marquise d'O*, « étrange histoire d'amour et d'honneur perdu », et *Perthuisé*, cette pièce tumultueuse dont le thème (la guerre des sexes) autorise Karin Reschke à tirer son livre vers une réflexion sur la condition féminine.

Dès cette rencontre, quelque chose s'est fait qui affecte la narration, dont le mouvement s'écartera parmi les émois et les délires, puis s'épanouira en méditations rêveuses avant de s'achever, sous le coup des déceptions politiques et littéraires de Kleist et des assauts du mal qui rongea Henriette, en brèves séquences qui disent la « décision irrévocable » : « Nous ne pourrions pas mener à bien nos aspirations communes sans prendre congé de tout ce qui nous semblait si cher (...). Je l'écoute avec ravissement. Je rivalise avec lui pour la faveur d'éprouver cette joie de nos âmes unies dans la mort. » Quand le lecteur d'aujourd'hui, en même temps que Kleist, reforme le journal d'Henriette Vogel, il sent que cette voix ne cessera de bouleverser les idées reçues sur le partage entre les héroïnes de la littérature et les femmes de la vie.

SERGE KOSTER.

★ *LA VOCATION DU BONHEUR*, de Karin Reschke. Traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon et Elisabeth Kahle. Éditions Actes Sud, 280 p., 89 F.

La détresse d'Anna Kavan

L'ŒUVRE d'Anna Kavan, qui s'est suicidée en 1968 à l'âge de soixante-sept ans, épouse étroitement la courbe d'une vie qui ira de la quête idéaliste du bonheur à l'abandon sentimental, à la solitude, au détachement de soi et à la terrible évasion que constituent les cocktails de barbituriques. Des œuvres comme *L'oiseau, qui es-tu ?*, *Demeures du sommeil* et *Une représentation à l'asile*, aux titres très explicites, témoignent de ces mouvements d'une conscience malheureuse entre l'angoisse et les vertiges de la folie. Sa dernière œuvre publiée en France, un recueil de nouvelles posthumes, *Mon âme en Chine*, si l'on considère surtout le long texte initial qui donne son titre à l'ouvrage, a tout l'air d'un adieu à la vie, aussi subtile que poignant.

Rejetée par son mari, Kay tente de se suicider, avec des barbituriques. Sauvée, elle sort de clinique pour ne prendre conscience que de l'irréalité dérisoire de sa propre existence, et d'une cruelle absence à elle-même : son âme voyage en Chine, pense-t-elle, nom qu'elle donne à cette contrée inaccessible où fuient les êtres qui, comme elle, ne se reconnaissent plus. Pourtant, un homme est là pour la secourir, John, un Australien, marié et père de famille, qui accomplit un voyage en Europe. Il fait le pari de redonner à Kay le goût de vivre.

Pari engagé mais ce compagnonnage entre une femme vouée au désaveu d'elle-même et un homme trop ancré dans ses certitudes va tourner court. Peu à peu, il va la rejeter, exaspéré par un être qui détruit insidieusement son aptitude à « coller » avec bonheur aux choses de la vie ; quant à Kay, elle ne perçoit plus son avenir que dans une solitude irrémédiable — jusqu'au néant.

Ce récit admirable maintient une tension constante entre un rendu extrêmement aigu des

réalités et le décalage flou que leur impose, par sa perception, une femme prisonnière de sa détresse. Ainsi le monde (la nature, le cœur d'un ciel ou l'aspect de la mer) chante-t-il à vide, sans complexité humaine, et l'évidence devient-elle un trompe-l'œil.

D'autres nouvelles nous renvoient l'image d'un monde aussi cruel dans ses jeux qu'inhumain dans ses ultimes développements : *Cinq journées d'un compte à rebours* est une fantaisie autour de la révolte estudiantine sauvagement poignée ; *Doux Jésus* repère la barbarie urbaine illustrée par le crime qui vient sanctionner l'amour obéissant d'une jeune fille pour un voyou ; *Un coup de maître* est une satire sur les voitures qui gangrèment les villes, tandis que le *Sous-Marin jaune* et *Voyageur* nous entraînent dans des visions apocalyptiques et un monde futuriste totalement glacé. *Un soir d'été*, l'ultime nouvelle du recueil, écrite peu de temps avant la mort d'Anna Kavan, est une sorte de bref et émouvant faire-part : « Sans pitié, les gens me contraignent à constituer une existence insupportable sans même voir que j'ai déjà quitté leur univers. » Ainsi, du premier texte au dernier, la bouche est-elle refermée d'un âpre et émouvant vagabondage aux frontières de l'exil intérieur.

PIERRE KYRIA.

★ *MON ÂME EN CHINE*, d'Anna Kavan, traduit de l'anglais par Odile de Lahita. Flammarion, 198 pages, 85 F.

★ *LIVRES PUBLIÉS EN FRANÇAIS* : *Demeures du sommeil*, Veyrier, 1978. *Laissez-moi ma solitude*, Ramsès, 1981. *Neige*, Stock, 1975. *L'oiseau, qui es-tu ?*, Veyrier, 1979. *Une représentation à l'asile*, Bourgois, 1983.

LIVRES
POLONAIS
et livres français
sur la Pologne
et
l'Europe de l'Est
Catalogues sur demande
LIBELLA
12, rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS-4
Tél : 328-51-09

Nouveaux éditions de la collection
MEDITATIONS SUR LES 22 ARCANES MAJEURS DU TAROT
Aubier

الكتاب الجديد

La dure vie des femmes

Deux livres – l'un de Jacques Gélis, l'autre d'Edward Shorter – montrent l'intime liaison entre la physiologie et la vie sociale.

La consommation prénatale
(Planche extraite d'un manuel d'obstétrique.)

JACQUES NEVEL

★ Signalons la publication des Actes d'un colloque sur le thème *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, et sous la direction de Michelle Perrot, aux éditions Rivages (10, rue Fortia, 13001 Marseille et 33, rue de Verneuil, 75007 Paris).

PIERRE KYRIA

— Editions SOLAR —

GINETTE GUITARD-AUVISTE

★ L'AMOUR D'UNE
MÈRE, de Frances Mossiker.
Galliard, 550 p., 90 F.

Faut-il dire que la thèse, énoncée en termes aussi généraux, me paraît, à la lettre, improbable? Shorter fait abusivement l'économie de toutes les médiations qui permettraient d'articuler sur des données physiologiques brutes l'expérience collective d'une disqualification sociale. On regrette, en particulier, qu'il n'ait pas prêté plus d'attention aux représentations féminines du corps — et, entre autres, à cette culture de la consolation qu'il se contente d'évoquer, au passage, à la fin de son livre.

On réfléchira enfin sur ce paradoxe ironique : l'histoire qui se

**MEDITATIONS SUR
LES 22 ARCANES
MAJEURS DU TAROT**

La Passion selon Pizzi

Après le voyage en gondole de Venise à Padoue avec Banchieri, grâce à la Fenice-Opéra (*le Monde* du 22 décembre), voici Venise silencieuse, sans gondoliers sur le Grand Canal, presque sans touristes, étincelante dans la lumière pure d'un hiver encore doux : car le Théâtre de la Fenice vient d'ouvrir, avec quelques jours d'avance, l'année du tricentenaire de Jean-Sébastien Bach.

Si le Cantor de Leipzig n'écrit point d'opéra, il laisse heureusement, pour notre époque folle de grands spectacles comme la Venise des dix-septième et dix-huitième siècles, deux *Passions*. La tentation de la visualiser était trop forte, et n'apparaît d'ailleurs nullement sacrilège (qu'on songe à la tradition populaire d'Oberammergau ou au *Christus recrucifix* de Kazantzakis) : toujours est-il que, six mois avant une *Passion selon saint Matthieu* sans doute très orthodoxe de Yuri Lioubimov à la Scala, voici celle selon saint Jean de Pier Luigi Pizzi, très italienne et catholique, qui aurait sans doute ébloui le compositeur et ses fidèles protestants.

Le coup d'œil est prodigieux : un dispositif immense se déploie dans toute la longueur de la Fenice, jusqu'à un retable arrondi aux colonnes de marbre torsadées, où les têtes d'un orgue encadrent une admirable crucifixion baroque aux personnages auréolés ; au-dessous ont pris place le chœur d'enfants et les musiciens en soutane violette qui interprètent les chœurs.

A l'autre bout, le chef d'orchestre dirige l'ensemble depuis la loge royale, au milieu d'un autre orgue (également fictif) ; devant lui s'élève une puissante colonne sur laquelle officie l'évangéliste devant l'ambon, entouré en contrebas par l'orchestre d'instruments anciens (souvent en soutane). Entre ces deux pôles, une grande aile de jeu à plusieurs niveaux.

Alors commence une étonnante représentation où se mêlent les époques, les rites, les significations, le spectacle et la pièce. *Christ, notre maître* : pendant le verset choral d'entrée, l'évangéliste tient élevée la Bible (comme lors du chant de l'Alleluia) ; les chœurs montent lentement du sol en longues robes ou habits de paysans du Moyen Âge tels qu'on en voit chez Dirk Bouts par exemple ; un évêque en chasuble noire, avec diacre, sous-diacre et acolytes, se prosternent longuement devant l'autel placé au milieu de la scène, en fait le tour en l'encensant et va prendre place dans le fauteuil du président de l'assemblée sous le retable.

L'évangéliste (Zeger Vandenberghe) commence le récit de la Passion, qu'il soutiendra de bout en bout avec l'éloquence d'un Bossuet en chaire et un phrasé admirable de ferveur, rempli d'émotion. Sur scène, voici l'arrestation de Jésus par des soldats romains (empanachés comme au dix-huitième siècle), son interrogatoire par le grand prêtre (habillé en évêque), puis par Pilate, la flagellation, le manteau de pourpre, le roseau, la couronne d'épines.

Pendant les chœurs, les officiants reviennent à l'autel, font mine de prier et bénissent la foule. Les deux premiers airs de solistes sont chantés par deux enfants (du Tölzer Knabenchor) qui, doucement, prennent les mains de Jésus pour le consoler, dans l'esprit même de Bach. (*Je te suis, ma vie, mon humble*). Les chœurs incarnent tantôt les juifs qui insultent le Christ avec des gestes vindicatifs, tantôt les fidèles qui l'embrassent d'affection. Pendant l'air du repentir de Pierre, Jésus apparaît comme une vision, délié de ses chaînes, et va vers son disciple ; mais celui-ci lui fait signe de ne pas approcher, tant il se sent indigne.

« Pleure, mon cœur... »

Pizzi illustre ainsi, par des idées simples, des gestes tendres, les sentiments du compositeur, avec une grâce toute italienne, renouvelant de façon touchante chacun des épisodes. Et l'on est à la scène de la crucifixion. Au pied des trois croix dressées derrière l'autel, on retrouve, prosternés dans des attitudes très belles, qui semblent calquées sur les primitifs flamands (Van der Weyden, Petrus Christus), la Vierge en robe rouge sous une cape et un capuchon noirs, saint Jean, Marie-Madeleine, éblouissante chevelure et robe d'or, et l'astre Marie, toute en noir comme une religieuse. Parfois, l'un d'entre eux va caresser les pieds de Jésus ; et c'est la Vierge elle-même (Margherita Zimmermann) qui interprète le sublime air d'alto (*Tout est consommé*), accompagnée par... Marie Cleophas (Marianne Müller), qui a apporté sa viole de gambe, avant que Marie-Madeleine (la soprano Brigitte Poschner) chante elle-même *Pleure, mon cœur, dit ta douleur à la terre et au ciel*.

Entre le théâtre et l'église

Le corps du Christ, très raide (comme dans l'admirable Holbein de Bâle), est déposé sur l'autel, enveloppé dans un linceul et enseveli

dans un tombeau profond autour duquel se groupe la foule. Pendant le grand chœur final et l'ultime choral, l'évêque et ses ministres reparessent, distribuent la communion ; les cloches sonnent à toute volée dans le lointain, et, du tombeau, s'élève une immense croix double, illuminée par des cierges, qui monte vers le plafond, tandis que s'échangent peu à peu les girandoles de la Fenice.

Il n'est pas possible de décrire dans tous ses détails cette mise en scène d'une invention, d'une finesse et souvent d'une justesse extrêmes. Et cependant on est plus émerveillé et attendri que véritablement ému, tant le statut de cette « représentation sacrée » reste ambigu, à mi-chemin du théâtre et de l'église. Sans doute faudrait-il être italien pour s'y sentir pleinement à l'aise. Trop de références peut-être, et un côté un peu doucereux qui tire parfois du côté d'un Guido Reni plutôt que de la grandeur abrupte des Flamands.

On ajoutera que la lenteur contemplative de Bach, ses longues arias statiques, diluent forcément l'intensité dramatique de l'action portée à la scène ; et l'impression de la musique s'en trouve affaiblie. L'interprétation, il est vrai, quoique honorable et soignée, manque un peu de cohésion (il y a un peu trop de voix sur la scène sous la direction d'Alan Hacker (un chef courageux, dirigeant de son fauteuil de handikap), avec le chœur Maendel de Cologne, l'Orchestre de chambre de Salzbourg et de bons solistes jouant des instruments d'époque. Cependant, les chanteurs-acteurs sont excellents et l'on citera encore Thomas Hammacher (saint Pierre) et Harry Nicoll (Jean), le Jésus de Florian Prey, très doux, paraissant un peu fatigué.

En dépit de ces réserves esthétiques, c'est un spectacle assez extraordinaire qu'a réalisé Pier Luigi Pizzi (il en a conçu lui-même le dispositif scénique et les costumes). Pourquoi ne le reverrait-on pas un jour à Bercy ?

JACQUES LONCHAMPT.

(1) Il faut tenir compte de la distance qui sépare les interprètes et de la transmission de l'image du chef par écran vidéo.

★ La Fenice a élaboré un superbe programme pour les deux années à venir, dont on retiendra en particulier *Orlando et Ariadne* de Haendel, *Armide* de Rossini, *La Maison des morts* de Janáček, en 1985 ; *Stiffelio*, *Arnold* et *Attila* de Verdi, *Otello* et *Semiramide* de Rossini, la *Rake's Progress* de Stravinsky, la *Clemence* de Titus de Mozart en 1986.

DANSE

A L'OPÉRA DE PARIS

Un « Lac des cygnes » contestable

Par quelle aberration l'Opéra a-t-il accepté que Rudolf Nourevov remonte à grands frais une nouvelle chorégraphie intégrale du *Lac des cygnes* (*le Monde* daté 23-24 décembre) ? La première scène subventionnée possède à son répertoire la version du chef-d'œuvre de Tchaïkovski qu'il avait venue régler à Paris, en 1960, le maître de ballet soviétique Vladimir Bourmeister, lequel avait traité avec des gants de soie l'imprévisible poésie lunaire des deux actes « blancs » dus à Lev Ivanov et fondé les numéros folkloriques de Marius Petipa en des divertissements qui respectaient la trame romanesque de la fable. Et voici que Nourevov s'est mis en tête de faire mieux que Petipa et Ivanov, ayant l'innocence ou la prétention de supplanter les anciens maîtres du Kirov, grâce auxquels nous ont été révélées ses premières étourdissantes interprétations.

La volonté de recyclage s'amorce dès le premier acte : le rideau ne se lève pas sur le lac « quelque part en Allemagne » de la légende, mais sur une vue primarienne du bassin des Carpes, à Fontainebleau. Il y a là un monde fon en scène sous un grand panneau Renaissance, et déjà de longues jeunes filles en perruques blondes dansent frénétiquement. Malgré le hourvari général, le prince Siegfried reste assoupi sur une chaise d'osier ; seul le tirage sonnant précepteur Wolfgang, trisannuel, mi-Nouveau, aussitôt sur ses pieds, le prince s'empresse d'interpréter un premier solo, religieusement contemplé par la garde immobile des courtisans. La variation d'Arabella est « sacrée », et les rondes légères des ballerines sont remplacées par un pas de seize des garçons d'une virilité appuyée.

Point d'entracte. On passe allègrement au deuxième acte, sommé de tout l'art classique, où se sont illustrés les grandes dames de la danse, Margot Fonteyne, Yvette Chauviré, Galina Oulanova, Maïa Plisetskaya, Nathalie Makarova. Chaque fervent balletomane, pour ne pas dire chaque habitué de l'Opéra, en connaît par cœur les moindres pas. Pour changer, les cygnes ont perdu leurs plumes : des torsades de nœuds, parfaitement disgracieuses, leur servent de perruques. Quant à Odette, la princesse-cygne, à peine apparue, la voilà aussitôt lancée dans des mimiques volubiles : *Moi - prisonnière, - vilain oiseau ; vous, charme*, etc., balbutiant les poncifs de répertoire. Là-dessus, elle se rue dans des acrobaties inédites, n'arrête pas ses élan pour contempler - avec le sourire - un solo de son prince et partenaire. Les deux alignements si purs des vingt-quatre cygnes sont basculés

carrément côté jardin pour laisser toute la place à l'héroïne côté cour.

Entracte. Le seul. Le troisième acte s'ouvre sur un fond de décor en buffet d'orgue. Embrayage en quatrième vitesse sur les intermèdes. La danse espagnole, que Petipa pratiquait comme personne pour avoir longtemps vécu *bras los montes* : nulle. Les cozzas, les danses hongroises : débâillages dignes du marché de Nijni-Novgorod. Tout ce temps, de benoîtes matrones en hennin moyenâgeux cantonnant dans les fonds de décor - on se demande pourquoi.

Mais voici les grandes entrées : le Prince et sa jolte mère, puis Odette, le socle sardonique de la touchante Odette, flanquée de son âme damnée, le magicien Rothbart. C'est à ce moment que feu Petipa doit se retourner dans sa tombe. L'adage et les variations dites du Cygne noir, pianotés depuis des générations dans les cours de danse, sont arrangés comme des alexandrins de Corneille, transformés en vers libres. Le hourvari général reprend, tout le monde disparaît, et le miracle en cours de tableau veut que personne ne ramasse un billet de parterre.

Enfin, toujours en enchaînement du quatrième acte, réplique du deuxième acte blanc. Les princesses cygnes, qui ont à peine eu le temps de se changer, se savent plus maintenant où battre des ailes. Comment ne pas se souvenir de l'admirable chorégraphie de Kirov (celle de Vaganova reprise par Constantin Sergueev) et de l'exquise forêt de bras que faisaient mouvoir les petites ballerines russes ? L'âme slave par essence sur les accords nostalgiques de Tchaïkovski s'y effusait seule. Mais Odette ne veut plus de son prince purgure. Avant de le quitter à jamais, elle s'explique par de longues digressions salutoires, cependant que ses compagnes tirent des bords dans toutes les directions. Dernier pas de deux, dernières variations, celui-ci et celui-là totalement hermétiques en manière de conclusion.

Les protagonistes de la première publique, samedi 22 décembre, étaient M^{me} Claude de Vulpian, remarquable surtout en Cygne noir, M. Charles Jude, d'une élégance constante, M. Patrice Bart, le « vilain oiseau » de l'histoire, auteur d'une sarabande ébouriffante à travers le plateau. Rudolf Nourevov, affiché en vedette dans le premier rôle, s'était fait « porter pâle » ou, si l'on veut, l'autorité sans doute à venir sauter au rideau final, sous le gazouillis habituel de la ramure, en tenue de moujik fatigué.

Décor (contestable pour une fois) d'Esio Frigerio, costumes cha-

toyants de Franca Squarciapino, orchestre sous la direction du chef néo-zélandais Ashley Lawrence, la plus filandreuse qui soit. J'allais oublier le corps de ballet : bonheur à ses braves !

OLIVIER MERLIN.

Deux belles promotions

Marathon annuel du corps de ballet, le concours de l'Opéra a vu défiler toute la journée du lundi 24 décembre sur la scène du palais Garnier soixante-cinq danseurs et danseuses (très exactement trente-sept danseurs et trente-huit danseuses), soit cent-cinquante variations à juger, les unes imposées, les autres libres, au choix des concurrents à la promotion.

Dans l'ensemble, cette présentation individuelle fut chez les garçons d'une qualité supérieure à celle des filles. La triomphatrice absolue du concours a été M^{me} Sylvie Guillem, en qui nous voyons depuis deux ans la *prima ballerina*, hors concours. Cette jeune beauté blonde (dix-neuf ans), qui aurait séduit Balanchine comme une nouvelle Suzanne Farrell, réunit toutes les grâces en sa personne : les proportions idéales, la technique sans défaillance, une finesse de traits et une distinction dignes d'un Lancret - sans doute l'étoile de demain dont on annonce la promotion imminente. Soulignons qu'elle n'est pas la tête tournée par les louanges qui déjà se déversent sur elle.

Excellent choix de M. Jean-Christophe Paré comme premier danseur. Formation classique depuis l'âge de six ans, goût résolu pour les chorégraphes modernes, Roland Petit n'a pas connu d'autre parole... O. M.

Palmarès

Premiers danseurs : M^{me} Sylvie Guillem ; M. Jean-Christophe Paré.
Sujets : M^{me} Christine Landau, Clotilde Vayer, Brigitte Harnett ; MM. Gérard Claud, Pierre Darde, Hervé Dirman.

Corrèphes : M^{me} Carole Arbo, Sandrine Arnault, Géraldine Tardieu ; MM. Stéphane Elizabé, Guillaume Graffin, Kader Belarbi, Laurent Novis.

THÉÂTRE

Eugene O'Neill dans un bar parisien

Hughie, d'Eugene O'Neill, c'est l'histoire d'Éric. Il porte un chapeau mou façon Hammett, une lanière pour faire plus classe et un imperméable qu'on imagine défilé au cou. C'est un book-maker de petite envergure, qui roule des mécaniques. Mais ce soir-là, après une coute terrible, il a le cafard. Son père Hughie, le gardien de nuit, est mort, et il a besoin d'un pari. Dernière le bureau de l'hôtel minable où loge Éric, le remplaçant de Hughie, Charlie Hughes, regarde voler les mouches. Pour lui le temps n'en finit pas de s'écouler. Qu'importe. Éric parle pour lui et pour se souvenir de celui avec qui il a passé des nuits d'affabulation mémorables.

Avec Hughie, ce pigeon qui l'écouait bouche bée, Éric croyait à sa chance. Il était un champion, un joueur qui empoignait des milliers de dollars au nez et à la barbe des truands new-yorkais. Il possédait des chevaux, et toutes les filles, des blondes de préférence, lui tombaient dans les bras. Il cessait d'être un minable, et Hughie ouvrait les yeux sur un monde d'argent, vibrant, dangereux. Plus de femme ni d'enfant, plus de vie érotique, mais un spectacle renouvelé chaque soir. Du cinéma où on ne risquait pas de finir dans le fond d'une impasse, une balle logée entre les omphalotes.

CAROLINE DE BARONCELLI.

★ L'Écume, 99 bis, rue de l'Ouest, Paris-14^e. 20 h 30. Jusqu'au 29 décembre.

« DÉFICIT POUR L'ENGLISH NATIONAL OPERA. Selon la revue Opera (Londres), le récent tour de l'English National Opera aux États-Unis, qui a duré six semaines et rem-

porté un grand succès, s'est soldé par un déficit de 650 000 livres (environ 7 millions de francs) en raison de la défection des mécènes et du gouvernement.

UNE MISE EN SCÈNE DE J.-L. LAGARCE A BESANÇON

L'amour vu par Crébillon fils

La croyance en la vertu de la sexualité libre, et libératrice et joyeuse, a fait son temps. La chair est engeôlée sinon triste, les émois d'âme sont de retour. On écoute attentivement les battements du cœur, les pulsations nerveuses qui, dans le cerveau, déclenchent les phénomènes du désir, de la jalousie, de l'insatisfaction. On écoute et on veut savoir, on se tourne vers le siècle des Lumières, celui de la libre pensée, du scepticisme sophistiqué dans la rhétorique amoureuse.

On n'a jamais autant joué Mari-vaux, mais c'est à Crébillon, fils que Jean-Luc Lagarce s'adresse pour faire parler de l'amour, « une sorte de commerce où l'on s'engageait, souvent même sans goût, ou la commodité était toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir et le vice au sentiment ». L'enfer de la drague, en somme. Sur ces paroles désabusées de Crébillon fils, commence le spectacle, tiré des *Egarements du cœur et de l'esprit* : l'histoire d'un jeune garçon qui se fait déniaiser par une femme moins jeune. En vêtements d'aujourd'hui, le jeune garçon lit à haute voix. Le décor est un premier encombré de vieux bouquins en désordre, autour d'un canapé sans âge, déchiré, à demi recouvert d'une housse. Côté jardin : la porte par laquelle entre, sort, revient et fuit la femme. Le mur du fond est un ciel bleu chrono où scintillent de petites étoiles et une grande rue rouge, ou en croissant, selon le moment.

Il faudra sept séquences, c'est-à-dire sept actes, pour que la dame succombe. Elle a ses exigences. « En cette époque, explique Crébillon fils, la première vue décidait d'une

affaire, mais en même temps il était rare que le lendemain la vie subsiste. Encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenait-on pas toujours le dégoût. »

La dame, qui n'est pas sans expérience, veut se donner toutes les chances d'éviter le dégoût. Elle sait aussi que le garçon, quand il croira avoir compris comment réagissent les femmes, ira vérifier son savoir ailleurs. Son rôle à elle est de l'éduquer, de lui déniaiser l'esprit autant que les sens, de lui enseigner l'art de séduire, de souffrir. De lui apprendre qu'il ne suffit pas d'être un homme pour vaincre.

Le vocabulaire emprunte beaucoup à celui de la guerre. Guerre de mots fustigés et de mouvements d'humeur qui bloquent les élan passionnels. Mais la passion reste en arrière-plan, menaçant, balisant le chemin tortueux où elle et lui jouent à cache-cache. Une parole de trop, un pas de côté, et les voilà atteints. On pourrait se croire dans un film d'Eric Rohmer, avec quand même quelque chose de plus âpre, une ironie facilitée par la distance d'une écriture très datée. Les comédiens (Mireille Harbistmeyer et François Barreau) maintient la préciosité de l'ouvrage du sujet, tout en le rendant plus accessible, avec juste la minime hésitation indiquant qu'on n'est pas dupe.

Le spectacle, créé à Besançon, au centre culturel de la Planaise, doit se jouer en tournée et probablement venir en avril au Théâtre Sorano de Vincennes. On rappellera alors qu'il ne faut pas le manquer.

COLETTE GODARD.

PERSONNALITÉS LYRIQUES. — Le jury de « la personnalité lyrique » a décerné cette distinction pour 1984, au titre des « arts lyriques du monde », à Julia Migenes-Morales et Luciane Pavarotti.

A LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES ARTS DE LA SCÈNE

La vigneure des Québécois

Les organisateurs de la première Conférence internationale des arts de la scène (CINARS), qui a eu lieu à Montréal du 9 au 12 décembre, ont gagné leur pari haut la main : ils ont réussi en quatre jours à montrer aux professionnels d'une vingtaine de pays tout ce qui se fait de mieux au Canada - au Québec surtout - dans les domaines de la chanson, du théâtre, de la musique classique et de la danse. Un programme qui a mobilisé une quarantaine d'artistes, de troupes et d'orchestres.

A la différence du Marché international du disque et de l'édition musicale (MIDEM), qui se tient chaque année à Cannes, les artistes présentaient eux-mêmes leur spectacle sur scène. Chacun avait droit à vingt minutes sur un des deux plateaux installés au Palais des congrès de Montréal.

Responsable de la programmation au Théâtre de la Ville (Paris) (où sont déjà venus Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Edith Butler, Sylvain Lévesque, Daniel Lavoie), M. Serge Peyrat trouve le procédé « cruel et brutal », mais lui reconnaît un avantage sur les vidéos, celui de faire se rencontrer professionnels et artistes. « En Europe, dit-il, ils refusent de se mettre en vitrine [showcase dans le jargon du métier] pour vendre leur talent et seraient choqués de se produire au milieu d'artistes de disciplines différentes. »

J'ai été frappé par la santé, la vigueur, l'énergie, qui se dégagent sur un plateau dût-il y avoir des Québécois », dit encore M. Peyrat. Le Québec, ajoute-t-il, connaît pourtant le même problème que la France : « Les grands aînés, comme Brassens ou Léo Ferré, ne sont pas remplacés et il ne faut pas oublier que si le public français a beaucoup de sympathie pour le Québec, il aime avant tout le talent. »

M. Philip Arnoult est américain, mais son nom, il ne parle pas un mot de français. Cela ne l'empêche pas d'être littéralement enthousiasmé par ce qu'il a vu à Montréal. « J'ai fait venir, dit-il, six compagnies de théâtre du Québec pour la prochaine saison qui commence en janvier. » M. Arnoult dirige le Théâtre du Project installé dans une usine désaffectée du Maryland, près de Washington.

« Il y a, dit-il, un théâtre visuel, gestuel, musical, qui ne dépend pas de la langue pour être compris et qui peut réussir aux États-Unis. » Il cite l'exemple d'une troupe de Nantes, la Chamaille, qu'il espère faire venir chez lui. Et surtout, il y a Carbone 14, de Montréal, dont la dernière création, le *Rail*, a impressionné la plupart des professionnels. « I love Carbone 14 », dit simplement M. Arnoult, en panne de superlatifs pour une troupe qu'il a déjà fait venir à Baltimore.

Le producteur américain et ses deux cent quarante collègues canadiens et étrangers ont découvert de nouveaux talents. Dans le domaine de la chanson, Louise Portal, Michel Rivard, Marie-Michel Desrosiers - deux anciens membres du groupe Beau Dommage, aujourd'hui dissous - et surtout Michel Lemieux ont vivement impressionné les professionnels.

Michel Lemieux chante, danse, joue avec toutes sortes d'accrochages, et c'est prodigieux. Il a subi le public et aurait, paraît-il, dans la foule de son spectacle, signé des contrats avec des producteurs de huit pays.

Les organisateurs sont ravis du succès de ce premier marché international des arts de la scène, qui pourrait avoir lieu tous les deux ans à Montréal, et une année sur deux dans un pays francophone d'Europe, « pour éviter l'essoufflement ». BERTRAND DE LA GRANGE.

SPECTACLES

EDITION

La mort de José G.

Stéphane Mallarmé, 1894. Le poète, le critique, le philosophe. Une œuvre immense, une vie d'homme d'exception. La mort de José G. est un roman qui explore les thèmes de la mort, de la vie, de l'art, de la poésie. Un roman qui est une œuvre d'art à part entière.

théâtre

Les salles subventionnées

OPÉRA (742-57-50), 19 h 30 : Le Lac des Cygnes.
SALLE FAVART (296-06-11), 19 h 30 : L'Étoile.
COMÉDIE-FRANÇAISE (296-10-20), 20 h 30 : Bérénice.
ODÉON (Théâtre de l'Europe) (325-70-32), 20 h 30 : L'illusion.
PETIT ODÉON, Théâtre de l'Europe (325-70-32), 18 h 30 : Adieu.
RENAISSANCE (277-12-33) Concerts : Forum des perceptions, 21 h : Musique baroque (Camille de Sévigné) ; Châteaufort, 17 h 30 : Romance d'un marchand ambulant, de Z. Shéhérazade ; Chant des pêcheurs ; 20 h 30 : L'arbre à singes, de T. Youlin.
THÉÂTRE MUSICAL DE PARIS (261-19-83), 20 h 30 : La Chauve-Souris.
THÉÂTRE DE LA VILLE (274-22-77), 18 h 30 : Les Mammouches.
CARRÉ SILVIA-MONFORT (531-20-32), 20 h 30 : Contre-jour (Cl. Maurin) ; H. Anfray.

Les autres salles

AKRAX CENTER (258-97-62), 19 h 30 : Opus Anonyme.
ANTOINE-SIMONE DEBRIAU (208-77-71), 20 h 30 : Le Sablier.
ATELIER (606-49-24), 21 h : Le Drame de mort.
BASTILLE (357-44-24), 21 h : El Primer Magistrate.
BOUFFES PARISIENS (296-60-24), 21 h : J'ai deux mots à vous dire.
BOUVIER (373-47-44), 20 h 30 : Elles nous parlent d'amour.
BOUVARD en-POTINIERE (261-44-16), 21 h : Théâtre du Boulevard.
CARTOUCHE, École de Bois (308-39-74), 20 h : Parodie sur les comédies.
COMÉDIE CAUMARTIN (742-43-41), 21 h : Retour de la République.
COMÉDIE ITALIENNE (321-22-22), 20 h 30 : Le Retour de la République.
COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-37-21), 20 h 45 : L'écouleur.
COMÉDIE DE PARIS (261-00-11), 20 h 45 : Maudslowi dans le monde.
DAUNOU (261-69-14), 21 h : Le comédien à l'écran.
DECHARGEURS (236-00-02), 19 h : Zaba ; 20 h : Et si je mets un peu de musique.
DIX HEURES (606-07-48), 20 h : Qu'est-ce que c'est que la République ?
L'ÉCUME (542-71-16), 20 h 30 : Hagiologie.
EDEN-THÉÂTRE (356-64-37), 21 h : Archéologie.
EDOUARD-VII (742-57-49), 20 h 30 : Désir (d'après le 1^{er}).
ESCALIER D'OR (323-15-10), 21 h : K. Ka.
ESPACITEUR (263-35-00), 20 h 45 : Cabaret de boulevard sur une palanque antenne.
ESPACE GAITÉ (327-95-94), 20 h 30 : Marjorie's Palace.
ESPACE MARAIS (271-10-19), 20 h 30 : Le Minotaur ; 22 h 30 : L'Arrière-pensée.
ESSAÏON (272-46-42), 1. 20 h 30 : Hiroshima mon amour 85. II. 21 h : Tosti.
FONTAINE (874-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Les salles subventionnées

TEMPLE (278-91-15), 20 h 30 : La Vie d'artiste.
TAI THÉÂTRE D'ESSAI (278-10-79), 20 h 30 : Hais éros.
THÉÂTRE D'ESSAI (322-11-02), 20 h 15 : Les Babes-cadres ; 22 h : Nous on fait où on nous dit de faire.
THÉÂTRE DE L'ILE SAINT-LOUIS (633-48-55), 20 h 30 : Pièces détachées.
THÉÂTRE DU MARAIS (278-03-53), 20 h 30 : Andromède et le lion.
THÉÂTRE DU MUSÉE GREVIN (246-84-47), 20 h 30 : Il était trois fois.
THÉÂTRE 13 (588-16-30), 20 h 30 : L'archipel Papeau.
THÉÂTRE 14 (545-49-77), 20 h 45 : Le Malentendu.
THÉÂTRE DE PARIS (280-09-30), Petite salle, 20 h 30 : Lettres d'homme.
THÉÂTRE PARIS 12 (343-19-01), 21 h : L'archipel Papeau.
THÉÂTRE PRÉSENT (203-02-55), 20 h 30 : Un Président.
THÉÂTRE DU ROND-POINT (256-70-80), Grande salle, 20 h 30 : Oh les beaux jours !
THÉÂTRE DU TEMPS (355-10-88), 21 h : L'écouleur.
THÉÂTRE TROIS SUR QUATRE (327-09-16), 20 h 30 : Les Voisins ; 22 h 30 : Ça.
THÉÂTRE DE L'UNION (246-20-83), 20 h 45 : Die à la Lune qu'elle vienne.
TOURTOUR (887-82-48), 20 h 30 : Calamity Jane ; 22 h 30 : Carmen cru.
TRISTAN BERNARD (322-06-40), 21 h : Chacun pour soi.
VARIÉTÉS (233-09-92), 20 h 30 : les Temps difficiles.
VINAIGRIERS (245-45-54), 20 h 30 : Ça qui est bon dans la tartre.

Festival d'automne

Comédie-Française (296-10-20), 20 h 30 : Bérénice.
Saint-Denis Théâtre Gérard-Philipe (243-00-29), 20 h 30 : Aïda.
Chapelle de la Sorbonne, de 11 h à 19 h : Exposition F. P. Poullet.
En région parisienne
NOUVOLOGNE-BILLANCOURT, TBN (603-60-44), 20 h 30 : My Fair Lady.
IVRY, Th. des Quartiers (672-37-43), 20 h 30 : D'Assoluto à Verdun ; Studio, 20 h 30 : Premier amour.
SAINT-DENIS, Théâtre Gérard-Philipe (243-00-29), 20 h 30 : La Fée folle et la Séductrice de Pierrot.

La danse

SALLE PLEYEL (563-88-73), 20 h 30 : Ballet d'André J. Stanilova.
Opéra
A DEHAZET (887-97-34), 21 h : Le Téméraire, le 1^{er} acte.
CIRQUE D'HYVÈRE (338-34-19), 21 h : L'Arrière-pensée.
ESPACE CARDIN (266-17-81), 20 h 30 : Opéra aux enfers.
PÉNICHE-OPÉRA (245-18-20), 21 h : Récital de Vénus par Padova.
SALON GAYEAU (563-30-50), 20 h 30 : L'Arrière-pensée.
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-47-77), 20 h 30 : La Périoche.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

La danse

SALLE PLEYEL (563-88-73), 20 h 30 : Ballet d'André J. Stanilova.
Opéra
A DEHAZET (887-97-34), 21 h : Le Téméraire, le 1^{er} acte.
CIRQUE D'HYVÈRE (338-34-19), 21 h : L'Arrière-pensée.
ESPACE CARDIN (266-17-81), 20 h 30 : Opéra aux enfers.
PÉNICHE-OPÉRA (245-18-20), 21 h : Récital de Vénus par Padova.
SALON GAYEAU (563-30-50), 20 h 30 : L'Arrière-pensée.
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-47-77), 20 h 30 : La Périoche.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 : Le Léopard ; 21 h 30 : Offenbach, le comédien.
LA BRUYÈRE (874-76-99), 20 h 30 : Guérison américaine.
LUCERNAIRE (544-57-34), 1. 18 h 30 : Le Prophète ; 22 h : Brève histoire d'amour d'un hétérologue... II. 18 h 30 : La gazelle après minuit ; 20 h 15 : Pour Thomas ; 22 h 15 : Hiroshima mon amour. Petite salle, 18 h 30 : Paroles françaises ; 21 h 20 : M. Louis ; 21 h 30 : Cocktail Bloody Mary.
MADELEINE (263-07-09), 20 h 45 : Un coup.
MARGIN (256-04-41), 20 h 30 : Napoléon - Salle Gabriel (225-20-74), 21 h : la berline.
MENAGERIE DE VERRE (338-33-44), 22 h 15 : L'écouleur.
MICHEL (265-35-02), 21 h 15 : On dînait au lit.
MICHOÏDIÈRE (742-95-32), 20 h 30 : Le Bluffeur.
MONTMARTRE (320-89-90), Grande salle, 21 h : Duo pour une soirée ; Petite salle, 21 h : La Carte du Tendre.
NOUVEAU THÉÂTRE MOUFFETARD (331-11-99), 20 h 45 : L'île de Tullipia.
ŒUVRE (874-42-52), 21 h : La Chasse aux dragons.
PALAIS-ROYAL (297-59-81), 20 h 45 : Le Dindon.
PALAIS DES GLACES (607-49-93), 20 h 30 : Giovanni.
PLAISANCE (320-00-06), 20 h 30 : Torpélinet.
POCHE-MONTMARTRE (548-92-97), 21 h : Kidnapping.
PORT SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : Deux hommes dans une valise.
QUAI DE LA GARE (583-88-85), 20 h 30 : Les Habits du dimanche.
RENAISSANCE (208-18-50), 21 h : Une clé pour deux.
SAINT-GEORGES (878-63-47), 20 h 45 : On m'appelle Emilie.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-36-52), 20 h 45 : De si tendres liens.

Opérettes

ELDOURAD (241-21-80), 20 h 30 : Horace Pops.
Les concerts
Radio-France, Grand Auditorium, 20 h 30 : Quatuor Essaco (Duparc, L. Arriens).
CRISTAL (274-74-00), 20 h 15 : Les Trois Femmes ; 21 h : Gama.
GAITÉ-MONTMARTRE (322-16-18), 21 h 45 : Grand-père.
GALERIE 88 (324-51-51), 20 h 30 : The One with the Witches.
GRAND HALL MONTMARTRE (296-04-06), 17 h : La Dispute.
HUCHETTE (326-38-99), 19 h 30 : La Cantatrice chauve ; 20 h 30 :

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

FRANCE CULTURE

FRANCE-MUSIQUE

PREMIERE CHAINE : TF 1

DEUXIÈME CHAÎNE - A2

D'après M. Deuzière, réal. P. c

TROISIEME CLASSE - 50**CANAL PLUS****FRANCE-CULTURE****FRANCE-MUSIQUE**

EN GRANDE-BRETAGNE

La télévision publique britannique sera-t-elle à son tour la victime des restrictions budgétaires imposées par le gouvernement ? Le jeu de la concurrence entre secteur privé et service public et risque de dénaturer la mission de ce dernier.

Le gouvernement et les députés conservateurs jugent cette demande excessive et estiment que la BBC doit se contenter d'une augmentation de 100 millions de livres. Les radios locales qu'il possède encore. D'autres pensent qu'il devrait renoncer au projet coûteux de satellite de télévision directe.

deux chaînes de la BBC l'auront vu. J.F.L.

De notre correspondant

Le ministre de la culture, M. Elco Brinkman (chrétien-démocrate), a réagi aux vives critiques en affirmant qu'il avait plus d'une fois mis en garde le public contre les dangers de la publicité clandestine, c'est-à-dire diffusée en dehors du temps légalement réservé, *laudemis* avant et après les journaux télévisés du soir. Il a affirmé qu'il n'y avait pas de place dans le système pour des stations commerciales et que, pour maintenir l'équilibre, le service public devait *stay sharp*. Le ministre a fait procéder, durant la dernière quinzaine de novembre, que les Jeux consistent le prétendre le plus important à la publicité clandestine, car les marques ont la provenance des prix à gagner (voitures, machines à laver, vacances à l'étranger) reçoivent une attention particulière de la part des organisateurs de ces jeux. Le ministre a aussi infligé une amende à une société dont un programme est consacré à la littérature, celle-ci mentionnant trop expressément, selon lui, les maisons d'édition de livres nouvellement parus.

RENÉ TER STEEGE.

UN PUBLICITAIRE AMOUREUX DE SON MÉTIER

Enfin un publicitaire fier de son métier se heurte de la dire! *Le Sans-crainté* de Jean-Marie Dru, sous une couverture glacée qui est la réplique du paquet américain de lessive Tide (la marque qui a le plus investi en publicité depuis sa création) est tout entier consacré aux idées publicitaires, à ce feu d'artifice d'astuces, de matière grise, de

**CITAIRES POUR LES RADIOS
LOCALES PRIVÉES**

son du succès de telle campagne publicitaire, l'objectif étant toujours et avant tout de faire vendre plus.

Ce chant d'amour pour l'idée publicitaire, qu'elle soit image, jingle ou spot télévisé, aboutit bien sûr à jauger la valeur de l'investissement publicitaire, qui n'est pas pour autant l'entrée en scène de la publicité. On a même qui « permet de constituer un élément d'actif incorporel, l'image de marque ». Et Jean-Marie Dru en est convaincu, « ce qui fait faillir pour construire l'avenir de l'entreprise, ce sont des marques puissantes, nourries par des concepts publicitaires riches ».

Cette valeur ajoutée « que constitue l'idée originale et particulièrement c'est ce qui fera de l'annonceur le spot publicitaire un petit chef-d'œuvre ».

L'homme de publicité qu'est Jean-Marie Dru ne cherche nul à

Une nouvelle réglementation pour les radios locales privées a été créée en commun par l'afficheur Avenir (groupe Havas) et la société de production de son pour la FM Offrieda. Modulation s'occupe déjà de la publicité extra-locale de quatre-vingt-seize radios, a précisé son président, M. Philippe Mastel (Avenir), et négocie avec plusieurs dizaines d'autres, notamment en région parisienne.

Trois importantes régies pour les radios locales privées - Régie fréquence presse (Publicis), Régie FM (Dauphin) et Modulation - ont d'autre part décidé d'adopter des normes commerciales communes, choisit Secodip pour le contrôle de la bonne diffusion des messages et souscrit à une enquête SÖFRES sur l'audience des nouvelles stations

De notre correspondant

La polémique a subitement rebondi à la veille de Noël avec l'intervention de Mgr Henri Schwery, évêque de Sion et président de la conférence épiscopale suisse. Dans une déclaration adressée aux frères fidèles, le prélat valetain a exhorté les chrétiens à « *boucler ce film tentateur* » et même à ne plus payer leur réception de télévision. Il a aussi rappelé que le nom d'Emmanuel — *« mon Dieu qui se fait homme »* — masculin bien entendu — signifie « *Dieu est avec nous* ». Selon lui, la présentation de ce film « *contredit à l'enseignement de l'Église sur l'amour humain de l'homme et de la femme* » serait donc « *plus qu'une blessure, une provocation* ».

Une séance de travail sur la renégociation de la convention collective nationale des journalistes a eu lieu récemment. Les représentants des syndicats de journalistes (SNJ, CFTD, CGT, FO, CGC) ont publié une déclaration au sujet de l'indem-

deux de lui ne barrent qu'une seule ligne, et le troisième, qui est le plus défectueux, n'en barre que deux.

« Les syndicats de journalistes constatent qu'aucun accord ne peut se faire sur les propositions patronales, qui impliquent une annexion de près de trente ans dans la même entreprise pour l'obtention d'une indemnité d'un niveau très faible (5 mois pour 30 ans). Cette logique patronale s'oppose à la mobilité souhaitée de la profession. Le principe des syndicats de journalistes reste la profession avant le titre.

« Les syndicats de journalistes constatent par ailleurs que le ministère du Travail souhaitait une consensus sur ce sujet et qu'il avait indiqué sa volonté de modifier en conséquence l'article 761-5 du code du travail. Les syndicats de journalistes déclarent que les conditions sont loin d'être réunies pour que la loi soit changée. Rien ne pourrait donc justifier une quelconque modification d'autorité de la législation.

« Les journalistes ont été saisis, et notamment les indemnités des journalistes en cas de rupture du contrat de travail. »

*A ses lecteurs
qui vivent
hors de France*

Le Monde

RÉALISE CHAQUE SEMAINE
**UNE ÉDITION
INTERNATIONALE**

*Ils y trouveront une sélection
des informations,
commentaires et critiques
sur tous les événements*

[illegible]

150

UNIFICATION

chercher souhaite
de la publicité à la BBC

Les services ouverts ou fermés

PRESSE. — Les quotidiens paraîtront normalement.

BANQUES. — Fermées les 31 décembre et 1^{er} janvier. Les banques habituellement ouvertes le samedi fermeront à 12 heures le 29 décembre.

BUREAUX DE POSTE. — Les guichets fermeront du 31 décembre à 12 heures au 2 janvier. Une seule distribution sera assurée le 31 décembre au matin. Pas de distribution de courrier le 1^{er} janvier. Seuls seront ouverts les bureaux fonctionnant les dimanches et jours fériés.

SNCF-RATP. — Service des dimanches.

GRANDS MAGASINS. — Fermés le 1^{er} janvier. Ouverts les 31 décembre et 2 janvier aux heures habituelles.

SÉCURITÉ SOCIALE. — Guichets fermés le 1^{er} janvier. Ouverts le 31 décembre et 2 janvier aux heures habituelles.

ALLOCATIONS FAMILIALES. — Caisses fermées du 31 décembre à 12 heures au mercredi 2 janvier.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Fermée les 31 décembre, 1^{er} et 2 janvier.

ARCHIVES NATIONALES. — Les salles de lecture seront fermées les 30, 31 décembre et 1^{er} janvier.

MONUMENTS HISTORIQUES ET MUSÉES. — Tous les monuments historiques de l'État seront fermés au public le 1^{er} janvier.

Le jour de l'an étant un mardi, jour de fermeture hebdomadaire de la plupart des musées, seuls seront ouverts à Paris le Musée de l'air et de l'espace au Bourget. En province, on pourra visiter les musées de l'Air et la Maison de Bonaparte à Ajaccio.

JOUR DE L'AN

Les services ouverts ou fermés

PRESSE. — Les quotidiens paraîtront normalement.

BANQUES. — Fermées les 31 décembre et 1^{er} janvier. Les banques habituellement ouvertes le samedi fermeront à 12 heures le 29 décembre.

BUREAUX DE POSTE. — Les guichets fermeront du 31 décembre à 12 heures au 2 janvier. Une seule distribution sera assurée le 31 décembre au matin. Pas de distribution de courrier le 1^{er} janvier. Seuls seront ouverts les bureaux fonctionnant les dimanches et jours fériés.

SNCF-RATP. — Service des dimanches.

GRANDS MAGASINS. — Fermés le 1^{er} janvier. Ouverts les 31 décembre et 2 janvier aux heures habituelles.

SÉCURITÉ SOCIALE. — Guichets fermés le 1^{er} janvier. Ouverts le 31 décembre et 2 janvier aux heures habituelles.

ALLOCATIONS FAMILIALES. — Caisses fermées du 31 décembre à 12 heures au mercredi 2 janvier.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Fermée les 31 décembre, 1^{er} et 2 janvier.

ARCHIVES NATIONALES. — Les salles de lecture seront fermées les 30, 31 décembre et 1^{er} janvier.

MONUMENTS HISTORIQUES ET MUSÉES. — Tous les monuments historiques de l'État seront fermés au public le 1^{er} janvier.

Le jour de l'an étant un mardi, jour de fermeture hebdomadaire de la plupart des musées, seuls seront ouverts à Paris le Musée de l'air et de l'espace au Bourget. En province, on pourra visiter les musées de l'Air et la Maison de Bonaparte à Ajaccio.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du jeudi 27 décembre :

DES LOIS

- Relative à l'intervention des organismes débiteurs des prestations familiales pour le recouvrement des créances alimentaires impayées.
- Complétant la loi du 7 juillet 1967 relative aux événements de mer.

DES DÉCRETS

- Modifiant le décret du 22 juin 1984 pris pour l'application des dispositions de l'article 3 de la loi du 2 janvier 1970 tendant à faciliter l'accès des officiers à des emplois civils.
- Modifiant le décret du 18 mars 1946 portant application des articles 8 et 24 de l'ordonnance du 2 novembre 1945 relative aux conditions d'entrée et de séjour en France des étrangers et portant création de l'Office national d'immigration.

DES LISTES

- Des candidats admis au premier et au second concours d'accès à l'Ecole nationale de la magistrature.

loterie nationale		LISTE OFFICIELLE AUX BILLETS ENTIERS			
Le règlement de TACO-TAG au profit de la Croix-Rouge (L.O. de 1969/70)					
Le numéro	4 994 116	pour	4 000 000,00 F		
les numéros approchant à la centaine de mille	0 994 116 1 994 116 2 994 116 3 994 116 5 994 116 6 994 116	pour	50 000,00 F		
Les numéros approchant aux					
Décimale de mille	Mille	Centaine	Décimale	Gagné	gagnant
409416	490416	499016	499406	499410	10 000,00 F
419416	491416	499116	499426	499411	
429416	492416	499216	499436	499412	
439416	493416	499316	499446	499413	
449416	494416	499416	499456	499414	
459416	495416	499516	499466	499415	
469416	496416	499616	499476	499416	
479416	497416	499716	499486	499417	
489416	498416	499816	499496	499418	
499416	499416	499916	499496	499419	
Tous les billets se terminant par	94116	gagnant	5 000,00 F		
	4116		1 000,00 F		
	116		200,00 F		
	16		100,00 F		
TACO TAG		TIRAGE DU MERCREDI			

24

LE JOURNAL

26 DÉCEMBRE 1984

19

loterie nationale

LISTE OFFICIELLE DES NUMÉROS À PAYER
VOUS CUMULEZ COMPTES, AUX BILLETS ENTIERS

TERMINAISONS	FINALES ET NUMÉROS	BONNES GAGNÉES	TERMINAISONS	FINALES ET NUMÉROS	BONNES GAGNÉES
1	6 241	2 000	7	2 957	2 000
	2	100		9 197	2 000
	112	100		16 367	10 000
	376	600		8	100
2	572	600		88	300
	572	600		328	600
	81 952	10 100		488	600
	62 722	10 100	8	602	600
	65 442	10 100		948	600
	342 582	4 000 100		958	800
3	relais	relais		8 578	2 100
				86 528	10 100
	04	200		48	300
	044	500		58	300
4	114	500		288	500
	144	500		538	500
	804	700	9	690	500
	8 864	2 000		6 788	2 000
				4 788	2 000
	945	500		9 078	2 000
	4 025	2 000		10 238	10 000
5	5 825	2 000		89 828	10 000
	57 956	10 000			
	86 255	10 000			
			0	130	500
	95	200		83 878	10 000
6	005	500		131 380	1 000 000
	746	500			

LOTO

N° 22
TIRAGE DU MERCREDI
26 DÉCEMBRE 1984

3 28 31 33 38 45 16

MUSAO
COMPLÉMENTAIRE
TIRAGE DU MERCREDI 26 DÉCEMBRE 1984

POUR LES TIRAGES DU MERCREDI 2 ET SAMEDI 8 JANVIER 1985
VALIDATION JOURNAL LUNDI PRÉSENTES

84

TRANCHÉE DE NOËL
TIRAGE DU MERCREDI 26 DÉCEMBRE 1984

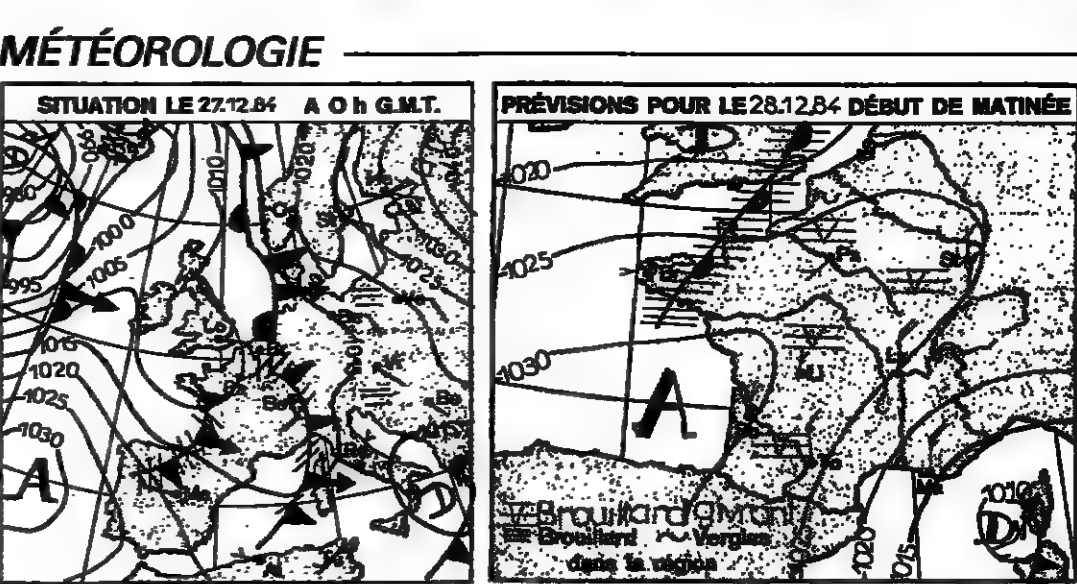
99

TRANCHE DE NOËL

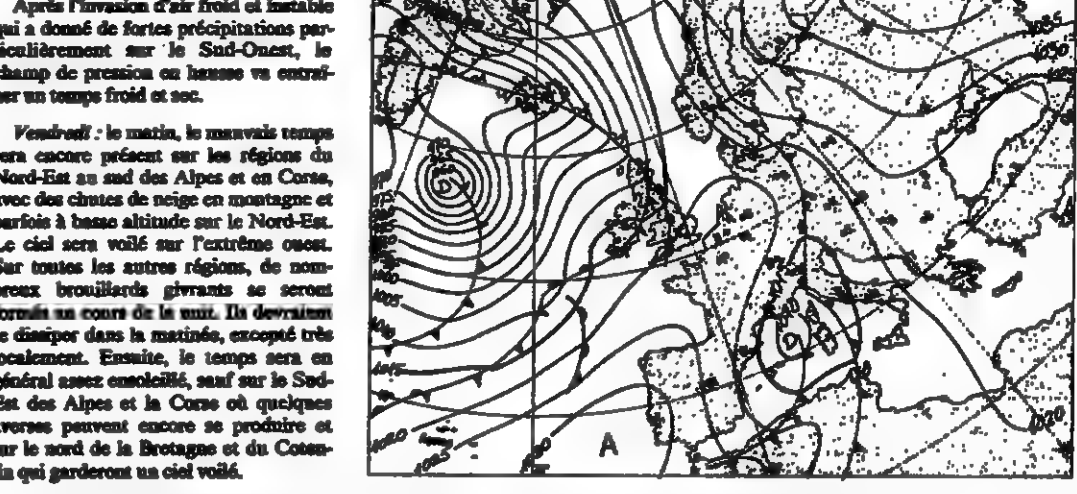
TIRAGE DU MERCREDI 26 DÉCEMBRE 1984

NUMÉROS GAGNÉS

3 28 31 33 38 45 16



Evolution probable du temps prévu en France entre le jeudi 27 décembre à 6 heures et le vendredi 28 décembre à 24 heures.



Après l'invasion d'air froid et instable qui a dominé de fortes précipitations particulièrement sur le Sud-Ouest, le champ de pression en hausse va entraîner un temps froid et sec.

Vendredi : le matin, le mauvais temps sera encore présent sur les régions du Nord-Est au sud des Alpes et en Corse, avec des chutes de neige en montagne et parfois à basse altitude sur le Nord-Est. Le ciel sera voilé sur l'extrême ouest. Sur toutes les autres régions, de nombreux brouillards gênants se seront formés au cours de la nuit. Ils devraient se dissiper dans la matinée, excepté très localement. Ensuite, le temps sera en général assez ensoleillé, sauf sur le Sud-Est des Alpes et la Corse et quelques averses peuvent encore se produire et sur le nord de la Bretagne et du Cotentin qui garderont un ciel voilé.

La pression atmosphérique redra à la fin du 27 décembre, à 7 heures, de 1012 millibars, soit 759,1 millibars de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 26 décembre; le second, le minimum de la nuit du 26 au 27 décembre) : Ajaccio, 11 et 3 degrés; Brest, 9 et 2; Bordeaux, 8 et 3; Bourges, 6 et 0; Brive, 8 et 3; Caen, 7 et 0; Cherbourg, 5 et 2; Clermont-Ferrand, 5 et -2; Dijon, 1 et 0; Grenoble-St-M-H., 5 et 1; Grenoble-St-Geoirs, 1 et 0; Lille, 6 et 1; Lyon, 2 et 1; Marseille-Marganne, 7 et 0; Nancy, 2 et 0; Nantes, 8 et 3; Nice-Côte d'Azur, 11 et 3; Paris-Montsouris, 8 et 2; Paris-Orly, 6 et 1; Pau, 8 et 3; Perpignan, 9 et 2; Rennes, 8 et 2; Strasbourg, 13 et 5 degrés; Amsterdam, 7 et -1; Athènes, 14 et 1; Berlin, -1 et -4; Bonn, 3 et -1; Bruxelles, 6 et 2; Le Caire, 19 et 15; Las Palmas, 22 et 16; Copenhague, 2 et 1; Dakar, 30 et 19; Djibouti, 15 et 5; Genève, 2 et 1; Istanbul, 10 et 7; Jérusalem, 11 et 1; Lisbonne, 14 et 9; Londres, 5 et 1; Luxembourg, 9 et -1; Madrid, 10 et 2; Montréal, -6 et -22; Moscou, -15 et -18; Nairobi, 25 et 16; New-York, 5 et -3; Palma-de-Majorque, 14 et -1; Rio-de-Janeiro, 27 et 14; Rome, 10 et 8; Stockholm, 0 et -2; Téhéran, 15 et 4; Tunis, 13 et 6.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3870

1 2 3 4 5 6 7 8 9

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

HORIZONTALEMENT

1. Un convive peut les ingurgiter, mais ne doit pas les sortir. — II. Participe passé inconnu des hippies. Nom de plusieurs prédécesseurs d'un Falot émigré. — III. Donna lieu, en Belgique, à de nombreuses scènes mesquines. — IV. Bien qu'on puisse l'attendre, il n'est jamais le bienvenu. Participe passé. — V. Personnel. Rompu, elle désolé ou enchanter. — VI. Une des manches de la veste. Ont tendance à jurer quand ils sont irrités. — VII. Telle la gorge d'une mère nourricière, au propre comme au figuré. — VIII. Fais circuler. — IX. Personnel. Expose ses toiles dans le domaine de Flore. — X. Manifestations de l'âme ou du corps. S'abouche avec le plus ultra. — XI. Périphère pour un casse-cou. Bout de conduite.

VERTICALEMENT

1. Ordre donné à des moutons. — 2. Sa taille est mince comme un fil. Fit une courte apparition dans l'histoire d'Israël. — 3. Assure l'emploi. Porteur de reliques. — 4. Contre-ordre. — 5. Revêt une bergère. — 6. Intimité à deux s'exprimant en trois mots. — 7. Époque. Peut être germinale quand elle n'est pas à la mode de Bretagne. — 8. Note. Ne sont pas toujours uniques dans certains transports privés. Accessoire d'un appareil de levage. — 9. Porte plutôt le collier que la barbe. Tel un milieu très éloigné du milieu.

Solution du problème n° 3869

Horizontalement

I. Règlement. — II. Équipage. — III. Guéri. Ore. — IV. Ni. Entier. — V. Éde. Enne. — VI. Epl. Ut. — VII. Rostre. — VIII. André. As. IX. Louis. Epis. — X. Asile. — XI. Nudes. Usé.

Verticalement

1. Règne. Pilon. — 2. Équidé. No. — 3. Gué. Epreuve. — 4. Lira. Iode. — 5. Epine. St. As. — 6. Ma. Truies. — 7. Églogue. Piu. — 8. Nérée. Rails. — 9. Er. Fessée.

GUY BROUTY.

LÉGION D'HONNEUR

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

Sont nommés chevaliers :

MM. Paul Bodet, Hippolyte Goussier, Jean Pringaud, Léopold Renneville, Ernest Zéphir, Robert Goussier, Jean Jolivet, Samuel Leric, un avec leaux, Jean Le Corps, Paul Marcelin, Jean Marchais, Joseph Albert, Charles Albrecht, Jean Albert, Lucien Allard, Albert Amiez, Auguste André, Emilie Arabe, Pierre Arnaud, André Arvies, Jean-Baptiste Augoy, Louis Anjolet, Jean-Baptiste Aymer.

MM. Roger Bacquet, Pierre Barthe, Joseph Barlet, Joseph Barthe, Lucien Barro, Dominique Barnis, Alexandre Barret, Alfred Barillet, Michel Barthe, René Bassot, Simon Basset, Fernand Baudouin, Jean Bayon, Charles Beaudry, Maurice Benoit, Albert Beval, Pierre Blafsch, Pierre Benigaud, André Benoit, Léon Ben Soussan, Jean Bergougnon, Pierre Bérizault, Pierre Bertet, Denis Besnon, Théophile Bertot, Alfred Biehl, Norbert Blanchard, Antoine Blanchet, Marcel Blanchot, Marcel Blanzin, Albert Boit, Marcel Boisset, Pierre Bouffey, Louis Boumet, Isidore Borne, Emile Bouchet, Noël Bouchud, Roger Bouillot, Ernest Boulet, Joseph Bourcin, Bernard Boutard, François Boutevillier, Ferdinand Boyer, Jean Brandy, Maurice Brételle, François Bringuier, Alfred Brocard, Prosper Brocard, Alphonse Brunet, Charles Bulir, Jules Buñé, René Cadeau, Jules Calmel, Joseph Canals, Hubert Compagnon, Charles Croff, André Carré, Jean Carreau, Marcel Casset, Auguste Castagnon, Pierre Castay, Paul Castet, Emile Canabie, Charles Cesari, Raoul Cassan, Julien Cassé, Jules Chamaillard, Pierre Charney, Marius Charon, Roger Charrier, Henri Charon, Louis Charrier, Pierre Chastard, Henri Chastelain, Raymond Chauvet, Calixte Chauvin, Louis Chaveston, Paul Cheney, Marcel Clair, Paul Chaudon, Alban Coffard, Georges Colanzi, Fortuné Collet, Lucien Collinet, Joseph Combellas, Clément Compère, Alexandre Costa, Léon Cornet, Gaston Cornu, Arthur Cornu, Louis Courthou, Damien Couturier, Isidore Crevier, Baptiste Cuisinard, Henri Curt, Paul Demasse, Henri Dessette, Michel Dagand, Camille David, Marius Davy-Trabert, Emile Day, Léon Debiais, Sadi Decuyper, Maxime Degripy.

Louis Delage, René Delais, Maxime Delange, Albert Delattre, Victor Delcamp, Boris Delmas, Louis Delmouy, Roger Delapuy, Baptiste Demaison, Jean Demay, Jules Desnais, Horace Denis, René Depoorter, Alphonse Desnos, 9 Maurice Desbrosses, René Descole, René Desbrosses, Ferdinand Devot, Louis Dignon, Louis Dissaux, Jules Dognon, Alfred Domergue, Edouard Dorémas, Marcel Doumazy, Cyrille Drausart, Augustin Dublique, Jean Dubuc, Pierre Duchemin, Bazile Dupas, Robert Dupont, Georges Dufour, Edouard Dupuis, Charles Dugué, Marcel Duhamel, Pierre Dumilly, Joseph Dupuquier, Claude Duplomb, René Dupont, Jean Dupuis, Claude Dupuy, René Durocher, Louis Duval, Salomon Elbas, Louis Eyseric, Clovis Fabre, Jean Fabre, Emile Fabrice, Jean-François, Jean Faure, Charles Fellis, Eugène Feré, Paul Fernand, Elie Fernand, Dominique Ferrari, Agnel Ferrer, Paul Ferry, Louis Feuillade, Victor Florent, Jean Florentia, Albert Fontaine, Gabriel Fort, Augustin Fournil, Antonin Fournier, Robert Fréville, Charles Fricton, Roger Gabaud, Eugène Gageot, Jean-Baptiste Gallat, Pierre Galeazzi, Charles Gallot, Gandon Marius, Lucien Gandriaux, Augustin Garrigou, Jean-Baptiste Gantier, Paul Gehin, Charles Geis, Henri Geisser, Hippolyte Gérard, Daniel Gérard, André Geré, François Germain, Alphonse Gherard, Lucien Gilbert, Jules Gilles, Emile Glachant, Robert Gola, Eugène Gorgibus, Valentin Goudon, Georges Gouilloux, Marcel Goussier, Jean-Marie Goussier, Jean-Baptiste Goux, Marius Graille, Michel Grange, Eugène Grante, Louis Gravière, Louis Grubelin, Henri Grillon, Armand Grolleau, Maurice Groussat, Christophe Guéguen, Arthur Guémesa, François Guigues, André Guigon, Martial Guilbert, Albert Guillemin, Antoine Guilbot, Marius Guyot, Edouard Halcarregay, Jean Halbert, Georges Hermelin, Pierre Hocde, Achille Horrent, Armand Hovener, Louis Humbert, Henri Husson, Charles Ichter, René Ignace, Jean Beaupré, Lúis Javvier, Louis Jeanne, Pierre Jeanneret, Maurice Jeaneput, Joseph Joudy, Léon Jolivet, Herman Joly, Marcel Jorrot, Raphaël Jonasse, Maurice Jourdy, Adria Jupon, Moïse Kappy, Jean Keller, Roger Kimbault, Charles Kneiss, Maurice La balme, Henri Labarthe-Pou, René Labigne, Jules Laborde, Charles Lacaze, Henri Lachat, Théodore Lachot, Eugène Lacaze, Marcel Lacoux, Yves Lagade, Marcelin Lagarde, Antoine Lagrange, Paul Lahouze, Abraham Lambert, François Lamotte, Aristide Landry, Jean Laparra, Pierre Lapeyre, Armand Laporte, Louis Laprade, Joseph Larède, Hippolyte Lassale, Alfred

camp, Albert Rosso, Eugène Rouff, Léonard Roullin, Albert Rouquette, Jean Rouquette, René Roussé, François Roussin, Louis Roustan, René Roux, Fernand Roy, René Sabatier, Jacques Sales, François Sanchez, André Sandrin, Fortuné Sarda, Maurice Sébille, Henri Segond, Louis Seguy, Clément Sejoite, Félix Seletti, Adolphe Selon, Fernand Siblet, Marie Signé, Pierre Sigot, Pierre Soler, Lucien Soude, Emile Stahli, Louis Sudour, Gabriel Tabard, Albert Tajan, Albert Talbot, Louis Taponat, Marcel Tarteret, Jean Tasset, Raoul Tassin, Marcel Testas, Henri Théron, Clément Thomas, René Thuillier, René Toqueville, Pierre Touque, Raoul Tourant, Albert Tournaire, Honoré Toutain, Denis Trénel, Charles Triot, Henri Trouvé, Alphonse Trulard, Valentin Turpaud, Raymond Valentin, Michel Vanlaere, Jules Varcquier, Eugène Vattier, René Verduron, Amédée Verrillon, Alfred Viala, Emile Vidau, André Vigier, Auguste Vigore, Henri Vilaine, Jules Villatte, Ferdinand Villereux, Louis Vizenet, René Vivé, Joseph Voiry, Marcel Xavier.

PARIS EN VISITES

SAMEDI 29 DÉCEMBRE

- Fontainebleau, 13 heures, place de la Concorde, grille des Tuileries, M^{lle} Oswald.
- Le Château de Maisons-Laffitte, 15 h 30, entrée, cité parc, M^{lle} de Lisle (Caisse nationale des monuments historiques).
- Watteau, 11 h 15, métro Champélys-Clemenceau (Arcus).
- Un aqueduc du Moyen Âge au Pré-Saint-Gervais, 15 heures, métro Mairie des Lias (M. Bannas).
- L'île Saint-Louis, 14 h 30, métro Pont-Marie (Les Flameries).
- Les tympans célèbres, 15 heures, Musée des monuments français (Histoire et archéologie).
- Diderot, 11 heures, 11, quai Conti (P.-V. Jaslin).
- La prison Bellemont, 14 h 30, 51-53, rue de Charonne (CA Messer).
- L'habitat populaire autrefois, 14 h 30, 2, rue des Archives (Paris autrefois).
- Hôtel de Soabise, 15 heures, 60, rue des Francs-Bourgeois (Paris et son histoire).
- Le Donjon Rousseau, 16 heures, Grand Palais (Tourisme culturel).
- Watteau, 13 h 30, Grand Palais (Vasages de Paris).

ANNONCES CLASSEES

	La ligne*	La ligne TTC		La ligne*	La ligne TTC
OFFRES D'EMPLOI	80,00	106,74	ANNONCES ENCADREES	15,00	17,78
DEMANDES D'EMPLOI	27,00	32,02	DEMANDES D'EMPLOI	39,00	46,25
IMMOBILIER	80,00	71,16	IMMOBILIER	39,00	46,25
AUTOMOBILES	80,00	71,16	AUTOMOBILES	39,00	46,25
AGENDA	80,00	71,16	AGENDA	39,00	46,25
PROP. COMM. CAPITAUX	177,00	209,92			

REPRODUCTION INTERDITE

emplois régionaux

NICE, ÉCOLE DE FRANÇAIS
pour adultes étrangers, recherche
PROFESSEUR

exp. pratique VIF et DUV exigée, parlant bien l'anglais plein temps, pour 10 heures par semaine. Écrire avec C.V. détaillé sous n° 1069-451 M. RÉGIE PRESSE, 7, rue de Montcaury, Paris 7°

OFFRES D'EMPLOIS

Importants et redoutables
INGÉNIEURS biomédicaux
CHIEFS DE PROJETS
DOT HARD
ATP SAV ELECTRONIQUES
Situés en Alsace
Sous C.V. n° 4320/D
A.M.P. 40, rue Olivier-de-Serres, PARIS-18°, qui transmettra.

INGÉNIEUR GRANDE ÉCOLE

EXPERIMENTÉ
en vue de la mise en place et du montage de programme d'A.O. Spécialisation dans le traitement et la documentation des données nucléaires recherche.

SERVICE IT DÉVELOPPEMENT INFORMATIQUES

recherche

INGÉNIEURS GDES ÉCOLES OU UNIVERSITAIRES

pour assurer des développements :
- Langages C/UNIX ou Assemblage, Pascal
- Logiciel de Base
- Transmissions.

Écrire ou téléphoner au :
75-80, avenue Gambetta
TOUR GAMBETTA
93174 BAGNOLET CEDEX.
Tél. : 360-13-54/360-13-55.

propositions diverses

L'Est offre des emplois stables, bien rémunérés à toutes et à tous avec ou sans diplôme. Demandez une documentation sur notre revue spécialisée FRANCE CARRIÈRES (C 16), B.P. 402, PARIS.

Les possibilités d'emplois à l'étranger sont nombreuses et variées. Demandez une documentation sur la revue spécialisée MIGRATIONS (L 10), B.P. 291 - 08 PARIS.

DEMANDES D'EMPLOIS

Allemands, 25 ans, parlent anglais, français courant, cherche emploi (au pair).
M. Gendreau, 535-16-25, 4-D-6448 Wiedem.

J. H. 18 ans, diplômé des C.M., Brevet des collèges, Bac français, cherche emploi bureau.
M. 8.991 le Monde Pub. service ANNONCES CLASSEES, n° 178 PUBLISAL G.R., 27, rue de Valenciennes, 75005 PARIS.

automobiles

divers

BMW SÉRIE 3-57

84 et 85 rue de la République, 93100 Paris-NV, 535-16-25, 63, rue de Valenciennes, Paris-18°.

L'immobilier

appartements ventes

5° arrdt
CENSIER BEAU 2 P.
refait neuf, 4° et 5° ét. cour, clair, dégagé, 328-08-07.

PANTHÉON beau studio 25 m², gd ch. asc., 340.000, 14/17 h ou T. 644-98-07.

SEINE BEAUX-ARTS
Et. élevé, Asc. 156 m², 633-25-17, 577-38-38.

15° arrdt
SUR JARDIN
Lh. + 2 ch. par. part. dest. T. 633-25-17, 577-38-38.

16° arrdt
M PASSY
Bon imm. pierre de t. asc. chif. centr. individuel. Lh. 2 ch. 3 ch. entr. cuis. s. de 4, rue Paul-Baudry, Jourd. vend. 13 h 30-16 h 30.

18° arrdt
MAIRIE DU 18° ARRODT
53, rue du Simpson dans un neuf standing (habitable de suite) RESTE QUELQUES

STUDIOS, 2 et 3 P.
avec parking.
Pr. immédiat pour certains de PRÊTS CONVENTIONNÉS. SUR PLACE du mardi au samedi de 14 h à 19 h ou téléphoner : 255-44-86, CEGOS S.A. (1) 575-82-78.

18° arrdt
BUTTES CHAUMONT
Imm. rénové 2 p., cuis., s. de bain, cave, neuf 45 m² terrasse/jardin. Prêt conventionné. Tél. : 575-82-78, après 18 h : 504-02-62.

77
Seine-et-Marne
LAGNY
Particulier vend dans résidence calme et boisée

APPARTEMENT F 3
Nouveau, 60 m², 115 m², 130 m², 150 m², 170 m², 190 m², 210 m², 230 m², 250 m², 270 m², 290 m², 310 m², 330 m², 350 m², 370 m², 390 m², 410 m², 430 m², 450 m², 470 m², 490 m², 510 m², 530 m², 550 m², 570 m², 590 m², 610 m², 630 m², 650 m², 670 m², 690 m², 710 m², 730 m², 750 m², 770 m², 790 m², 810 m², 830 m², 850 m², 870 m², 890 m², 910 m², 930 m², 950 m², 970 m², 990 m², 1010 m², 1030 m², 1050 m², 1070 m², 1090 m², 1110 m², 1130 m², 1150 m², 1170 m², 1190 m², 1210 m², 1230 m², 1250 m², 1270 m², 1290 m², 1310 m², 1330 m², 1350 m², 1370 m², 1390 m², 1410 m², 1430 m², 1450 m², 1470 m², 1490 m², 1510 m², 1530 m², 1550 m², 1570 m², 1590 m², 1610 m², 1630 m², 1650 m², 1670 m², 1690 m², 1710 m², 1730 m², 1750 m², 1770 m², 1790 m², 1810 m², 1830 m², 1850 m², 1870 m², 1890 m², 1910 m², 1930 m², 1950 m², 1970 m², 1990 m², 2010 m², 2030 m², 2050 m², 2070 m², 2090 m², 2110 m², 2130 m², 2150 m², 2170 m², 2190 m², 2210 m², 2230 m², 2250 m², 2270 m², 2290 m², 2310 m², 2330 m², 2350 m², 2370 m², 2390 m², 2410 m², 2430 m², 2450 m², 2470 m², 2490 m², 2510 m², 2530 m², 2550 m², 2570 m², 2590 m², 2610 m², 2630 m², 2650 m², 2670 m², 2690 m², 2710 m², 2730 m², 2750 m², 2770 m², 2790 m², 2810 m², 2830 m², 2850 m², 2870 m², 2890 m², 2910 m², 2930 m², 2950 m², 2970 m², 2990 m², 3010 m², 3030 m², 3050 m², 3070 m², 3090 m², 3110 m², 3130 m², 3150 m², 3170 m², 3190 m², 3210 m², 3230 m², 3250 m², 3270 m², 3290 m², 3310 m², 3330 m², 3350 m², 3370 m², 3390 m², 3410 m², 3430 m², 3450 m², 3470 m², 3490 m², 3510 m², 3530 m², 3550 m², 3570 m², 3590 m², 3610 m², 3630 m², 3650 m², 3670 m², 3690 m², 3710 m², 3730 m², 3750 m², 3770 m², 3790 m², 3810 m², 3830 m², 3850 m², 3870 m², 3890 m², 3910 m², 3930 m², 3950 m², 3970 m², 3990 m², 4010 m², 4030 m², 4050 m², 4070 m², 4090 m², 4110 m², 4130 m², 4150 m², 4170 m², 4190 m², 4210 m², 4230 m², 4250 m², 4270 m², 4290 m², 4310 m², 4330 m², 4350 m², 4370 m², 4390 m², 4410 m², 4430 m², 4450 m², 4470 m², 4490 m², 4510 m², 4530 m², 4550 m², 4570 m², 4590 m², 4610 m², 4630 m², 4650 m², 4670 m², 4690 m², 4710 m², 4730 m², 4750 m², 4770 m², 4790 m², 4810 m², 4830 m², 4850 m², 4870 m², 4890 m², 4910 m², 4930 m², 4950 m², 4970 m², 4990 m², 5010 m², 5030 m², 5050 m², 5070 m², 5090 m², 5110 m², 5130 m², 5150 m², 5170 m², 5190 m², 5210 m², 5230 m², 5250 m², 5270 m², 5290 m², 5310 m², 5330 m², 5350 m², 5370 m², 5390 m², 5410 m², 5430 m², 5450 m², 5470 m², 5490 m², 5510 m², 5530 m², 5550 m², 5570 m², 5590 m², 5610 m², 5630 m², 5650 m², 5670 m², 5690 m², 5710 m², 5730 m², 5750 m², 5770 m², 5790 m², 5810 m², 5830 m², 5850 m², 5870 m², 5890 m², 5910 m², 5930 m², 5950 m², 5970 m², 5990 m², 6010 m², 6030 m², 6050 m², 6070 m², 6090 m², 6110 m², 6130 m², 6150 m², 6170 m², 6190 m², 6210 m², 6230 m², 6250 m², 6270 m², 6290 m², 6310 m², 6330 m², 6350 m², 6370 m², 6390 m², 6410 m², 6430 m², 6450 m², 6470 m², 6490 m², 6510 m², 6530 m², 6550 m², 6570 m², 6590 m², 6610 m², 6630 m², 6650 m², 6670 m², 6690 m², 6710 m², 6730 m², 6750 m², 6770 m², 6790 m², 6810 m², 6830 m², 6850 m², 6870 m², 6890 m², 6910 m², 6930 m², 6950 m², 6970 m², 6990 m², 7010 m², 7030 m², 7050 m², 7070 m², 7090 m², 7110 m², 7130 m², 7150 m², 7170 m², 7190 m², 7210 m², 7230 m², 7250 m², 7270 m², 7290 m², 7310 m², 7330 m², 7350 m², 7370 m², 7390 m², 7410 m², 7430 m², 7450 m², 7470 m², 7490 m², 7510 m², 7530 m², 7550 m², 7570 m², 7590 m², 7610 m², 7630 m², 7650 m², 7670 m², 7690 m², 7710 m², 7730 m², 7750 m², 7770 m², 7790 m², 7810 m², 7830 m², 7850 m², 7870 m², 7890 m², 7910 m², 7930 m², 7950 m², 7970 m², 7990 m², 8010 m², 8030 m², 8050 m², 8070 m², 8090 m², 8110 m², 8130 m², 8150 m², 8170 m², 8190 m², 8210 m², 8230 m², 8250 m², 8270 m², 8290 m², 8310 m², 8330 m², 8350 m², 8370 m², 8390 m², 8410 m², 8430 m², 8450 m², 8470 m², 8490 m², 8510 m², 8530 m², 8550 m², 8570 m², 8590 m², 8610 m², 8630 m², 8650 m², 8670 m², 8690 m², 8710 m², 8730 m², 8750 m², 8770 m², 8790 m², 8810 m², 8830 m², 8850 m², 8870 m², 8890 m², 8910 m², 8930 m², 8950 m², 8970 m², 8990 m², 9010 m², 9030 m², 9050 m², 9070 m², 9090 m², 9110 m², 9130 m², 9150 m², 9170 m², 9190 m², 9210 m², 9230 m², 9250 m², 9270 m², 9290 m², 9310 m², 9330 m², 9350 m², 9370 m², 9390 m², 9410 m², 9430 m², 9450 m², 9470 m², 9490 m², 9510 m², 9530 m², 9550 m², 9570 m², 9590 m², 9610 m², 9630 m², 9650 m², 9670 m², 9690 m², 9710 m², 9730 m², 9750 m², 9770 m², 9790 m², 9810 m², 9830 m², 9850 m², 9870 m², 9890 m², 9910 m², 9930 m², 9950 m², 9970 m², 9990 m², 10010 m², 10030 m², 10050 m², 10070 m², 10090 m², 10110 m², 10130 m², 10150 m², 10170 m², 10190 m², 10210 m², 10230 m², 10250 m², 10270 m², 10290 m², 10310 m², 10330 m², 10350 m², 10370 m², 10390 m², 10410 m², 10430 m², 10450 m², 10470 m², 10490 m², 10510 m², 10530 m², 10550 m², 10570 m², 10590 m², 10610 m², 10630 m², 10650 m², 10670 m², 10690 m², 10710 m², 10730 m², 10750 m², 10770 m², 10790 m², 10810 m², 10830 m², 10850 m², 10870 m², 10890 m², 10910 m², 10930 m², 10950 m², 10970 m², 10990 m², 11010 m², 11030 m², 11050 m², 11070 m², 11090 m², 11110 m², 11130 m², 11150 m², 11170 m², 11190 m², 11210 m², 11230 m², 11250 m², 11270 m², 11290 m², 11310 m², 11330 m², 11350 m², 11370 m², 11390 m², 11410 m², 11430 m², 11450 m², 11470 m², 11490 m², 11510 m², 11530 m², 11550 m², 11570 m², 11590 m², 11610 m², 11630 m², 11650 m², 11670 m², 11690 m², 11710 m², 11730 m², 11750 m², 11770 m², 11790 m², 11810 m², 11830 m², 11850 m², 11870 m², 11890 m², 11910 m², 11930 m², 11950 m², 11970 m², 11990 m², 12010 m², 12030 m², 12050 m², 12070 m², 12090 m², 12110 m², 12130 m², 12150 m², 12170 m², 12190 m², 12210 m², 12230 m², 12250 m², 12270 m², 12290 m², 12310 m², 12330 m², 12350 m², 12370 m², 12390 m², 12410 m², 12430 m², 12450 m², 12470 m², 12490 m², 12510 m², 12530 m², 12550 m², 12570 m², 12590 m², 12610 m², 12630 m², 12650 m², 12670 m², 12690 m², 12710 m², 12730 m², 12750 m², 12770 m², 12790 m², 12810 m², 12830 m², 12850 m², 12870 m², 12890 m², 12910 m², 12930 m², 12950 m², 12970 m², 12990 m², 13010 m², 13030 m², 13050 m², 13070 m², 13090 m², 13110 m², 13130 m², 13150 m², 13170 m², 13190 m², 13210 m², 13230 m², 13250 m², 13270 m², 13290 m², 13310 m², 13330 m², 13350 m², 13370 m², 13390 m², 13410 m², 13430 m², 13450 m², 13470 m², 13490 m², 13510 m², 13530 m², 13550 m², 13570 m², 13590 m², 13610 m², 13630 m², 13650 m², 13670 m², 13690 m², 13710 m², 13730 m², 13750 m², 13770 m², 13790 m², 13810 m², 13830 m², 13850 m², 13870 m², 13890 m², 13910 m², 13930 m², 13950 m², 13970 m², 13990 m², 14010 m², 14030 m², 14050 m², 14070 m², 14090 m², 14110 m², 14130 m², 14150 m², 14170 m², 14190 m², 14210 m², 14230 m², 14250 m², 14270 m², 14290 m², 14310 m², 14330 m², 14350 m², 14370 m², 14390 m², 14410 m², 14430 m², 14450 m², 14470 m², 14490 m², 14510 m², 14530 m², 14550 m², 14570 m², 14590 m², 14610 m², 14630 m², 14650 m², 14670 m², 14690 m², 14710 m², 14730 m², 14750 m², 14770 m², 14790 m², 14810 m², 14830 m², 14850 m², 14870 m², 14890 m², 14910 m², 14930 m², 14950 m², 14970 m², 14990 m², 15010 m², 15030 m², 15050 m², 15070 m², 15090 m², 15110 m², 15130 m², 15150 m², 15170 m², 15190 m², 15210 m², 15230 m², 15250 m², 15270 m², 15290 m², 15310 m², 15330 m², 15350 m², 15370 m², 15390 m², 15410 m², 15430 m², 15450 m², 15470 m², 15490 m², 15510 m², 15530 m², 15550 m², 15570 m², 15590 m², 15610 m², 15630 m², 15650 m², 15670 m², 15690 m², 15710 m², 15730 m², 15750 m², 15770 m², 15790 m², 15810 m², 15830 m², 15850 m², 15870 m², 15890 m², 15910 m², 15930 m², 15950 m², 15970 m², 15990 m², 16010 m², 16030 m², 16050 m², 16070 m², 16090 m², 16110 m², 16130 m², 16150 m², 16170 m², 16190 m², 16210 m², 16230 m², 16250 m², 16270 m², 16290 m², 16310 m², 16330 m², 16350 m², 16370 m², 16390 m², 16410 m², 16430 m², 16450 m², 16470 m², 16490 m², 16510 m², 16530 m², 16550 m², 16570 m², 16590 m², 16610 m², 16630 m², 16650 m², 16670 m², 16690 m², 16710 m², 16730 m², 16750 m², 16770 m², 16790 m², 16810 m², 16830 m², 16850 m², 16870 m², 16890 m², 16910 m², 16930 m², 16950 m², 16970 m², 16990 m², 17010 m², 17030 m², 17050 m², 17070 m², 17090 m², 17110 m², 17130 m², 17150 m², 17170 m², 17190 m², 17210 m², 17230 m², 17250 m², 17270 m², 17290 m², 17310 m², 17330 m², 17350 m², 17370 m², 17390 m², 17410 m², 17430 m², 17450 m², 17470 m², 17490 m², 17510 m², 17530 m², 17550 m², 17570 m², 17590 m², 17610 m², 17630 m², 17650 m², 17670 m², 17690 m², 17710 m², 17730 m², 17750 m², 17770 m², 17790 m², 17810 m², 17830 m², 17850 m², 17870 m², 17890 m², 17910 m², 17930 m², 17950 m², 17970 m², 17990 m², 18010 m², 18030 m², 18050 m², 18070 m², 18090 m², 18110 m², 18130 m², 18150 m², 18170 m², 18190 m², 18210 m², 18230 m², 18250 m², 18270 m², 18290 m², 18310 m², 18330 m², 18350 m², 18370 m², 18390 m², 18410 m², 18430 m², 18450 m², 18470 m², 18490 m², 18510 m², 18530 m², 18550 m², 18570 m², 18590 m², 18610 m², 18630 m², 18650 m², 18670 m², 18690 m², 18710 m², 18730 m², 18750 m², 18770 m², 18790 m², 18810 m², 18830 m², 18850 m², 18870 m², 18890 m², 18910 m², 18930 m², 18950 m², 18970 m², 18990 m², 19010 m², 19030 m², 19050 m², 19070 m², 19090 m², 19110 m², 19130 m², 19150 m², 19170 m², 19190 m², 19210 m², 19230 m², 19250 m², 19270 m², 19290 m², 19310 m², 19330 m², 19350 m², 19370 m², 19390 m², 19410 m², 19430 m², 19450 m², 19470 m², 19490 m², 19510 m², 19530 m², 19550 m², 19570 m², 19590 m², 19610 m², 19630 m², 19650 m², 19670 m², 19690 m², 19710 m², 19730 m², 19750 m², 19770 m², 19790 m², 19810 m², 19830 m², 19850 m², 19870 m², 19890 m², 19910 m², 19930 m², 19950 m², 19970 m², 19990 m², 20010 m², 20030 m², 20050 m², 20070 m², 20090 m², 20110 m², 20130 m², 20150 m², 20170 m², 20190 m², 20210 m², 20230 m², 20250 m², 20270 m², 20290 m², 20310 m², 20330 m², 20350 m², 20370 m², 20390 m², 20410 m², 20430 m², 20450 m², 20470 m², 20490 m², 20510 m², 20530 m², 20550 m², 20570 m², 20590 m², 20610 m², 20630 m², 20650 m², 20670 m², 20690 m², 20710 m², 20730 m², 20750 m², 20770 m², 20790 m², 20810 m², 20830 m², 20850 m², 20870 m², 20890 m², 20910 m², 20930 m², 20950 m², 20970 m², 20990 m², 21010 m², 21030 m², 21050 m², 21070 m², 21090 m², 21110 m², 21130 m², 21150 m², 21170 m², 21190 m², 21210 m², 21230 m², 21250 m², 21270 m², 21290 m², 21310 m², 21330 m², 21350 m², 21370 m², 21390 m², 21410 m², 21430 m², 21450 m², 21470 m², 21490 m², 21510 m², 21530 m², 21550 m², 21570 m², 21590 m²,

150

AGRICULTURE

LES QUOTAS VUS DE L'AVEYRON

Une « pompe à lait » pour le père Ubu

De notre envoyé spécial

Rodez. — « La montagne est piégée ». Les éleveurs de l'Aveyron, département qui compte deux cent vingt-cinq communes en zone de montagne, soixante-dix-huit autres en zone de piémont, espèrent qu'il n'y aura pas de quotas laitiers pour les régions difficiles. Il y en a. Ils pensaient accéder en priorité à la « réserve » nationale dans laquelle certains éleveurs pourraient puiser des volumes supplémentaires. Pas de priorité. Pour réduire la production de lait en Europe, la France a souscrit à l'accord européen du 31 mars dernier. Le gouvernement attribue des primes de départ ou de reconversion à ceux qui ne veulent plus produire du lait. Cinq cents mille éleveurs ont fait ce choix ; un sur huit en France. Ces départs ne libèrent que 3 % du volume produit dans l'Aveyron (environ 300 millions de litres) (1).

Dans ce département les productions animales représentent 95 % du revenu agricole ; une exploitation sur quatre a des vaches laitières. Les dirigeants professionnels ont joué depuis plusieurs années la carte de l'intensification : elle permet de développer l'emploi et d'installer des jeunes. C'est ce qui explique le faible taux des départs ou des reconversions. « Dans les départements voisins, expliquent ces mêmes responsables, le volume libéré est plus grand : 16 à 17 % dans le Lot-et-Garonne, 10 à 12 % dans le Tarn-et-Garonne. Résultat : la production laitière va pouvoir progresser, à base de maïs et de soja importés. Nous, qui avons l'herbe, des productions de fromage, qui ne livrons rien ou presque à l'intervention, nous sommes coincés. »

La Coopérative laitière de l'Aveyron (CALA), qui représente un chiffre d'affaires de 227 millions de francs, collecte environ le tiers de la production du département (moins de 100 millions de litres). Comme les autres entreprises, elle a très mal réagi en apprenant qu'elle ne pourrait accorder à ses adhérents qu'un quota de base correspondant à la production de 1983 moins 2,8 % (- 1,8 % en montagne). La diminution initialement prévue n'était que de 2 %. Pourquoi cette révision en baisse ?

Les calculs initiaux avaient mal pris en compte les besoins supplémentaires dus aux pertes exceptionnelles : maladie, calamité agricole, etc. La quota de base de chaque éleveur prend effet comme référence la production de 1983, corrigée des accidents de parcours. Ces accidents, les laitières les ont répertoriés. Beaucoup ont forcé la dose. Si bien que, pour satisfaire à la double exigence de maintien du quota français à ne dépasser en aucun cas et de la progression à assurer aux « prioritaires » (2), il a fallu réduire le volume autorisé de chaque laitière. Quant au « plus », accordé pour cause de calamité, la demande de chaque établissement a été automatiquement abaissée de 60 %. Si la laitière accepte de répartir entre les éleveurs les droits supplémentaires de production pour cause de calamité, de 0 à 65 % de ce que chacun demandait elle aura droit à un contingent supplémentaire.

Le conseil d'administration de la CALA refuse de se faire juge de la sécheresse, en décidant que tel ou tel éleveur a été plus ou moins victime que son voisin. Elle refuse le chantage et se propose de « décaler en touche », en renvoyant cette question des répartitions devant la commission mixte départementale prévue à cet effet ; comme elle est présidée par le directeur départemental de l'agriculture, c'est l'administration qui se débrouillera avec son système administratif.

La coopérative refuse à un autre titre : en accordant des droits à produire aux éleveurs, elle interviendrait sur leur revenu. La CALA pense qu'elle sera contrainte de payer les pénalités prévues par le règlement européen en cas de dépassement des quotas. Depuis le début de la campagne, sa collecte a augmenté de 0,6 %. Pour respecter le quota global, il faudrait qu'elle diminue de 0,2 % pendant les quatre derniers mois (décembre à mars 1985).

Si les producteurs ont effectivement fait un effort de réduction pendant la période où le lait est payé

moins cher, la tendance est à la reprise : + 6 % en décembre. Si la collecte se maintient à ce niveau, il faudra payer : environ 6 millions de francs de pénalité, soit 6 centimes par litre. Logiquement, la laitière répercutera cette pénalité sur ceux qui auront dépassé leur quota. Voilà pourquoi, en attribuant elle-même des quotas supplémentaires, elle favoriserait des éleveurs qui ne paieraient pas ou paieraient moins au titre du surproduit.

Le « poids des Bretons »

Les responsables de la CALA ont aussi calculé qu'il leur faudrait quelque 2,7 millions de litres pour satisfaire aux besoins de progression des jeunes et des « prioritaires » en général ; 1,5 million seront obtenus avec les volumes libérés par les départs. Manquent 1,2 million de litres. Théoriquement, il serait trouvé dans la « réserve nationale ». Celle-ci sera faiblement dotée puisqu'il n'y a entre que 10 % du volume libéré par chacune des laitières. L'incertitude pour chacun demeure à quatre mois de la fin de campagne.

Le groupe industriel FCA (Fromagerie Causses Aveyronne) a trouvé une solution. Il a formé avec ses différentes sociétés, qui collectent du lait sur les deux tiers de la France, un groupement d'intérêt économique, agréé par l'Office du lait (ONILAIT). De cette façon, il fera une répartition entre les établissements défectueux et excédentaires en droits de production. Mais les coopératives sont liées par leur territoire. Elles pourraient chercher une solution identique, à l'intérieur de leurs unités. « La CALA, explique son président M. Cazals, fait partie du groupe aveyronnais Riches-Monts. Mais il n'y a pas de prérogative possible. Riches-Monts, c'est la CALA multipliée par quatre, quatre coopératives de montagne toutes défectives en droits à produire. La montagne est bien piégée. »

A l'origine et dans l'esprit même de l'administration, les quotas laitiers devaient être un bon outil d'aménagement du territoire favorisant le développement de la production laitière dans les zones défavorisées. « Mais, dit-on à Rodez, le poids des Bretons et du Grand-Ouest a été le plus fort. » (3)

Autodéveloppement de l'Aubrac

« Si on veut faire de la poudre de lait, continuer à peser sur les excédents par une production artificielle, on peut s'installer. Si on veut faire du fromage de Laguiole, on ne peut pas... », déclare M. André Valadier, président de la Jeune Montagne, la coopérative qui, à Laguiole même, redonne vie à l'Aubrac. Le Laguiole est un fro-

mage à appellation d'origine contrôlée. Ses contraintes : du lait obligatoirement cru, collecté au-dessus de 800 mètres, dans l'aire d'appellation, un fromage affiné pendant quatre mois minimum.

Produit de terroir, fabriqué dans les bûches du printemps à l'automne, il avait presque disparu avec les bûches eux-mêmes (300 en 1920, 4 aujourd'hui surtout pour les touristes...). La disparition de la traction animale avait entraîné celle du modèle d'élevage spécifique à l'Aubrac ; modèle à deux fins : les bœufs pour le labour, le lait pour le fromage. Il s'agissait alors de sauver l'Aubrac du désert. Le gare la plus proche est à 70 km ; un peu d'aristocratie, un peu de tourisme. Il fallait résister à la tentation de l'élevage extensif, favorisé par des primes. D'où, en 1960, cette réaction de quelques jeunes, qui créèrent La Jeune Montagne.

Aujourd'hui la coopérative collecte 7 millions de litres de lait chez 114 producteurs, emploie 20 salariés. « Nous avons récupéré le savoir-faire oral des anciens : nous l'avons expliqué scientifiquement et reproduit avec le concours de l'école fromagère de Poligny », explique M. André Valadier. La coopérative vend aussi de la tome pour la fabrication de l'aligot, plat traditionnel composé de pommes de terre, de crème fraîche et de... tome. Depuis 1984, elle a même lancé un aligot surgelé. « Si le marché suit l'actuelle progression, nous ne pourrions pas suivre, faute de lait ». Voilà une région qui revit, qui valorise ses atouts naturels, qui ne demande rien à l'Etat. « Bref ! dit M. André Valadier, nous sommes en plein dans le discours officiel, celui de l'auto-développement. Mais, pourvu qu'il, je me sente victime, avec les producteurs, avec les salariés, d'une agression qui aura pour effet de casser l'outil. Je demande le bénéfice de la loi anti-casseur ! ».

Le conseil d'administration de la Jeune Montagne a décidé de faire comme si les quotas n'existaient pas. Trois coopératives seulement ont choisi d'arrêter la production. Ils libèrent 60 000 litres. Au titre des attributions pour les « prioritaires », la coopérative a besoin de 215 000 litres. La réserve nationale devra couvrir la différence, soit 155 000 litres. A Laguiole, on ne calcule pas de cette façon. Les plans de développement agréés des jeunes installés prévoient un accroissement de production, correspondant au financement des investissements réalisés. La coopérative, qui produit 600 tonnes de fromage, on l'a dit, peut aisément l'absorber. En outre, elle valorise bien le lait : + 11 % en 1984, (autant que pour le lait de brebis) contre 2 à 3 % pour les autres entreprises. Estimés par elle, les droits à produire dont ont besoin les « prioritaires » sont trois fois plus élevés que les droits théoriques offi-

ciels (780 000 litres contre 215 000).

Un exemple : M. Jean Salles est installé depuis cinq ans. D'après son plan de développement, calculé pour rembourser un investissement de 600 000 F, à raison de 70 000 F par an, il devrait produire 184 000 litres pour 1984-1985, soit 71 600 litres de plus que pour la présente campagne. Selon les règles arrêtées par le ministère de l'Agriculture, il n'aura droit qu'à un supplément de 11 500 litres ; six fois moins. M. Jean Salles n'est pas un « gros » : 28 hectares, 30 vaches. Il devait augmenter son troupeau de 10 vaches. Il n'aura droit qu'à deux. Il n'a pas fait d'investissements somptueux, aménagement avec astuce d'anciens bâtiments. Comment pourra-t-il à la fois rembourser ses dettes et décaler un minimum de revenu ?

An total, la Jeune Montagne, qui n'a jamais livré un litre de lait à l'intervention, risque elle-même de payer des pénalités pour dépassement de production : de 200 000 F à 600 000 F selon l'évolution de la collecte. « Cela correspondrait au résultat de l'année », dit M. André Valadier. C'est vraiment trop irréaliste. Il aurait fallu pénaliser les producteurs d'excédents, la production artificielle. Au lieu de cela, tout le monde trinque. »

Sus à l'Américain

Dernier épisode de la saga laitière aveyronnaise : l'affaire Soulié. C'est une crémérie-fromagerie de Villefranche-de-Rouergue, qui collectait 10 millions de litres. Elle a une spécialité qui marche très fort : le fromage de Saint-André. Elle a aussi des déboires, un gros déficit, dû à des charges fixes élevées (85 salariés pour 120 producteurs). En mai 1984, les éleveurs apprennent qu'ils seront payés avec un mois de retard. Aussitôt la coopérative du département voisin, Tempélat, profite du désarroi : en un nuit, les deux tiers de la collecte quittent Soulié pour Tempélat. M. Soulié fait alors valoir un accord de commercialisation passé avec l'Américain Dart and Kraft, cinquième groupe agro-alimentaire mondial, qui cherche à s'implanter en France depuis plusieurs années.

Par cet accord, Dart and Kraft apporte 2,5 millions de francs tout de suite et promet de racheter Soulié, 40 millions de francs, en trois ans. Pourquoi ? L'Américain croit au Saint-André. Ce fromage absorbe aujourd'hui 3 millions de litres ; il veut consacrer 70 millions de litres à son développement : près du quart de la production du département. Aussitôt, c'est l'union sacrée des coopératives et industriels présents dans l'Aveyron : sus à l'Américain qui veut prendre notre lait !

Les conjurés proposent de reprendre la gestion de Soulié, et de confier à Dart and Kraft la commercialisation de produits. Non seulement celui-ci refuse, mais encore les pouvoirs publics lui donnent le feu vert : Dart and Kraft va pouvoir s'implanter en France. A deux conditions : qu'il soumette ses demandes de lait supplémentaire à l'interprofession départementale ; qu'il s'engage à ne pas débaucher les éleveurs. Comme l'ensemble des établissements du département manquent de lait, que le débouché des plus gros producteurs par les coopératives voisines qui, elles, sont « en manque », a déjà commencé, on voit mal comment cette aventure des quotas va se terminer. A moins que le Père Ubu, qui semble présider aux destinées de ce royaume, ne troque son « croc à phynances » contre une pompe à lait.

JACQUES GRALL

- (1) Soit près de 1,2 % de la production nationale.
- (2) Dans l'ordre : les titulaires d'un plan de développement, d'un plan de redressement, les jeunes installés avant le 1^{er} avril 1984, les autres investisseurs récents, ceux qui viennent ou vont s'installer, ceux qui s'installent sur une exploitation « libérée », les producteurs à plus de 200 000 litres.
- (3) La Bretagne représente 20 % de la collecte nationale et le Grand-Ouest : plus de 50 %.

AFFAIRES

POUR ENTORSE A LA CONCURRENCE

Le ministère des finances inflige des amendes à quinze fabricants de parfum

Dans le cadre de la lutte contre l'inflation, M. Pierre Bérégovoy, ministre de l'économie, des finances et du budget, a décidé de s'opposer à la distribution sélective dont l'industrie française des parfums a fait son fer de lance.

Après avis de la commission de la concurrence, il vient de prendre une série de sanctions pénales contre les organisations professionnelles de cette industrie, mais aussi contre quinze fabricants dont, précise le communiqué de la Rue de Rivoli, le comportement visait à faire obstacle de manière concertée à la vente de parfums en dehors du circuit traditionnel et à boycotter les détaillants pratiquant des rabais.

Les amendes infligées vont de 50 000 à 150 000 F. Plusieurs grands noms de la parfumerie figurent parmi les firmes pénalisées, à savoir, dit-on de bonne source, Clarins, Elizabeth Arden, Christian Dior, Stendhal, Jeanne Gattineau, Givenchy, Hermès, Lanvin, Germaine Monteil, Madeleine de Roche, Orlane, Van Cleef & Arpels, Lancôme, Patou et Rochas.

Le communiqué du ministère des finances précise que « des aménagements devront être apportés aux contrats de distribution sélective, qui font des obligations des revendeurs. De nouvelles formes de commercialisation pourront ainsi être mises en œuvre sur le marché de la parfumerie, dès lors qu'elles répondront aux critères de qualité justifiés par la nature des produits ».

Chez Lanvin, la direction se refuse pour l'instant à tout commentaire, se bornant à préciser que « l'avis est très sévère ». La direction de Christian Dior est, pour sa part, très inquiète et avoue ne pas « très bien comprendre ce brusque revirement, quand le droit à la distribution sélective lui avait été reconnu par plusieurs jugements en sa faveur prononcés dans des procès engagés, notamment, contre Lescage et Aschani ».

« Si le gouvernement persiste sur cette voie, assure-t-elle, nous aurons des difficultés pour refuser la commercialisation de nos produits dans d'autres circuits, qui n'ont ni la qualification ni le « standing » indispensables. » Il en résultera, ajoute-t-on encore, une perte de notre image de marque et probablement de nos exportations.

Le ministre a aussi sanctionné les entreprises qui avaient pratiqué, notamment dans le cadre de leur organisation professionnelle, une répartition des marchés de câbles téléphoniques à l'occasion d'appels d'offres lancés au cours des années 1976 à 1979.

Toutefois, il a pris en considération le rôle joué par les procédures d'achat appliquées à l'époque par l'administration des télécommunications. Il a, en particulier, relevé que le fonctionnement du marché des câbles téléphoniques avait été gravement perturbé par le retournement des commandes publiques à partir de 1978.

La restructuration du téléphone

L'ÉTAT PREND 49,9 % DE LTT

L'Etat a racheté 49,9 % des actions de la société Lignes télégraphiques et téléphoniques détenues par Thomson-Télécommunications (TTT), pour 125 millions de francs. L'autorisation en a été donnée par décret du ministre de l'économie, des finances et du budget publié au Journal officiel du 27 décembre.

L'Etat, par cette intervention, verse donc sa quote-part (la moitié) des apports de 250 millions de francs que devait apporter Thomson-Télécommunications à LTT. Il cherche aussi à accélérer le processus de restructuration financière de cette activité de transmission (câbles et équipements) en difficulté. LTT perdait 220 millions de francs cette année avant frais de restructuration pour un chiffre d'affaires de 1,1 milliard de francs. Un plan de suppression de quinze cent cinquante emplois a été annoncé provoquant de sérieux remous sociaux. Par ailleurs, la CSE, qui a obtenu une tutelle active de télécommunications de Thomson, a pris, comme convenu dans les accords signés il y a un an, 12 % de Thomson-Télécommunications, société holding créée pour réaliser la fusion. Thomson n'en détient plus que 40 % et l'Etat 48 %.

ÉTRANGER

Aux Etats-Unis

Les frères Hunt veulent se défaire de leurs sucreries

La société Great Western Sugar, contrôlée par la famille Hunt, veut se défaire de ses avoirs sucriers : deux compagnies, la Godchaux-Henderson Sugar et la Northern Ohio Sugar, avec douze usines de transformation de betteraves sucrières, des installations de stockage et de transport ferroviaire, sont proposées à la vente. Dans les milieux financiers, précise le Wall Street Journal, qui rapporte cette information, la valeur de cet ensemble est estimée à 105 millions de dollars.

Le sucre de betterave est victime de la concurrence exercée par les sucres de maïs (sorghos), dont les Etats-Unis sont un important fournisseur, ainsi que par les édulcorants artificiels, type aspartame. Les fabricants de boissons gazeuses, tels Coca-Cola et Pepsi-Cola, ont remplacé les sucres de canne et de betterave par les sucres de maïs. Le succès des boissons diététiques a fait celui des édulcorants de synthèse.

Aussi les producteurs de betteraves n'ont-ils pas été surpris par l'annonce de la mise en vente des avoirs de Great Western Sugar. Sa situation financière est mauvaise : au mois de novembre, elle cherchait à emprunter 36,6 millions de dollars pour payer les producteurs. Selon le Wall Street Journal, la Hunt Resources Corporation, société parente de la Great Western Sugar, a perdu 134 millions de dollars ces quatre dernières années, du fait de la dégradation de la situation économique des prix du sucre et du pétrole.

Les deux frères, Nelson Bunker Hunt et Herbert Hunt, héritiers d'un empire financier établi sur le

pétrole texan, avaient défrayé la chronique, en 1980, par une spéculation manquée sur l'argent. Les pertes qui ont résulté d'investissements malheureux dans l'immobilier, l'énergie pétrolière, l'argent et le sucre ont entraîné une réduction des avoirs du groupe de 4 milliards de dollars.

Tate and Lyle, le géant britannique du sucre, après l'échec de son offre publique d'achat sur Brook Bond, reprise par Unilever, songerait à se renforcer sur le marché américain du sucre, où il est déjà implanté. Un représentant de Tate and Lyle a en effet visité la semaine passée quelques unités de raffinage de sucre de Great Western.

YUGOSLAVIE

« Association de l'austérité ». — Les Yougoslaves pourront, à dater du 1^{er} janvier 1985, acheter de l'essence à volonté et voyager à l'étranger sans payer de taxe de sortie, a-t-on appris officiellement à Belgrade, le 26 décembre, l'ordonnance ratifiant l'essence à 40 litres par mois par véhicule et celle limitant avant un voyage à l'étranger le dépôt de 5 000 dinars (250 F), somme augmentée de 2 000 dinars à chaque nouveau départ, mais remboursable au bout d'un an. Ces mesures d'austérité avaient été imposées, en octobre 1982, par une dégradation de la situation économique, qui s'était traduite par un état critique de la solvabilité du pays. — (AFP.)

la gestion complète de votre entreprise pour 59.990 F HT

OFFRE VALABLE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1984

- MULTIPOSTE
- MÉMOIRE CENTRALE : 384 K Ø
- DISQUE : 10 M Ø
- 1 CONSOLE SUPPLÉMENTAIRE (ECRAN + CLAVIER)
- 1 IMPRIMANTE MATRICIELLE PROFESSIONNELLE (132 COL.)

+ 1 logiciel de gestion commerciale
+ 1 logiciel de gestion des salaires
+ 1 logiciel de comptabilité générale et auxiliaire
+ Dialogue-SGBD (gestion de fichiers)

Appelez JOSÉE LAFFONTAS : (6) 446.20.70
ou consultation par Minitel : (6) 446.66.60
Démonstration permanente de 9 à 20 H.

Exemple de financement immédiat sur 5 ans par UFB/LOCABAIL : 1599 F par mois

sodis votre partenaire gestion

Immeuble "le Karine" avenue des Indes Z.A. de Courtabouf - 91943 LES ULIS

RNET DU Monde

Le Monde

AGRICULTURE

LES QUOTAS VUS DE L'AVEYRON

Une « pompe à lait » pour le père Ubu

De notre envoyé spécial

Rodez. — « La montagne est piégée ». Les éleveurs de l'Aveyron, département qui compte deux cent vingt-cinq communes en zone de montagne, soixante-dix-huit autres en zone de piémont, espèrent qu'il n'y aura pas de quotas laitiers pour les régions difficiles. Il y en a. Ils pensaient accéder en priorité à la « réserve » nationale dans laquelle certains éleveurs pourraient puiser des volumes supplémentaires. Pas de priorité. Pour réduire la production de lait en Europe, la France a souscrit à l'accord européen du 31 mars dernier. Le gouvernement attribue des primes de départ ou de reconversion à ceux qui ne veulent plus produire du lait. Cinq cents mille éleveurs ont fait ce choix ; un sur huit en France. Ces départs ne libèrent que 3 % du volume produit dans l'Aveyron (environ 300 millions de litres) (1).

Dans ce département les productions animales représentent 95 % du revenu agricole ; une exploitation sur quatre a des vaches laitières. Les dirigeants professionnels ont joué depuis plusieurs années la carte de l'intensification : elle permet de développer l'emploi et d'installer des jeunes. C'est ce qui explique le faible taux des départs ou des reconversions. « Dans les départements voisins, expliquent ces mêmes responsables, le volume libéré est plus grand : 16 à 17 % dans le Lot-et-Garonne, 10 à 12 % dans le Tarn-et-Garonne. Résultat : la production laitière va pouvoir progresser, à base de maïs et de soja importés. Nous, qui avons l'herbe, des productions de fromage, qui ne livrons rien ou presque à l'intervention, nous sommes coincés. »

La Coopérative laitière de l'Aveyron (CALA), qui représente un chiffre d'affaires de 227 millions de francs, collecte environ le tiers de la production du département (moins de 100 millions de litres). Comme les autres entreprises, elle a très mal réagi en apprenant qu'elle ne pourrait accorder à ses adhérents qu'un quota de base correspondant à la production de 1983 moins 2,8 % (- 1,8 % en montagne). La diminution initialement prévue n'était que de 2 %. Pourquoi cette révision en baisse ?

Les calculs initiaux avaient mal pris en compte les besoins supplémentaires dus aux pertes exceptionnelles : maladie, calamité agricole, etc. La quota de base de chaque éleveur prend effet comme référence la production de 1983, corrigée des accidents de parcours. Ces accidents, les laitières les ont répertoriés. Beaucoup ont forcé la dose. Si bien que, pour satisfaire à la double exigence de maintien du quota français à ne dépasser en aucun cas et de la progression à assurer aux « prioritaires » (2), il a fallu réduire le volume autorisé de chaque laitière. Quant au « plus », accordé pour cause de calamité, la demande de chaque établissement a été automatiquement abaissée de 60 %. Si la laitière accepte de répartir entre les éleveurs les droits supplémentaires de production pour cause de calamité, de 0 à 65 % de ce que chacun demandait elle aura droit à un contingent supplémentaire.

Le conseil d'administration de la CALA refuse de se faire juge de la sécheresse, en décidant que tel ou tel éleveur a été plus ou moins victime que son voisin. Elle refuse le chantage et se propose de « décaler en touche », en renvoyant cette question des répartitions devant la commission mixte départementale prévue à cet effet ; comme elle est présidée par le directeur départemental de l'agriculture, c'est l'administration qui se débrouillera avec son système administratif.

La coopérative refuse à un autre titre : en accordant des droits à produire aux éleveurs, elle interviendrait sur leur revenu. La CALA pense qu'elle sera contrainte de payer les pénalités prévues par le règlement européen en cas de dépassement des quotas. Depuis le début de la campagne, sa collecte a augmenté de 0,6 %. Pour respecter le quota global, il faudrait qu'elle diminue de 0,2 % pendant les quatre derniers mois (décembre à mars 1985).

Si les producteurs ont effectivement fait un effort de réduction pendant la période où le lait est payé

moins cher, la tendance est à la reprise : + 6 % en décembre. Si la collecte se maintient à ce niveau, il faudra payer : environ 6 millions de francs de pénalité, soit 6 centimes par litre. Logiquement, la laitière répercutera cette pénalité sur ceux qui auront dépassé leur quota. Voilà pourquoi, en attribuant elle-même des quotas supplémentaires, elle favoriserait des éleveurs qui ne paieraient pas ou paieraient moins au titre du surproduit.

Le « poids des Bretons »

Les responsables de la CALA ont aussi calculé qu'il leur faudrait quelque 2,7 millions de litres pour satisfaire aux besoins de progression des jeunes et des « prioritaires » en général ; 1,5 million seront obtenus avec les volumes libérés par les départs. Manquent 1,2 million de litres. Théoriquement, il serait trouvé dans la « réserve nationale ». Celle-ci sera faiblement dotée puisqu'il n'y a entre que 10 % du volume libéré par chacune des laitières. L'incertitude pour chacun demeure à quatre mois de la fin de campagne.

Le groupe industriel FCA (Fromagerie Causses Aveyronne) a trouvé une solution. Il a formé avec ses différentes sociétés, qui collectent du lait sur les deux tiers de la France, un groupement d'intérêt économique, agréé par l'Office du lait (ONILAIT). De cette façon, il fera une répartition entre les établissements défectueux et excédentaires en droits de production. Mais les coopératives sont liées par leur territoire. Elles pourraient chercher une solution identique, à l'intérieur de leurs unités. « La CALA, explique son président M. Cazals, fait partie du groupe aveyronnais Riches-Monts. Mais il n'y a pas de prérogative possible. Riches-Monts, c'est la CALA multipliée par quatre, quatre coopératives de montagne toutes défectives en droits à produire. La montagne est bien piégée. »

A l'origine et dans l'esprit même de l'administration, les quotas laitiers devaient être un bon outil d'aménagement du territoire favorisant le développement de la production laitière dans les zones défavorisées. « Mais, dit-on à Rodez, le poids des Bretons et du Grand-Ouest a été le plus fort. » (3)

Autodéveloppement de l'Aubrac

« Si on veut faire de la poudre de lait, continuer à peser sur les excédents par une production artificielle, on peut s'installer. Si on veut faire du fromage de Laguiole, on ne peut pas... », déclare M. André Valadier, président de la Jeune Montagne, la coopérative qui, à Laguiole même, redonne vie à l'Aubrac. Le Laguiole est un fro-

mage à appellation d'origine contrôlée. Ses contraintes : du lait obligatoirement cru, collecté au-dessus de 800 mètres, dans l'aire d'appellation, un fromage affiné pendant quatre mois minimum.

Produit de terroir, fabriqué dans les bûches du printemps à l'automne, il avait presque disparu avec les bûches eux-mêmes (300 en 1920, 4 aujourd'hui surtout pour les touristes...). La disparition de la traction animale avait entraîné celle du modèle d'élevage spécifique à l'Aubrac ; modèle à deux fins : les bœufs pour le labour, le lait pour le fromage. Il s'agissait alors de sauver l'Aubrac du désert. Le gare la plus proche est à 70 km ; un peu d'aristocratie, un peu de tourisme. Il fallait résister à la tentation de l'élevage extensif, favorisé par des primes. D'où, en 1960, cette réaction de quelques jeunes, qui créèrent La Jeune Montagne.

Aujourd'hui la coopérative collecte 7 millions de litres de lait chez 114 producteurs, emploie 20 salariés. « Nous avons récupéré le savoir-faire oral des anciens : nous l'avons expliqué scientifiquement et reproduit avec le concours de l'école fromagère de Poligny », explique M. André Valadier. La coopérative vend aussi de la tome pour la fabrication de l'aligot, plat traditionnel composé de pommes de terre, de crème fraîche et de... tome. Depuis 1984, elle a même lancé un aligot surgelé. « Si le marché suit l'actuelle progression, nous ne pourrions pas suivre, faute de lait ». Voilà une région qui revit, qui valorise ses atouts naturels, qui ne demande rien à l'Etat. « Bref ! dit M. André Valadier, nous sommes en plein dans le discours officiel, celui de l'auto-développement. Mais, pourvu qu'il, je me sente victime, avec les producteurs, avec les salariés, d'une agression qui aura pour effet de casser l'outil. Je demande le bénéfice de la loi anti-casseur ! ».

Le conseil d'administration de la Jeune Montagne a décidé de faire comme si les quotas n'existaient pas. Trois coopératives seulement ont choisi d'arrêter la production. Ils libèrent 60 000 litres. Au titre des attributions pour les « prioritaires », la coopérative a besoin de 215 000 litres. La réserve nationale devra couvrir la différence, soit 155 000 litres. A Laguiole, on ne calcule pas de cette façon. Les plans de développement agréés des jeunes installés prévoient un accroissement de production, correspondant au financement des investissements réalisés. La coopérative, qui produit 600 tonnes de fromage, on l'a dit, peut aisément l'absorber. En outre, elle valorise bien le lait : + 11 % en 1984, (autant que pour le lait de brebis) contre 2 à 3 % pour les autres entreprises. Estimés par elle, les droits à produire dont ont besoin les « prioritaires » sont trois fois plus élevés que les droits théoriques offi-

ciels (780 000 litres contre 215 000).

Un exemple : M. Jean Salles est installé depuis cinq ans. D'après son plan de développement, calculé pour rembourser un investissement de 600 000 F, à raison de 70 000 F par an, il devrait produire 184 000 litres pour 1984-1985, soit 71 600 litres de plus que pour la présente campagne. Selon les règles arrêtées par le ministère de l'Agriculture, il n'aura droit qu'à un supplément de 11 500 litres ; six fois moins. M. Jean Salles n'est pas un « gros » : 28 hectares, 30 vaches. Il devait augmenter son troupeau de 10 vaches. Il n'aura droit qu'à deux. Il n'a pas fait d'investissements somptueux, aménagement avec astuce d'anciens bâtiments. Comment pourra-t-il à la fois rembourser ses dettes et décaler un minimum de revenu ?

An total, la Jeune Montagne, qui n'a jamais livré un litre de lait à l'intervention, risque elle-même de payer des pénalités pour dépassement de production : de 200 000 F à 600 000 F selon l'évolution de la collecte. « Cela correspondrait au résultat de l'année », dit M. André Valadier. C'est vraiment trop irréaliste. Il aurait fallu pénaliser les producteurs d'excédents, la production artificielle. Au lieu de cela, tout le monde trinque. »

Sus à l'Américain

Dernier épisode de la saga laitière aveyronnaise : l'affaire Soulié. C'est une crémérie-fromagerie de Villefranche-de-Rouergue, qui collectait 10 millions de litres. Elle a une spécialité qui marche très fort : le fromage de Saint-André. Elle a aussi des déboires, un gros déficit, dû à des charges fixes élevées (85 salariés pour 120 producteurs). En mai 1984, les éleveurs apprennent qu'ils seront payés avec un mois de retard. Aussitôt la coopérative du département voisin, Tempélat, profite du désarroi : en un nuit, les deux tiers de la collecte quittent Soulié pour Tempélat. M. Soulié fait alors valoir un accord de commercialisation passé avec l'Américain Dart and Kraft, cinquième groupe agro-alimentaire mondial, qui cherche à s'implanter en France depuis plusieurs années.

Par cet accord, Dart and Kraft apporte 2,5 millions de francs tout de suite et promet de racheter Soulié, 40 millions de francs, en trois ans. Pourquoi ? L'Américain croit au Saint-André. Ce fromage absorbe aujourd'hui 3 millions de litres ; il veut consacrer 70 millions de litres à son développement : près du quart de la production du département. Aussitôt, c'est l'union sacrée des coopératives et industriels présents dans l'Aveyron : sus à l'Américain qui veut prendre notre lait !

Les conjurés proposent de reprendre la gestion de Soulié, et de confier à Dart and Kraft la commercialisation de produits. Non seulement celui-ci refuse, mais encore les pouvoirs publics lui donnent le feu vert : Dart and Kraft va pouvoir s'implanter en France. A deux conditions : qu'il soumette ses demandes de lait supplémentaire à l'interprofession départementale ; qu'il s'engage à ne pas débaucher les éleveurs. Comme l'ensemble des établissements du département manquent de lait, que le débouché des plus gros producteurs par les coopératives voisines qui, elles, sont « en manque », a déjà commencé, on voit mal comment cette aventure des quotas va se terminer. A moins que le Père Ubu, qui semble présider aux destinées de ce royaume, ne troque son « croc à phynances » contre une pompe à lait.

JACQUES GRALL

- (1) Soit près de 1,2 % de la production nationale.
- (2) Dans l'ordre : les titulaires d'un plan de développement, d'un plan de redressement, les jeunes installés avant le 1^{er} avril 1984, les autres investisseurs récents, ceux qui viennent ou vont s'installer, ceux qui s'installent sur une exploitation « libérée », les producteurs à plus de 200 000 litres.
- (3) La Bretagne représente 20 % de la collecte nationale et le Grand-Ouest : plus de 50 %.

la gestion complète de votre entreprise pour 59.990 F HT

OFFRE VALABLE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1984

- MULTIPOSTE
- MÉMOIRE CENTRALE : 384 K Ø
- DISQUE : 10 M Ø
- 1 CONSOLE SUPPLÉMENTAIRE (ECRAN + CLAVIER)
- 1 IMPRIMANTE MATRICIELLE PROFESSIONNELLE (132 COL.)

+ 1 logiciel de gestion commerciale
+ 1 logiciel de gestion des salaires
+ 1 logiciel de comptabilité générale et auxiliaire
+ Dialogue-SGBD (gestion de fichiers)

Appelez JOSÉE LAFFONTAS : (6) 446.20.70
ou consultation par Minitel : (6) 446.66.60
Démonstration permanente de 9 à 20 H.

Exemple de financement immédiat sur 5 ans par UFB/LOCABAIL : 1599 F par mois

sodis votre partenaire gestion

Immeuble "le Karine" avenue des Indes Z.A. de Courtabouf - 91943 LES ULIS

GEORGES BARON

ONT ELLES FAIT TRAVAILLER LES MOULINS ?

L'Éducation

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

- 23. ASIE**
- Le cinquième anniversaire de l'intervention soviétique en Afghanistan.
- 4. AFRIQUE**
- «La Soudan en effervescence» (III), par Eric Rouleau.
- 5. AMÉRIQUES**
- La répartition des eaux du golfe du Mexique provoque la grogne des pêcheurs américains et canadiens.
- 5. PROCHE-ORIENT**
- ISRAËL : visite mouvementée des Verts ouest-allemands à la Knesset.

POLITIQUE

- La situation en Nouvelle-Calédonie.

SOCIÉTÉ

- MÉDECINE : les médecins de Louville cherchent à implanter un nouveau cœur artificiel sur un autre patient.
- JUSTICE

LE MONDE DES LIVRES

- Les plaques de nez et les coups de cœur de Jacques Prévert.
- POÉSIE : les cent ans de Jules Supervielle.
- HISTOIRE : la dure vie des femmes.
- La feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : «La fille de l'année litimène».

CULTURE

- MUSIQUE : Bach à la Fenice de Venise.
- DANSE : un Lac des cygnes contestable à l'Opéra de Paris.

89 FM

à Paris

AR2 «Le Monde»

232-14-14

Jeu 27, 19 h 25
(appelée possible dès 19 h)

La télévision privée demain

CLAUDE DUREUX
et **JEAN-FRANÇOIS LACAN**
répondent aux questions
des auditeurs et des lecteurs
Débat animé par François Koch

ÉCONOMIE

- AGRICULTURE : les quotas laitiers vus de l'Aveyron.
- SOCIAL
- POINT DE VUE : «Craquelot» : un révélateur, par Roger Schütz.

RADIO-TELEVISION (22)
INFORMATIONS
«SERVICES» (23)

Jour de l'an : les services ouverts ou fermés ; «Journal officiel» ; Météorologie ; Météo croisée ; Loterie nationale ; Loto ; Tactique.

Annouces classées (24)
Carnet (24) ; **Légion d'honneur (23)** ; **Programmes des spectacles (21-22)** ; **Marchés financiers (27)**.

Le numéro du « Monde » du 27 décembre 1984 a été tiré à 429 015 exemplaires

(Publicité)

Coordonnez Moquettes
+ Tissus chez **Artirec**
à prix direct

LA TRINTE EXACTE QUE VOUS AIMERIEZ (parmi 300), la durée, la beauté, la résonance aux usages, l'anti-électrique, la coordination sol-mur, la machine...

Votre bonheur est chez Artirec avec 500.000 m² de stock disponible aux prix garantis les plus bas, non piégés (-3% les autres du monde). Prix rapide assuré.

Aussi : moquette-dalles (quasi-dalles) ; on peaufine les dalles ; dalle-matras caoutchouc ; miroirs bruts et pleins (multiples aspects et finitions ; tapis d'art, etc. etc.)

Il faut aller 4, bd de la Bastille, métro Quai-de-la-Bastille, 340-72-73, ou voir le dépôt-magasin de l'Impasse St-Sébastien, 11 (par le 32, rue St-Sébastien), que se repassent architectes, banquiers, décorateurs.

Tél. : 333-66-50

A B C D F G H

Les États-Unis dénoncent l'attentat de Téhéran

Le département d'État a qualifié mercredi 26 décembre, «d'abominable» les accusations iraniennes selon lesquelles les États-Unis auraient été à l'origine des attentats à l'explosif qui ont causé la mort de six personnes à Téhéran dans la nuit de mardi à mercredi (le Monde du 27 décembre). Un porte-parole du département d'État, M. Alan Romberg, a fait valoir que les États-Unis avaient toujours dénoncé ce genre d'attentat y compris ceux commis en Iran.

De même, l'organisation des Moudjahidines du peuple a démenti à Paris toute participation à l'attentat, en affirmant qu'elle continuait «à condamner fermement de tels crimes commis par qui que ce soit». Le porte-parole de l'organisation a mis en cause les «agents du régime de Khomeiny» soulignant que «la résistance est dirigée uniquement contre les responsables et les agents directs de la torture et des exécutions».

A New-York, M. John Costa, un des deux Américains raptés du détournement d'un Airbus iranien sur Téhéran, il y a trois semaines, a annoncé mercredi qu'il entendait poursuivre en justice la compagnie Kowait Airways et le gouvernement iranien, auxquels il réclame 110 millions de dollars de dommages et intérêts pour «avoir permis aux pirates de l'air de le torturer».

La guerre des pétroliers

Pour la seconde fois en vingt-quatre heures, un pétrolier a été la cible mercredi dans les eaux du Golfe d'une attaque aérienne, probablement menée par des appareils iraniens. Le pétrolier espagnol *Argon* (122 600 tonnes) a été touché alors qu'il faisait route à vide vers le port soudanais de Ras Tanourah, où il devait charger une cargaison de brut.

Selon la société propriétaire du bâtiment, *Fletamentos maritimos SA* le pétrolier a reçu deux coups au but, qui ont endommagé deux réservoirs et provoqué un incendie, rapidement maîtrisé. Les quarante hommes d'équipage sont sains et saufs. L'attaque s'est produite près de l'endroit où le pétrolier indien *Kanchenjunga* avait été bombardé mardi. C'est un secteur où opère habituellement l'aviation de Téhéran, alors que les avions iraniens frappent généralement plus au nord. — (AFP, Reuters).

Après l'attentat de Val-de-Sambre

SUICIDE DE L'UN DES SAUVETEURS DES VICTIMES

Bologne (AFP). — Traumatisé par l'attentat contre le rapide Naples-Milan, un inspecteur de la police ferroviaire de vingt-neuf ans, Filippo Alberghina, s'est donné la mort lundi soir 24 décembre, a-t-on appris mercredi de sources policières à Bologne.

Filippo Alberghina, originaire de Catagone (près de Naples), s'est tiré une balle dans la tête avec son pistolet d'ordonnance dans la caserne de Bologne, après avoir participé la nuit précédente aux premiers secours et à la recherche des corps dans le tunnel de Val-de-Sambre.

Dans une lettre à ses parents, le jeune homme affirme «ne plus pouvoir continuer à vivre dans ce monde absurde... C'est une société maudite. Je suis très bien le douteur que je vais vous faire, mais je n'ai plus la force de poursuivre mon existence...».

L'enquête sur l'attentat n'avait pas fait de progrès, jeudi matin, et les services anti-terroristes (INGOS) recherchaient toujours un homme jeune — dont il est diffusé un portrait-robot — qui serait descendu du train à Florence, c'est-à-dire avant l'explosion, qui a fait quinze morts. Mercredi, d'autre part, l'un des dirigeants d'une organisation néofasciste décédée en 1973, Ordre nouveau, M. Salvatore Francia, a déclaré à Turin que son mouvement était «totalement étranger» à l'attentat.

MORT D'ALFONSO LEONETTI UN DES FONDATEURS DU PCI

Rome (AFP-Reuters). — Alfonso Leonetti, un des fondateurs du Parti communiste italien, dont il avait été exclu pendant plus de trente ans pour trotskisme, est mort dans la nuit de mardi 25 à mercredi 26 décembre à Rome, à l'âge de 89 ans.

M. Alessandro Natta, secrétaire général du parti, a rendu hommage, mercredi, au défunt, en saluant en lui «un homme pour qui la cause du socialisme avait été le guide de toute une vie, la raison de tant de sacrifices et de tant de travail».

[Né le 13 septembre 1895 à Andria, dans le sud de l'Italie, membre des Jeunes socialistes italiens depuis 1913, Leonetti fait des études à la Sorbonne avant de devenir, en 1918, journaliste à Avanti, aux côtés d'Antonio Gramsci. Il est l'un des fondateurs du Parti communiste italien en 1921. Directeur du journal *Lavoratore* (travailleur) en 1923, puis de *l'Unità* de 1924 à 1926, il est contraint à l'exil en France par les lois d'exception adoptées sous Mussolini.

C'est au congrès de Lyon qu'il est élu, en 1926, membre du comité central du PCI, avant d'entrer, en plus tard, au bureau politique. Exclu du parti, en 1930, pour trotskisme, il devient secrétaire de la IV^e Internationale. Pendant la seconde guerre mondiale, il participe à la Résistance française.

A la Libération, il devient journaliste à *Cité-Sol*, puis à *France-Sol*. Revenu en Italie en 1960, il est réintégré au PCI en 1962. Il est auteur notamment de *La vie qui s'élève* (1919), de *Turin la Rouge* (1920) et des *Pignes choisies de Lénine* (1928).

LA FRANCE RÉCLAME UNE NOUVELLE FOIS LE «RETRAIT D'AFGHANISTAN DES TROUPES ÉTRANGÈRES»

Voici le texte de la déclaration faite, ce jeudi 27 décembre, par le porte-parole du ministère des relations extérieures à l'occasion du cinquième anniversaire de l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS : «En Afghanistan, cinq ans après l'invasion soviétique, le fait accompli reste une voie de fait et n'a pas créé de droit. L'injustice ne s'atténue pas avec le temps, elle s'aggrave.

«Une fois encore, la France souligne l'urgence nécessaire, par respect pour les principes de la charte des Nations unies et pour la réduction des tensions internationales, d'une mise en œuvre rapide des résolutions de l'assemblée générale des Nations unies, visant le retrait des troupes étrangères, le libre établissement du peuple afghan, le rétablissement du non-alignement de l'Afghanistan et la réinstallation volontaire des réfugiés dans leurs foyers.»

LE PRÉSIDENT GEMAYEL ATTENDU A DAMAS

Le président libanais, M. Amine Gemayel, est attendu à Damas, ce jeudi 27 décembre, ce vendredi, pour procéder avec le chef de l'État syrien à l'examen du plan de déplacement de l'armée libanaise sur la route côtière menant au Liban du Sud, apprend-on à Beyrouth de sources bien informées.

Le gouvernement libanais avait approuvé mercredi le plan de déplacement de l'armée, mais il semble que des difficultés de dernière minute s'opposent à sa mise en application, les milices rivales chrétiennes et druzes ayant soulevé des objections contre le projet gouvernemental. Les druzes craignent notamment que leurs places fortes dans la montagne ne soient menacées si «l'armée, dominée par les chrétiens», prend le contrôle de la route côtière.

Selon le journal *Al Nahar*, une vive altercation aurait opposé, mercredi, le président de la République au chef des milices chrétiennes Amal, M. Nabih Berri qui aurait notamment reproché au chef de l'État de ne «rien faire» pour résoudre la crise. M. Berri aurait menacé de «tout chambarder» si une initiative n'était pas prise «dans les trois jours» pour assurer le déplacement de l'armée entre Beyrouth et le fleuve Awail. — (AFP-UPI).

Le championnat du monde d'échecs

VINGT-NEUVÈME PARTIE NULLE

«Permis pour cause de décès» (celui du maréchal Oustinov) durant cinq jours, le championnat du monde, interrompu, a repris son cours mercredi à Leningrad et est devenu, avec trente-cinq parties jouées, le plus long championnat de l'histoire des échecs.

Karpov, qui mène toujours 5 à 1, et qui doit en avoir par-dessus la tête de ne pas arriver à conclure, c'est-à-dire à marquer le sixième point qui lui manque pour la vingt-septième partie, est revenu à 1 - 6. Cette ouverture victorieuse lui avait valu sa première victoire dans la troisième partie et deux nuls (première et cinquième parties). Elle lui vaut maintenant une nulle de plus.

Le champion du monde a eu beau mettre 1 heure 40 pour jouer dix-sept coups, il n'a rien trouvé pour mettre en difficulté Karpov, à qui il n'a fallu que vingt-cinq minutes pour réfuter le plan de son adversaire et proposer tranquillement la nulle, la vingt-seizième du match. Trente-sixième partie le vendredi 28 décembre.

Blanc : KARPOV
Noir : KASPAROV
Trente-cinquième partie
Défaite Sicilienne

1. e4	5. f3	10. f4	15
2. Cf3	6. f4	11. Cf3	16
3. f4	7. g4	12. g4	17
4. Cg3	8. Cg3	13. Cf3	18
5. Cf3	9. Cf3	14. Cf3	19
6. f5	10. f5	15. Cf3	20
7. f6	11. f6	16. f6	21
8. f7	12. f7	17. f7	22
9. f8	13. f8	18. f8	23

Sur le vif

En 1985, on respire...

Vous fumez, vous ? Moi, non, depuis ce matin, fini, terminé. Vous savez ce qui m'a décidé ? Je suis allé passer le week-end de Noël aux sports d'hiver. Arrivé en bas de piste, je profite de la queue devant le tire-fesses pour sortir une Styvessant toute cabossée de ma poche. Je l'allume et j'attends au vol une pache qui me balance en pleine poire un slogan du style : le tabac, ça vous coupe les ailes. Ça m'a ébranlé. Je me suis dit, c'est vrai : c'est une fixation dangereuse, une pente à éviter. Il faudrait peut-être que je recommence à m'arrêter. Ça fera jamais que la huitième fois.

Et puis bon, en remontant sur Paris j'ai la chance de trouver deux paquets de blondes à la gare de Montparnasse. Je les fume dans la nuit. Gare de Lyon, je saute dans un taxi pour aller au journal. On fume à un feu rouge. Et qu'est-ce que je vois ? Une merveilleuse conscience, drôle en caractères géométriques sur un panneau jaune et blanc qui me rappelle à l'ordre : «Arrêtez, fini, terminé, basta...»

Basta... Tiens, ça me donne une idée. Je passe au tabac du coin prendre un café et je demande à Maurice s'il n'aurait pas un paquet de Basta, caché dans

un coin. Non, rien. Il a reçu une commande de dépannage mais, dès que ça c'est su dans le quartier, il a été dévalisé. Il connaît bien quelqu'un qui a encore quelques cartouches de Marlboro à vendre au marché noir, seulement c'est à la Bastille, alors ça fait loin. Ouais, en effet. Bon, bon allez, tant pis. Bonne journée.

Le temps de grimper, essouffé, les quatre étages qui mènent à mon bureau et je fais le grand saut. Ça couille, c'est décadé, je stoppe. Et je tape aussi sec mon voisin : t'es pas une cigarette ? Ça y est, moi, terminé, c'est trop mauvais pour la santé, j'en achète plus. Alors lui, goguenard :

«T'aurais du mal. Dévaliser ceux qui se sont débrouillés pour en dégoter, tout en leur faisant de la morale, tu trouves pas que c'est un peu gros comme truc ?

«Pas plus que les énormes affiches écolées à tous les coins de rue.

«Ouais, je les ai vues : Basta, fini, terminé, en 1985 on respire... Le 2 janvier, du tabac, il y en aura de nouveau partout, en effet.

CLAUDE BARRAUTE.

En URSS

NEUF PERSONNES AURAIENT ÉTÉ ARRÊTÉES EN GEORGIE POUR «HAUTE TRAHISON» AU PROFIT DES AMÉRICAINS

Tbilissi (URSS) (AFP). — Neuf personnes ont récemment été arrêtées en Géorgie et accusées de «haute trahison» au profit des services secrets américains, apprend-on de sources dissidentes à Tbilissi. Les arrestations, indiquées au début du mois de décembre à Rostov, une cité satellite de Tbilissi, l'un des membres du groupe était le représentant des Jeunesses communistes (komsozols) dans une grande usine métallurgique de Rostov.

L'accusation de haute trahison, relève-t-on, est plus grave que celle d'«activité antisoviétique» habituellement avancée pour juger des dissidents, dans la mesure où cet acte est passible de la peine de mort. Aucun autre détail n'a été fourni de sources dissidentes sur cette affaire.

D'autre part, on apprend, également de sources dissidentes à Tbilissi, la condamnation de trois personnes interpellées en janvier dernier en Géorgie pour activités nationalistes. On ignore les peines prononcées contre ces trois opposants, qui avaient tenté, selon les mêmes sources, de former un groupe appelé «Femmes pour l'indépendance de la Géorgie».

En République sud-africaine

INCIDENTS DANS DEUX CITES NOIRES

Johannesburg (AFP). — Deux incidents ont marqué les célébrations des fêtes de Noël dans les cités noires, en dépit d'un appel au calme de diverses organisations anti-apartheid.

Mardi 25 décembre, à Boipatong, dans le triangle du Vaal, à 20 kilomètres au sud de Johannesburg, un groupe d'environ huit cents personnes a incendié les bureaux de l'organisme chargé des locations immobilières, puis tenté de mettre le feu au domicile d'un policier noir, a indiqué un porte-parole de la police. La police a utilisé des balles en plastique pour disperser la foule, a ajouté le porte-parole, qui a précisé qu'il n'y avait ni blessés ni arrestations. La veille, les locaux de l'administration locale noire de la cité voisine de Sobokeng avaient été attaqués à coups de pierres par une vingtaine de personnes, a ajouté le porte-parole de la police. Un fonctionnaire noir a été blessé, mais aucune arrestation n'a été effectuée, a-t-il ajouté.

DOLLAR FERME : 9,80 F

Sur des marchés des changes extrêmement calmes à l'approche de la fin de l'année, le dollar s'est à nouveau raffermi jeudi 27 décembre : 9,80 F contre 9,57 F à Paris, 3,1350 DM contre 3,1250 DM à Francfort, et près de 250 yens à Tokyo.

exposition-vente de tapis d'Iran et d'Orient sous prix de gros

DE 10 A 24 H. MEME DIMANCHE, JUSQU'AU 31 DEC., A L'HOTEL PRINCE DE GALLES ET DU 1^{er} AU JANVIER, TOUTS LES JOURS, A L'HOTEL GEORGE-V

31 et 33, AVENUE GEORGE-V, PARIS-8^e

POUR VOTRE CHAÎNE HIFI LE CHOIX ESSENTIEL C'EST L'ENCEINTE!

Depuis plus de trente-cinq ans les enceintes acoustiques ELIPSON ont une technologie d'avance

1948 : l'enceinte à résonateur
1960 : la mise en phase acoustique des haut-parleurs
1976 : la charge symétrique
1982 : la mise en phase électronique pour disque laser

LE CHOIX ELIPSON C'EST LE CHOIX DU PROFESSIONNEL ET DU MELOMANE

elipson LA PERFECTION DU SON

Demandez notre documentation gratuite : «Un choix essentiel d'enceintes acoustiques» - L'enceinte acoustique et le disque laser - La mise en phase électronique.

ELIPSON, 1, rue Froide, 92220 BAGNEUX

8ème FESTIVAL CANNES

Nouveau Palais des Festivals
Du 22 Décembre au 2 Janvier 85
ouvert de 10h à 19h30
sauf NOËL et JOUR de l'AN 15h à 19h

ANTIQUITES

DÉCORATION BROCANTE

مكتبة الامن العظمى

سكرا في الجول

Le Monde

Aujourd'hui

V

Sur le rif

En 1985, on respire...

Monsieur Tardieu, ministre de l'Intérieur, a déclaré hier à l'Assemblée nationale que la loi relative à l'état de siège, votée en 1955, était toujours d'actualité. Il a souligné que cette loi permettait de faire face à toute situation d'urgence, y compris celle d'un attentat terroriste. Il a également mentionné que la loi de 1955 était la seule à offrir une couverture juridique suffisante pour les forces de l'ordre en cas de crise majeure.

En URSS

UNE PERSONNE AURAIT
DE ANNIÉES EN PRISON
POUR UN ACTE TRISTE
AU MONT DES AMÉRICAINS

Une personne a été condamnée à une peine de prison à vie en URSS pour un acte considéré comme une trahison. Les autorités soviétiques ont déclaré que cette personne avait été impliquée dans une tentative de sabotage visant à nuire aux intérêts de l'Union soviétique. La condamnation a été prononcée après une longue procédure judiciaire, durant laquelle l'accusé a été représenté par un avocat.

exposition-vente de tapis
d'Iran et d'Orient
sous prix de gros

POUR VOTRE CHAÎNE
LE CHOIX ESSENTIEL
C'EST L'ENCEINTE

LE CHOIX ESSENTIEL
DU PROFESSIONNEL



OBSEQUES A BONDÉ PHOTOGRAPHIÉS PAR GABRIEL DUVAL/AP.

NOUVELLE-CALÉDONIE : LE JEU DES ÉGLISES

Les Eglises chrétiennes ont, bon gré, mal gré, joué un rôle important dans la formation et dans la détermination des indépendantistes kanaks. L'Eglise protestante s'est déclarée, en 1978, favorable à l'indépendance, et plusieurs membres du gouvernement provisoire du FNLS se réclament de cette confession. L'Eglise catholique a eu sur place une attitude officielle nettement plus conservatrice. Cependant, des déclarations récentes témoignent d'une nette évolution des esprits. (Page III.)

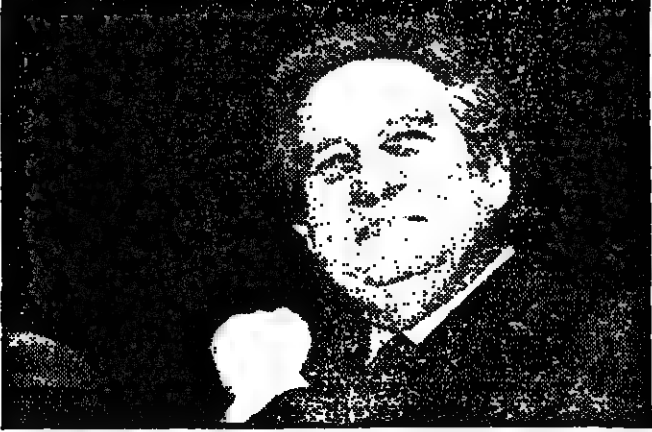
ZOOM A LA FRANÇAISE

L'inventeur des objectifs à focale variable, plus couramment appelés zooms, est un Français, Pierre Angénieux. Spécialisé dans les appareils de haute précision, l'entreprise qui porte son nom équipe aujourd'hui la NASA. Deux de ses dernières productions intéressent le grand public. (Page VII.)

JEUNESSE AU JAPON

Rencontre à Kyoto autour de Diderot. Débat à Nagoya sur la formation de la jeunesse. Notre collaborateur, Yves Florenne, nous livre les notes et les réflexions d'un récent voyage dans ces deux villes du Japon, où il a rencontré des étudiants curieux de mieux connaître la culture occidentale et prêts, en même temps, à s'armer d'énergie face aux temps technologiques. (Page VIII.)

OCTAVIO PAZ POÈTE



D. R.

150

Nouvelle-Calédonie

Deux Eglises en politique

L'Eglise protestante avec fermeté, l'Eglise catholique avec prudence, appuient les revendications canaques.

LES Eglises chrétiennes ont joué un rôle important — et ambigu — dans la décolonisation et la lutte pour l'indépendance des pays du tiers-monde. Important, parce que les élites dirigeantes des jeunes pays étaient souvent formées par les missionnaires (Julius Nyerere était catéchiste et Léopold Senghor professeur dans un collège catholique); ambigu, parce que nombre des nouveaux chefs politiques ont tourné le dos ensuite à l'enseignement reçu (Fidel Castro est un ancien élève des jésuites et Jean-Marie Tjibaou, leader des indépendantistes en Nouvelle-Calédonie, est un ancien prêtre).

L'ambiguïté vient surtout du fait que les Eglises ont hésité à se situer clairement face aux aspirations légitimes à l'indépendance. Les missionnaires, emmenés dans un premier temps « dans les bagages » des conquérants et des colonisateurs, étaient partagés entre leurs tendances culturelles et nationalistes naturelles, en faveur de la défense des pouvoirs coloniaux, et les conséquences logiques d'une évangélisation qui prêche l'égalitarisme, les droits de l'homme et une « option préférentielle pour les pauvres ».

Les événements actuels en Nouvelle-Calédonie sont exemplaires de ce déchirement qui traverse les Eglises, même si, en l'occurrence, l'Eglise catholique s'est montrée, par nature, plus légitimiste, et l'Eglise protestante franchement indépendantiste. Cette divergence entre Eglises s'explique avant tout par l'histoire missionnaire de l'île, ainsi que par les conceptions politiques de Jean-Paul II.

L'Eglise évangélique de Nouvelle-Calédonie est entièrement indépendantiste et se présente volontiers comme le modèle d'une décolonisation possible. Car l'histoire des protestants dans l'île a toujours été liée à celle des Canaques. D'emblée, les missionnaires ont soutenu la cause mélanésienne. Notamment le missionnaire et ethnologue Maurice Leenhardt (1).

La langue utilisée pour l'évangélisation est un dialecte canaque, car l'Eglise tout entière, sauf une paroisse à Nouméa, est canaque. La jeunesse, du reste, a été « conscientisée » par cette Eglise, et c'est tout naturellement que celle-ci en est venue à épouser les aspirations indépendantistes du peuple. Un des fruits de ce travail a été le vote en 1979, par le synode général, d'une résolution en faveur de l'indépendance, adoptée à l'unanimité.

Or, comme le fait remarquer le pasteur Frédéric Trautmann, secrétaire général du service protestant de mission et de relations internationales (DEFAP) de la Fédération protestante de France : « Pour l'Eglise, ce n'était pas un geste et une parole politiques, mais la seule manière de dire avec une chance d'être entendue : « Nous, Mélanésiens, voulons exister, nous n'en pouvons plus d'être traités injustement, de vivre en étrangers chez nous. L'Eglise se doit d'être aux côtés de ceux qui souffrent et des plus pauvres ».

Alors que les premiers missionnaires protestants étaient des évangélistes polynésiens et non pas européens, arrivés avant la colonisation, l'Eglise catholique, en revanche, est toujours apparue liée à la mainmise coloniale et administrative sur le pays. Les missionnaires français sont arrivés



avec les colonisateurs, et les deux ont travaillé de pair, à tel point qu'il y avait une inscription sur la cathédrale de Nouméa (effacée depuis) où l'on pouvait lire : « Ce pays a été donné par Mgr Douarre à Dieu et à la France ».

L'Eglise catholique est pluraliste du point de vue ethnique — composée de Canaques, d'Européens, d'Asiatiques et de Wallisiens — mais son encadrement n'est pas indigène. Sur soixante prêtres, en majorité maristes, il y a seulement cinq prêtres mélanésiens, et six autres prêtres mélanésiens (dont Jean-Marie Tjibaou) ont quitté le ministère. C'étaient d'ailleurs des cadres du séminaire Saint-Paul — fermé depuis — qui sont devenus les leaders de premier plan du Front indépendantiste ! Le réseau d'enseignement catholique, puissant et fortement implanté, a également joué un rôle déterminant dans la conscientisation des jeunes.

Face à la prise de position sans équivoque de l'Eglise protestante en faveur de l'indépendance, l'Eglise catholique était sommée de se prononcer à son tour. En septembre 1979, Mgr Eugène Klein, ancien archevêque de Nouméa, fit une déclaration dans laquelle il s'appuyait sur les thèses de Jean-Paul II sur la non-ingérence de l'Eglise dans la politique pour renvoyer chacun à sa conscience.

Lors de sa visite au Conseil océanien des Eglises, à Genève, en juin, Jean-Paul II a défini ainsi la position de l'Eglise catholique en matière politique : « En intervenant en faveur de l'homme, quel que soit le régime politique du pays, l'Eglise tient à marquer

la distinction et l'autonomie relatives de l'Eglise et de l'Etat (...) tout en estimant que ce n'est pas son rôle d'intervenir dans les modes de gouvernement que les hommes se donnent pour les choses temporelles, ni de prôner la violence pour les changer. » Mgr Klein n'avait pas dit autre chose lorsqu'il déclarait : « Il ne s'agit pas de confondre la libération de l'homme et de la société avec l'indépendance politique. Jésus-Christ ne s'est jamais occupé de l'indépendance politique, mais il a voulu rendre l'homme intérieurement libre pour qu'il puisse faire, sans egoïsme, son choix de société. » Et l'archevêque terminait : « Quelle est la vérité sociale de la Nouvelle-Calédonie ? Voilà la question qui est posée à chaque chrétien. Selon les principes indiqués plus haut, chacun doit éclairer sa conscience devant la situation actuelle qui nous préoccupe tous. »

L'attitude des Eglises protestante et catholique en France a été plutôt discrète, face à une situation complexe et lointaine, où il ne s'agissait pas de se substituer aux autorités religieuses locales. L'Eglise protestante a toutefois appuyé les revendications canaques, en prenant publiquement au sérieux la déclaration de 1979 de l'Eglise évangélique de Nouvelle-Calédonie.

C'est ainsi que, en octobre 1979, le DEFAP a envoyé un message de solidarité avec cette Eglise, en affirmant : « Nous prenons au sérieux sa déclaration et nous demandons aux chrétiens de France de s'informer des problèmes de Nouvelle-Calédonie et d'intervenir auprès des parlementaires de leur circonscription

pour que, dès à présent, les Mélanésiens aient dans leur propre pays la place et les responsabilités de citoyens. »

Mais c'est surtout depuis les derniers événements que les protestants de France ont décidé de « se faire les porte-parole de l'Eglise évangélique de Nouvelle-Calédonie », ainsi que le dit le pasteur Jacques Maury, président de la Fédération protestante de France, qui ajoute : « Il nous paraît très important de faire entendre, en France métropolitaine, la voix autorisée de cette Eglise. Ceci d'autant plus que, dans le climat de tension actuelle, le débat politique qui s'est instauré semble marqué d'une étonnante sous-information. »

Ces paroles du pasteur Maury ont été prononcées le 30 novembre, lors d'une conférence de presse au cours de laquelle le pasteur Frédéric Trautmann expliqua les raisons qui avaient poussé l'Eglise évangélique de Nouvelle-Calédonie à voter pour l'indépendance : minoritaires démographiquement, « les Canaques se sentent étrangers dans leur propre pays » ; ils craignent de perdre leur identité culturelle dans une société faite par les Européens, et souffrent d'une inégalité sociale et économique flagrante.

Quant aux Eglises protestantes de France, concluait le pasteur Trautmann, elles ont à plusieurs reprises exprimé leur confiance à l'Eglise évangélique de Nouvelle-Calédonie. Elles cherchent aussi à l'aider dans ses efforts de paix et de justice : seize envoyés des Eglises de France travaillent à son service, principalement comme professeurs ; ses boursiers se forment

en métropole. Nous aidons aussi financièrement cette Eglise pauvre. De son côté, la Communauté évangélique d'action apostolique (CEVAA), réunie à Storken, le 5 décembre, a adressé à cette Eglise un message disant notamment : « Nous demandons en particulier que, malgré les divergences d'opinion et les tensions de toute sorte, vous puissiez préserver l'unité de l'Eglise, qu'elle préfigure ainsi une Nouvelle-Calédonie indépendante, dans laquelle toutes les communautés ethniques trouvent leur juste place. »

Pour ce qui est de l'Eglise catholique, enfin, si les évêques ne se sont jamais prononcés officiellement sur la Nouvelle-Calédonie, la commission épiscopale Justice et Paix a suivi les événements depuis longtemps. En 1977 déjà, lorsqu'il était question de modifier la composition et la formation de l'Assemblée territoriale de Nouvelle-Calédonie, Mgr Jacques Ménager, archevêque de Reims et alors président de Justice et Paix, avait adressé une lettre aux sénateurs, les mettant en garde contre une réforme destinée à assurer une majorité automatique à la communauté blanche, qui « introduit une discrimination raciale qui rompt l'équilibre politique entre les deux communautés ».

Après le vote des protestants néo-calédoniens en 1979 en faveur de l'indépendance, la commission française Justice et Paix avait mis en garde contre « un engagement de la France dans un affrontement de type colonial anachronique », tout en rappelant l'affirmation de la Conférence épiscopale catholique du Pacifique, qui disait en 1976 : « Les hommes du Paci-

fique revendiquent d'être maîtres dans leurs îles (...), et aussi, sans oublier la solidarité des nations, vivre leur existence propre. »

Tout dernièrement, Justice et Paix a publié, le 14 décembre, une déclaration qui s'adresse d'abord aux Français de métropole. On y rappelle trois données. Premièrement : les Canaques ont une histoire et une culture propres. « Devant un peuple différent, qui ne renvoie pas notre propre image, il nous revient de chercher à le comprendre, avec respect, dans l'espoir de susciter chez lui un comportement analogue. Or ce n'est pas ce qui ressort de propos entendus, ici, ces derniers temps. »

Deuxièmement : dans la culture canaque, la terre tient une place centrale. « Avant d'être l'objet d'une propriété juridique et l'instrument d'une production économique, la terre est, pour eux, le moyen d'exprimer leur âme et le lieu où vivre leur histoire. »

Troisièmement : en Nouvelle-Calédonie, les Canaques ne sont plus seuls. Il faut tenir compte des autres groupes ethniques : Blancs, Wallisiens et autres immigrés. « Mais, il nous faut comprendre, qu'en raison de leur minorité numérique, imposée par l'immigration récente (...), les Mélanésiens de Nouvelle-Calédonie craignent d'être politiquement dominés et marginalisés dans leur propre pays. »

ALAIN WOODROW.

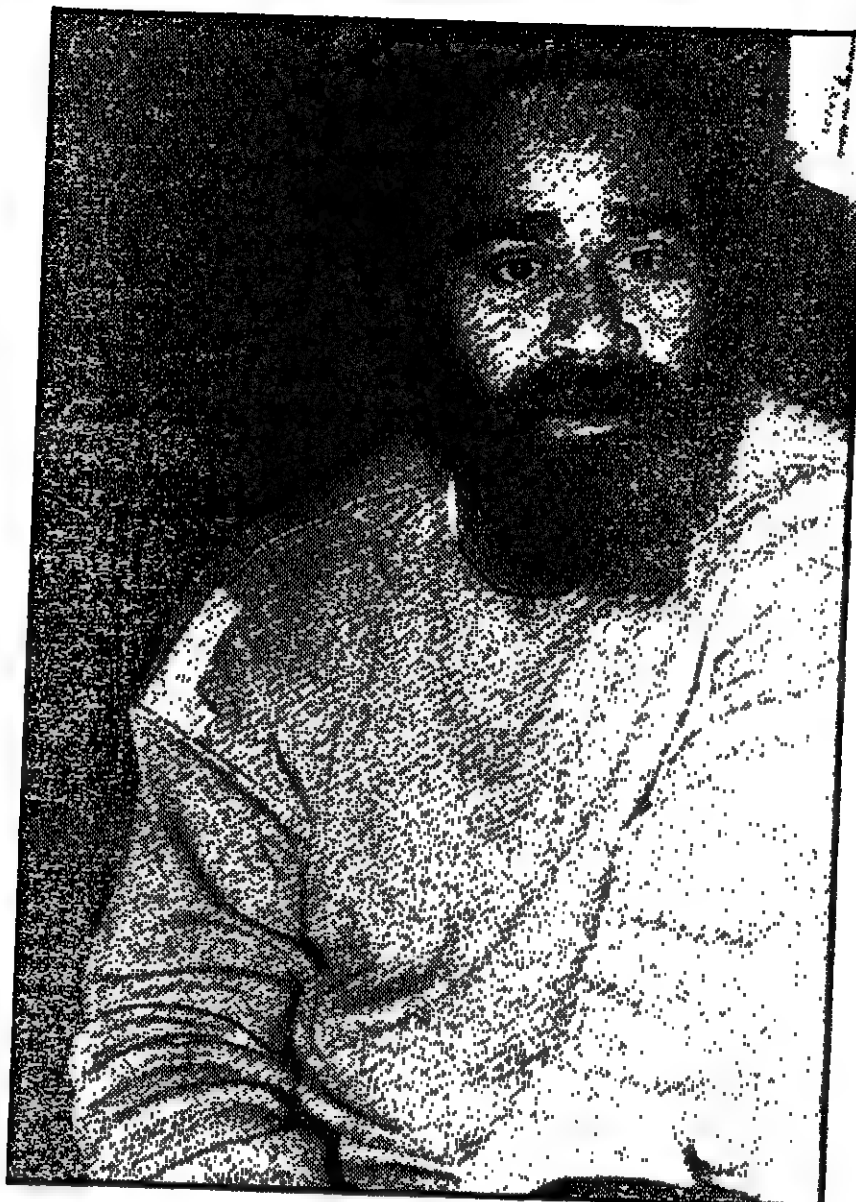
(1) Lire le récit : *A fleur de Terre*, Maurice Leenhardt en Nouvelle-Calédonie, par Roseline Doussot-Leenhardt, éditions l'Harmattan 1984, 100 pages.



Hnalaine Uregeï

« Nous ne voulons pas être les Indiens du Pacifique. »

Loin
de la
« Caldochie »



Jimmy Ouneï

« Au lycée de Nouméa, il y avait une barrière infranchissable. »

LE mouvement indépendantiste canaque a aussi ses servents laques. Hnalaine Uregeï est de ceux-là. Depuis quatre semaines, ce permanent bénévole de l'Union syndicale des travailleurs canaques (2 500 adhérents) est mandaté par le Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS), dont cette organisation fait partie, pour expliquer les revendications séparatistes aux travailleurs des pays étrangers et de la métropole. Et ce grand gaillard de vingt-neuf ans, à la barbe et à la chevelure d'ambassadeur itinérant avec une fougue verbale qui lui vaut partout les encouragements de l'extrême gauche. Qu'on ne lui parle pas des « garanties » à offrir aux caldoches ! « Ces gens-là, répond-il, se sont déjà autodéterminés en 1789, et dans des conditions fort peu démocratiques ! A ce que je sache, il n'y a qu'un seul peuple colonisé en Nouvelle-Calédonie, c'est le peuple canaque. »

Le rôle des Eglises dans la vie politique du territoire ? Ce n'est, pour Hnalaine Uregeï — qui est le neveu de Yann Céline Uregeï, dirigeant du FULK (Front uni de libération kanak), cette composante du FLNKS dont les réunions commencent et s'achèvent toujours par une prière, — qu'une question secondaire : « C'est simple : l'Eglise évangélique a toujours joué, une tradition anticolonialiste, et elle a constitué, dans les réserves canaques, le bastion de la décolonisation. Tandis que l'Eglise catholique est l'Eglise des dominants, complètement contrôlée par les colons, son clergé est particulièrement révolutionnaire, au point que le curé de Nouméa passe pour un fasciste notoire ! »

Hnalaine Uregeï préfère parler des réactions qu'il découvre à Paris : « Ce qui me frappe, en France, c'est le trouble que l'on éprouve devant notre combat. Ce malaise, je le constate

même dans les milieux anticolonialistes de l'extrême gauche, où le soutien qu'on nous témoigne procède plus d'une aspiration spontanée à défendre un peuple colonisé que d'une adhésion réelle à la lutte des Canaques. Ce sont nos références à notre coutume qui gênent. Cela ressemble à ce qui s'est passé pour l'Afghanistan. C'est un peu le même discours que celui que tenait le Parti communiste pour légitimer l'invasion soviétique en Afghanistan, quand il soutenait qu'il s'agissait de mettre un terme à un régime féodal, au droit de cuissage, etc. On retrouve, au fond, le même questionnement sur la coutume canaque : est-ce que la coutume canaque ne serait pas réactionnaire ? Pour nous, c'est un débat dépassé depuis longtemps. » Hnalaine Uregeï sourit : « La société mélanésienne traditionnelle est profondément démocratique, à la différence des sociétés polynésiennes, qui sont aristocratiques, hiérarchisées, organisées suivant un système féodal réel. C'est vrai, d'ailleurs, que la société canaque a toutes les apparences d'une société socialiste, même collectiviste, c'est-à-dire dans laquelle les richesses sont partagées ; il n'y a pas de hiérarchisation du pouvoir, etc. Mais il faut relativiser les choses, car de cette société canaque traditionnelle il ne reste plus que des bribes, un état d'esprit, des traditions, une volonté de préserver un cadre de vie plus sécurisant. Et nous essayons de moderniser notre réflexion. L'important, c'est que pour nous l'indépendance ne va pas faire table rase du passé. Il n'y a pas besoin, chez nous, pour être socialiste, de tuer le vieil homme... »

De son expérience personnelle de syndicaliste, Hnalaine Uregeï a tiré l'habitude de jeter un regard froid sur les dirigeants politiques, y compris ceux de son propre mouvement. La gauche ? « Mitterrand et Pisaní cherchent à diviser nos droits, alors que les socialistes avaient promis de

payer leurs dettes. » Les chefs du FLNKS ? « C'est vrai qu'à un moment, quand il discutait avec le gouvernement, avant le 18 novembre, Jean-Marie Tjibaou était apparu un peu mou, ou trop modéré, aux yeux de certains de nos militants qui n'aiment pas toujours qu'on cherche à arrondir les angles ; mais Jean-Marie Tjibaou est d'abord un redoutable tacticien, un politique d'une grande envergure. Non seulement son étoile n'a pas décliné mais il sort grand de ces dernières semaines, en Nouvelle-Calédonie, en France et aussi à l'extérieur. Cela dit, le leader le plus charismatique est sans conteste Eloi Machoro, qui plait beaucoup aux jeunes parce qu'il est sans concession et qu'il illustre très bien la volonté d'en découdre des milliers de militants qui en ont marre. »

Que l'on ne compte pas non plus sur Hnalaine Uregeï pour modérer les ardeurs de ses compagnons ! « Il n'est pas question qu'on attende les élections législatives de 1986. Si dans deux mois, suite aux consultations de Pisaní, le gouvernement n'annonce pas clairement la couleur, le FLNKS va relancer la mobilisation générale et repasser à l'action. N'oubliez pas que depuis le 18 novembre le rapport de forces n'a pas seulement changé sur le terrain ; il a surtout changé dans les esprits et c'est très important. Il y a maintenant un capital de détermination chez les Canaques, et ce qu'il faut redouter, c'est que la confrontation soit sanglante. A Bourail, il y a des barrières de Blancs qui interdisent l'entrée de la ville aux Canaques ; cela ne va pas durer éternellement. Les Canaques vont réagir. On ne voit pas comment on va pouvoir déboucher sans qu'il y ait de nouveaux morts. On ne va pas se laisser massacrer comme ça. On va s'organiser en conséquence. » Car Hnalaine Uregeï et ses compagnons ne veulent pas être « les Indiens du Pacifique ». ALAIN ROLLAT.

JIMMY OUNEI, lui, est sans doute le plus parisien des Canaques. Depuis le temps qu'il milite pour la cause de sa communauté en métropole, ce documentaliste de trente-sept ans parle de sa Nouvelle-Calédonie avec un recul que n'ont pas la plupart des siens. Qu'il a fait du chemin le jeune garçon qui fut l'un des premiers enfants de la petite école publique de son village alors que jusque là la mission était le seul lieu d'enseignement général ! Quand on

est fils de jardinier, quand on a commencé à apprendre le français à neuf ans, on pourrait légitimement s'enorgueillir d'avoir été aussi l'un des premiers bacheliers canaques. Pourtant, Jimmy Ouneï raconte tout cela avec le plus grand détachement : « Au lycée, à Nouméa, il y avait une barrière infranchissable entre les caldoches et nous. En classe on se parlait, mais sorti du lycée c'était complètement terminé. A Nouméa, vous savez, on n'est pas chez nous. »

La Grande-Terre, pour quelqu'un des îles Loyauté, c'est quelque chose d'épouvantable à vivre. Le dépaysement est immense. Cette caldochie nous rendait mal à l'aise et dès que nous le pouvions, bien que nos parents n'en aient pas toujours les moyens, nous retournions prendre un bol d'air à Ouvéa. »

Comment est-il devenu indépendantiste ? En lisant les journaux ! « Comme nous savions lire le français, nous faisions la lecture à nos parents, le soir, et essentiellement la lecture du journal de l'Union calédonienne. C'est comme cela que s'est formée ma prise de conscience politique. »

C'est aussi comme cela que Jimmy Ouneï est devenu lui-même journaliste en dirigeant pendant quatre ans une publication intitulée *le Réveil kanak*, et qu'il est devenu ensuite, en sa qualité de président de l'Association des Kanaks en France, l'un des principaux liens, à Paris, entre la communauté mélanésienne et le monde des médias. animateur du Mouvement associatif canaque, qui réunit les quelque mille mélanésiens de l'Hexagone, il s'est toujours refusé à adhérer à l'une ou l'autre des formations séparatistes bien qu'il fut, avec Nidoish Naisseline, fondateur du mouvement Libération kanak socialiste (LKS), l'un des pionniers de la revendication indépendantiste dans les organisations de jeunesse. Depuis quelque temps, à la suite d'un grave accident, il avait passé le relais. Aujourd'hui il reprend du service militant et se réjouit de constater que sa Kanaky fait désormais la « une » des journaux en France. Il ne peut s'empêcher, toutefois, d'exprimer un certain scepticisme sur la suite des événements : « La situation est bloquée. » A. R.

Le muté

M. Lucien-Bernard Gau, coopérant au Gabon, nous écrit : Inspecteur départemental de l'éducation nationale, chargé de la circonscription des îles Loyauté en 1973, j'ai été renvoyé de Nouvelle-Calédonie en 1977. Mon cas — limité mais caractéristique — illustre parfaitement les origines de la situation actuelle dans ce territoire d'outre-mer : soucieux de faire une place aux langues vernaculaires, de m'appuyer sur la littérature orale, et plus généralement de définir en commun avec les Mélanésiens des structures éducatives adaptées à leur spécificité, mon action — pourtant entravée en permanence par l'administration — m'a valu très vite l'hostilité des milieux conservateurs. Le mariage de ma fille aînée avec un jeune Mélanésien en 1976 a scellé mon sort : l'administration française de l'époque m'a expulsé de fait. Obstiné, je ne suis pas parti immédiatement, soutenu par les Mélanésiens qui ont organisé manifestations (2 000 personnes à Lifou, entre autres...), comités de soutien, démarches auprès des autorités locales et métropolitaines (télégrammes, let-

tres, pétitions). Tout cela fut vain ainsi que les diverses interventions en ma faveur à l'Assemblée nationale. Avant mon départ, en décembre 1977, j'ai été l'objet, ainsi que ma famille, de menaces, d'une surveillance étroite ainsi que de l'expulsion de mon logement administratif. Les enseignants mélanésiens m'ayant soutenu ont été durement sanctionnés : mutés des îles sur la Grande-Terre, rétrogradés, pour les cadres, à des postes inférieurs, en un mot humiliés. Rentré en France (...), malgré le succès du recours que j'ai alors introduit auprès du Conseil d'Etat, aucune des administrations successives n'a pris la décision de me réaffecter dans un poste où j'aurais le sentiment d'être utile, auprès d'une population dont je me flatte d'avoir obtenu la confiance. Ce refus de me rendre justice est un exemple, parmi tant d'autres, qui explique la perte de crédit des autorités françaises dans les milieux mélanésiens. Faudra-t-il que la situation s'aggrave pour qu'on se décide à rappeler — je ne suis pas le seul — ceux dont l'action pourrait peut-être encore éviter le drame ?

A high-contrast, black and white micrograph showing a dense, granular texture. The image is characterized by a complex pattern of dark, irregular shapes and bright, speckled areas, suggesting a highly textured surface or a biological specimen under intense light. The overall appearance is noisy and detailed, with no discernible text or figures.

**AVIS
D'APPEL D'OFFRES**
Le Muséum national d'histoire naturelle met en adjudication pour le
1^{er} février 1985 la concession
d'une **LIBRAIRIE SPECIALISÉE
EN SCIENCES NATURELLES**
Au Jardin des Plantes de Paris
Rens. et retraits de dossier au
Muséum, 57, rue Cuvier, 75005 Paris
Clôture des inscriptions: 22/1/85

... tard, Angé-
... première firme à
... cation indus-
... la locale de
... Américains des
... Dans
... la société
... du marché
... de ci-
... de celle
... Pour la
... équipe sub-
... l'équipe Apollo
... Américains sont

150

Monsieur Zoom

Pierre Angénieux mettait au point l'objectif à focale variable en 1956.

Le nom de Pierre Angénieux est aussi prestigieux auprès des photographes et des cinéastes que ceux de Carl Zeiss et d'Ernst Leitz. Cet opticien, ingénieur des Arts et Métiers et de l'Ecole supérieure d'optique, avait fondé en 1935 au cœur de l'Hexagone à Saint-Héand, près de Saint-Etienne, la société qui porte toujours son nom. Inventeur d'objectifs réputés, largement appréciés sur le marché international, il permit à son entreprise de ne guère être troublée par la mainmise japonaise sur l'industrie photographique. Aujourd'hui, les Établissements Pierre Angénieux se préparent à célébrer leur cinquantenaire en même temps que vingt ans de collaboration avec leur plus fameux client, la NASA, l'administration américaine pour l'aéronautique et l'espace.

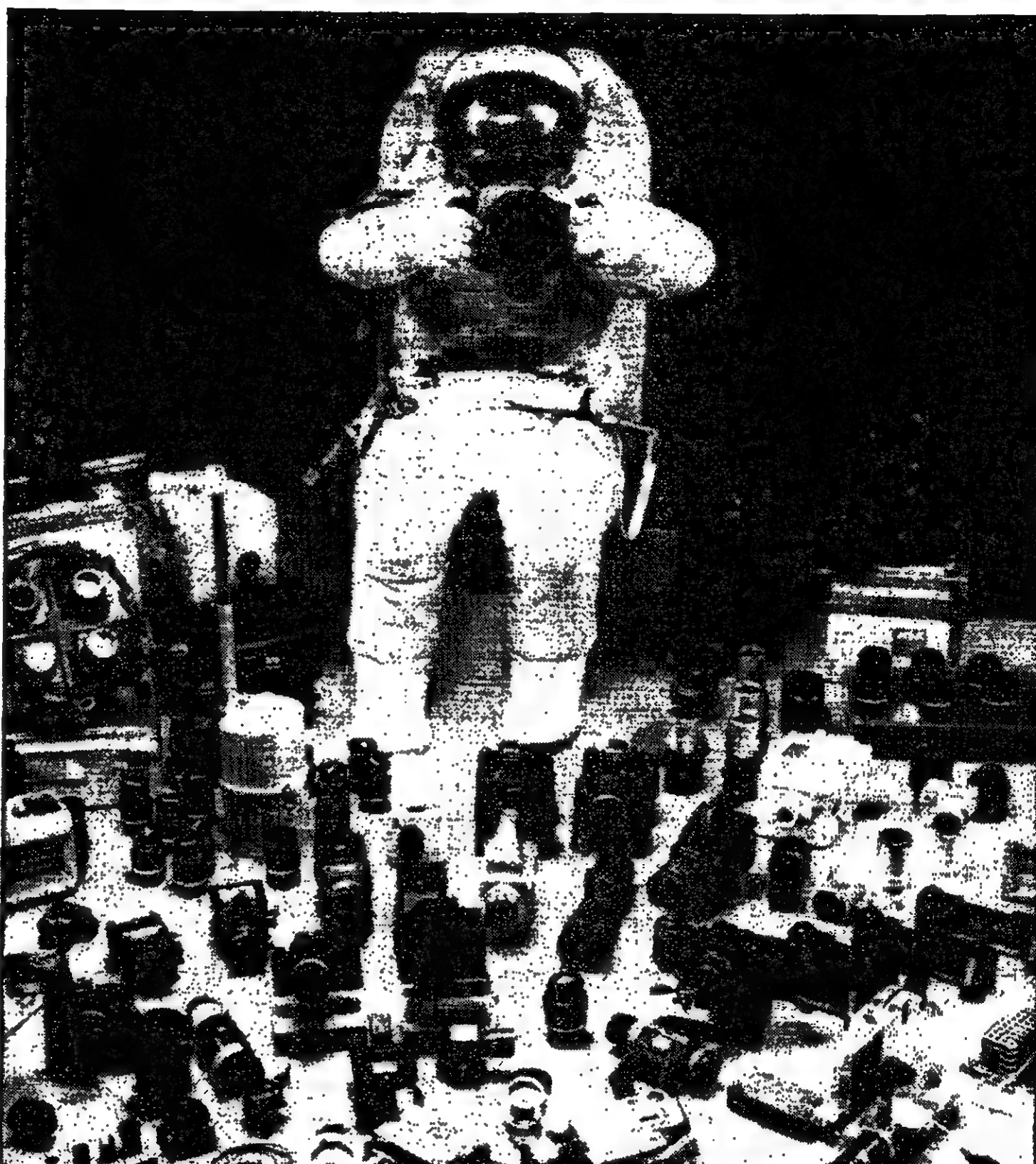
Depuis les années 1964-1965, en effet, la firme de Saint-Héand reçoit commandes d'objectifs de cinéma et de télévision pour les missions spatiales américaines, et, récemment encore, elle a livré onze équipements optiques pour la navette Columbia. Ce qui, lorsqu'on connaît les exigences draconiennes de la NASA quant aux performances et à la fiabilité des matériels qu'elle utilise, est la preuve la plus évidente de la qualité des objectifs Angénieux. Cette qualité, c'est en fait l'arme maîtresse de la stratégie élaborée par Pierre Angénieux et qui imprègne littéralement toute l'histoire de l'entreprise.

Les premiers objectifs Angénieux sortent de l'usine en 1938. Ils sont alors destinés à la photographie. D'emblée, ils sont appréciés par les utilisateurs, mais la guerre interrompit les fabrications, qui ne reprirent qu'en 1945. L'usine compte alors une trentaine de personnes.

A cette époque, Pierre Angénieux réalise le Rétrofocus, un objectif grand angulaire qui connaît un succès considérable et dont le principe optique a été repris par tous les fabricants du monde. Il s'agit d'un objectif ordinaire auquel est ajouté un groupe divergent de lentilles frontales. Sur l'appareil photo, cette combinaison permet d'augmenter la distance qui sépare le film de la lentille arrière, distance qui, sur un grand angulaire, est habituellement très courte (1). Son allongement est nécessaire avec les reflex, car ces appareils sont équipés d'un miroir mobile dont le mouvement serait impossible avec une optique se rapprochant trop du film.

En 1950, Angénieux met au point un objectif ultralumineux pour le cinéma, ouvert à 1:0,95. Ses performances sont telles que la NASA le choisit en 1964 pour ses satellites Rangers. Ils rapporteront quelque 20 000 clichés de la Lune lors des vols Rangers 7, 8 et 9. Entre-temps, en 1953, la plus puissante firme américaine productrice de matériel cinématographique, Bell et Howell, a confié à Angénieux la fabrication des objectifs de la totalité de ses caméras 16 mm.

Trois ans plus tard, Angénieux est la première firme à lancer une fabrication industrielle d'objectifs à focale variable que les Américains baptiseront aussitôt zooms. Dans les années 60 et 70, la société détient plus de 95 % du marché mondial des objectifs de cinéma et près de 90 % de celui des zooms de télévision. Pour la NASA, Angénieux équipe successivement la mission Apollo (les objectifs Angénieux sont



les premiers à filmer les pas de l'homme sur la Lune). Gemini, Skylab, le vol Apollo-Soyouz, les navettes Columbia, Challenger, Discovery. Durant les dix premières années, l'administration américaine semblait d'ailleurs acheter les optiques Angénieux les yeux fermés, souvent par le canal de ses plus puissants fournisseurs, fabricants des caméras : RCA et Westinghouse. Jusqu'au jour où le doute dut probablement s'emparer de quelques membres de l'état-major de la NASA, apprenant au fil d'une conversation que les objectifs étaient fabriqués dans un village perdu du centre de la France.

Ce jour-là, en 1977, Jean Moret, le nouveau PDG de la société (Pierre Angénieux venait de prendre sa retraite), reçoit à Saint-Héand un Américain pointilleux. Il ne révélera sa véritable identité que quelques heures plus tard après avoir visité l'usine : Kenneth Samuel Kleinknecht, le numéro deux de la NASA, véritablement soulagé d'avoir pu constater que les objectifs Angénieux n'étaient pas bricolés dans l'arrière-boutique d'un artisan génial.

Il est vrai qu'Angénieux est une firme bien petite comparée à la plupart des autres fournisseurs photo-cinéma de la NASA : RCA, Westinghouse ou Kodak par exemple. Dans les années 70, elle occupait quelque cinq cents employés et techniciens, et son chiffre d'affaires oscillait autour de 30 millions de francs. Aujourd'hui son effectif atteint 621 personnes et son chiffre

d'affaires a quadruplé. Mais ses modestes dimensions n'ont pas empêché Angénieux de prospérer, de résister à la crise et, en particulier, de passer à côté de l'effondrement de l'industrie photographique européenne. Pour réussir, la firme a fait plusieurs choix judicieux.

Tout d'abord, elle ne produira que des équipements sophistiqués répondant aux exigences les plus sévères de qualité et de robustesse. Les fabrications ont été orientées vers de petits marchés où ces performances sont indispensables et où les prix ne peuvent donc guère être affectés par des productions de masse. C'est ainsi qu'Angénieux s'est tournée vers la réalisation des zooms destinés aux studios de cinéma, de télévision, et aux équipements scientifiques. La firme a au contraire abandonné le secteur photo et cinéma d'amateur où les Japonais se sont montrés capables de fabriquer chaque mois des millions d'excellents objectifs.

Sur le marché du zoom professionnel, en revanche, il n'y a pas place pour de telles quantités. Il était donc possible d'être compétitif en se plaçant à la pointe du progrès technologique et en fabriquant sans faire la moindre concession à la qualité, tant optique que mécanique.

Dès 1965, Angénieux lança des zooms ayant une variation de focale de 10 fois, couvrant tous les besoins du reportage télévisé (2). Un zoom de variation 42 fois a même été commercialisé : il reste inégalé à ce jour.

Une idée du savoir-faire d'Angénieux peut être donnée

ici lorsqu'on sait que certains zooms comptent jusqu'à trente lentilles et qu'à chaque traversée d'une surface air-verre 4 % de la lumière peut être perdue. Autant dire que, sans réduction de ces pertes, on ne pourrait pas réaliser de tels objectifs. Pour cela, la surface d'une lentille est traitée multicouche, opération qui consiste à déposer plusieurs couches de substances transparentes dont les indices de réfraction éliminent par interférence les réflexions de lumière parasites. Les procédés mis en œuvre par Angénieux lui permettent d'obtenir une transmission de l'ordre de 99,8 % de la lumière traversant chaque surface de verre. Pour cela sont employées par vaporisation électronique jusqu'à cinquante couches aux caractéristiques différentes, agissant chacune sur une longueur d'onde de la lumière. Un ordinateur contrôle l'opération en temps réel et corrige si nécessaire la répartition des substances avec la précision d'un demi-millionième de millimètre (5 angströms).

Pour maintenir son niveau technologique, la firme de Saint-Héand utilise, bien sûr, une main-d'œuvre de haut niveau. Mais aussi, elle investit fortement : 9 % de son chiffre d'affaires alors qu'elle se contente d'une marge bénéficiaire de 2 % de ce chiffre (son cash-flow étant, lui aussi, de 9 %). Angénieux équipe encore aujourd'hui 80 % des caméras de télévision professionnelles et 95 % des caméras de cinéma 16 mm et 35 mm. Elle fait à l'exportation 85 % de son chiffre d'affaires. Pour gagner les marchés étrangers et assurer

Prospace constitué des entreprises européennes qui ont une vocation dans le domaine spatial. Le département médical, lui, propose essentiellement des projecteurs de salles de chirurgie pour éclairer un champ opératoire en lumière froide.

Enfin, voici deux ans, Angénieux a décidé de revenir à ses premiers amours : la photographie d'amateur, en produisant deux zooms pour appareils 24 x 36. Le zoom, en effet, est devenu un objectif courant pour les photographes, et Angénieux estime que son savoir-faire en la matière lui donne la possibilité d'entrer sur un marché où les Japonais sont rois en proposant des optiques aux qualités comparables ou supérieures, à un prix compétitif. De fait, les premiers zooms disponibles 2,5 - 3,3/35 - 70 mm et 3,5/70 - 210 mm ont d'excellentes performances (nous les avons largement essayés) et sont plutôt moins chers que les optiques japonaises comparables (environ 4 500 F au lieu de 4 500 à 6 000 F selon les marques).

Jean Moret, le président de la firme, que nous rencontrons à la dernière Photokina, était optimiste pour l'avenir d'Angénieux. Le nouveau département grand public est déjà un succès. Et l'on pressent que demain l'optique aura le vent en poupe et prendra peut-être sa revanche sur l'électronique. C'est que la vitesse de déplacement des photons (les corpuscules de la lumière) est beaucoup plus grande que celle des électrons. Déjà la fibre optique remplace le câble car elle permet de véhiculer un flux d'informations bien supérieur. Dans de nombreux secteurs on fonde de gros espoirs sur la « photonique », domaine où les techniciens d'Angénieux, précisément, sont particulièrement à l'aise.

ROGER BELLONE

Aux quatre coins de France

Vacances et loisirs

COTE D'AZUR - 06500 MENTON
Eliot CELINE-ROSE *1990 07, maison de 500 m²
Tél. 06 83 26 26 38. Climatisation tout confort.
Cuisine et salle à manger, salle de bain, piscine.
Piscine compl. ext. avec 84-05 : 160 F à 180 F T.T.C.

Vins et alcools

Découvrez un HAUT-MÉDOC
LE CHATEAU DILLON
Vente directe - Prix franco
LYCÉE AGRICOLE DÉPARTEMENTAL
33290 BLANQUEFORT - Tél. 35-02-27

CHATEAU LA TOUR DE BY
Cru Grand Bourgeois du Médoc
Bégard, 33340 Lesparre Médoc
Tél. : (05) 41-50-03
Documentation et tarif sur demande

CHAMPAGNE 1977 EXCELLENT

Tarif sur demande
BONDON Jean-Luc, récoltant
51200 REUIL. Tél. (36) 34-32-10. Tarif sp. C.E.

1^{er} GRAND CRU SAUTERNES

« CHATEAU LA TOUR BLANCHE »
Ecole de viticulture BOMMES
33210 LANGON - Tél. : (16) 561-63-61-55.
Tarifs sur demande - Vente directe.

MERCUREY A.O.C.

Vente directe
12 bouteilles 1981 : 398 F TTC franco dom.
TARIF SUR DEMANDE - Tél. (05) 47-13-94
Louis Modrin, viticulteur 71160 Mercurey.

Jeunesse au Soleil-Levant. *Tel est le thème qu'explore ici Yves Florenne*

Tel est le thème qu'explore ici Yves Florenne

« Je ne suis pas une femme agenouillée »

Kyoto à mi-voix.

QUE le Japon importe à grands frais une dizaine de Français pour célébrer avec lui Diderot et les Lumières, c'est un fait entre d'autres qui peut à la fois nous étonner et nous rassurer sur la valeur que garde notre production d'idées et d'esprits universels. Bien qu'elle puisse malaisément être chiffrée et pesée, on pourrait tout de même la prendre en compte au crédit d'un commerce extérieur un peu désastreux si, l'on voulait bien ne pas trop oublier que le mot commerce a aussi un sens autre que mercantile. Ce « trafic de choses morales », pour parler comme Littré, qui demande certes un support matériel, n'a pas été le souci obsédant de nos gouvernements successifs.

Or la première de ces « choses morales », sans qu'il soit le reste n'est rien, c'est évidemment notre langue. Une institution au nom un peu pompeux semble vouée à l'illustration et à la défense de la langue française. Mais il s'agit bien de cela ! Des personnalités éminentes sortent de ce Haut Comité sitôt qu'entrées parce qu'elles constatent leur illusion. Que le français soit appauvri, abâtardi, mutilé dans sa croissance même, peu importe pourvu que, devenu simple à manier, il soit un bon petit outil pour vendre. A ce train-là, faudra-t-il dans quelques années aller jusqu'au Japon pour y entendre parler encore véritablement français ? En attendant, quand on y débarque pour la première fois, comment ne pas être réconforté et touché par ces maîtres qui apportent, avec tant de savoir, non seulement à leurs étudiants mais à nous, leurs propres clartés sur notre dix-huitième siècle ? C'est ce qui n'a cessé d'apparaître tout au long de ce colloque, organisé avec un sens si délicatement généreux de l'hospitalité par son président, le Pr Nakagawa, qui sait notre langue dans toutes ses nuances et la pratique en virtuose.

La rencontre de Kyoto autour de Diderot allait être suivie d'une autre, à Nagoya, sur la jeunesse, la « formation de la jeunesse ». Diderot ne manqua pas d'y être présent, même si on négligea en lui l'auteur d'un petit traité en une page : *De l'éducation*. « N'attendez rien, ou peu de chose. » Restait la jeunesse. Évidemment, c'est maintenant, ici à Kyoto, dans ce vivier d'étudiants et de jeunes enseignants qu'il faut s'instruire. Chercher ailleurs serait illusoire. Je sais d'avance que chez Toyota, à Nagoya, le jeune ouvrier (pardon, on dit ici « employé ») à sa chaîne tournera rapidement vers nous le sourire et l'air content que tout le monde ici montre dans son travail. De toute façon, inutile de chercher à communiquer si on ne peut le faire directement. L'interprète stérilise.

Avec mon premier étudiant, j'ai eu de la chance. Non seulement parce que, parvenu presque au bout de sa course, il avait de la maturité et une connaissance suffisante de l'expression parlée, mais parce que, du premier coup, et même du premier geste, il m'apporta ce que je n'aurais pas osé espérer.

Première question : sans doute visait-il l'enseignement, et en particulier celui du français ? Nullement : il attendait de son diplôme l'accès à une entreprise. C'était bien naturel, mais à quoi lui servirait Diderot, notre dix-huitième siècle et le reste ? C'est alors qu'avant de la formuler il illustra aussi-

tôt sa réponse en se frappant le crâne avec fureur. Et la réponse explicite fut que l'acquisition des connaissances utiles à la profession qu'il exercerait était évidemment indispensable ; mais que l'essentiel, c'était de se former l'esprit avant de s'empirer la tête ; et, pendant qu'elle s'emplissait, de travailler encore à se la faire bien faite. J'en oubliais de lui demander s'il avait lu Montaigne, tant cette vérité lui paraissait simple, naturelle, évidente. Ainsi, au premier contact, on découvrait que pour un étudiant d'un pays surindustrialisé, et qui ne se préparait pas à une carrière de culture pure, l'université est aussi autre chose, et même par priorité, qu'une fabrique à débouchés, où l'on entre à seule fin d'en sortir muni d'un ticket d'embauche éventuelle.

Pour ceux des étudiants qui se destinent à l'enseignement l'incertitude est grande. Le cursus comporte l'équivalent de notre licence et un doctorat qui se prépare en deux années

et/ou expérimentale par initiatives locales à ne pas provoquer artificiellement par voie descendante (1), sur la condition sexuelle de la jeune fille japonaise. D'autant que la communication parlée était un échange de sons, mélodieux d'un seul côté; elle riait beaucoup, et je démêlais peu de choses dans le reste de sa musique. Elle-même m'entendait mal. Sans doute parlais-je trop vite. Elle croyait mieux comprendre en approchant au plus près l'oreille, penchant la tête d'un mouvement vif qui faisait glisser ses cheveux sur son visage comme un écran de laque, et je me trouvais dans la situation du confesseur derrière sa grille, non au moment de la confession mais de la pénitence; ce n'était pas mon affaire, je me hâtai d'absoudre. Pourtant, comme je lui avais demandé l'objet actuel de son étude, elle avait dit: Baude- laire. Quelle chance! Au Japon: les Fleurs, bien sûr. Non: le Spleen de Paris. Elle prononça ces mots avec une sou-

*suis pas une femme agenouillée **

Du coup, c'était mon affaire. J'avais bien des choses à éclaircir, que j'avais lues ou entendues, et qui me paraissaient douteuses ou contradictoires. D'abord sur l'*O mial*, qui pour les uns demeurait la règle, pour les autres tombait en désuétude, la vérité est au milieu : il reste largement pratiqué. C'est le « mariage arrangé » de notre dix-neuvième siècle bourgeois, et même des époques précédentes, à cela près qu'il n'est nullement un mariage forcé. Les parents, avec le plein accord de leur fille, lui cherchent un mari « assorti sous tous les rapports ». Quand l'assortiment offert convient au plus gracieux objet de ce trafic nuptial et que l'assortisseur ne lui répute pas, elle agréé le tout, sous bénéfice d'inventaire. Le marché une fois conclu, pour le reste et pour la suite, c'est un « *Fais ce que voudras* ». En japonais, il ne saurait se prononcer, il est implicite, comme c'était d'ailleurs le cas chez

donc donné pour une loi naturelle par son « observateur » occidental. Une dichotomie; qu'on dirait gidiennne si elle n'était parfaitement hétérosexuelle, et qui ferait « le Japonais » séparer radicalement le jeu érotique, aussi purement ludique que tout autre jeu, de « l'amour proprement dit ». Définissons-nous des sociologues et ethnologues en chambre — c'est bien le cas de le dire. D'abord, qu'est-ce que « l'amour proprement dit » ? Platonique ? Spirituel ? Divin ? L'âme et le cœur d'un côté, le corps de l'autre, toute communication coupée ? Quel sens peut avoir cette systématisation absolue, surtout appliquée à un peuple qui, au contraire des nôtres, n'a jamais culpabilisé la sexualité ? Cette histoire n'a dû être que la parure exotique d'un exercice fort banal des « droits de l'homme », garantis par l'enfermement des femmes. Dans un Japon où de jeunes couples s'unissent librement, pour leur seul attrait mutuel, on se de-

mais : « Où ? » Union libre, oui : comme l'air, en plein air. Se loger est plus improbable encore et plus cruel pour les jeunes couples sans statut que pour les autres. Nombre de ces unions doivent « être qu'une suite de rencontres précaires. Il y a les bars « pour amoureux », offrant quelques retraites accueillantes. Bien plus coûteux, les *love hotels* (le Japonais semble ne pas daigner avoir un nom à lui pour ces asiles du plaisir), mieux faits pour des rencontres plus épisodiques et moins gratuites où l'un au moins des partenaires est mieux renté que la plupart des jeunes ; bien entendu, ceux-ci y trouvent eux aussi, quand ils en ont les moyens, une hospitalité luxueuse, pourvue non seulement de tout le confort, mais de ces accessoires de jeu que nous connaissons depuis longtemps par ses estampes. L'électronique n'a pas dû y ajouter grand-chose.

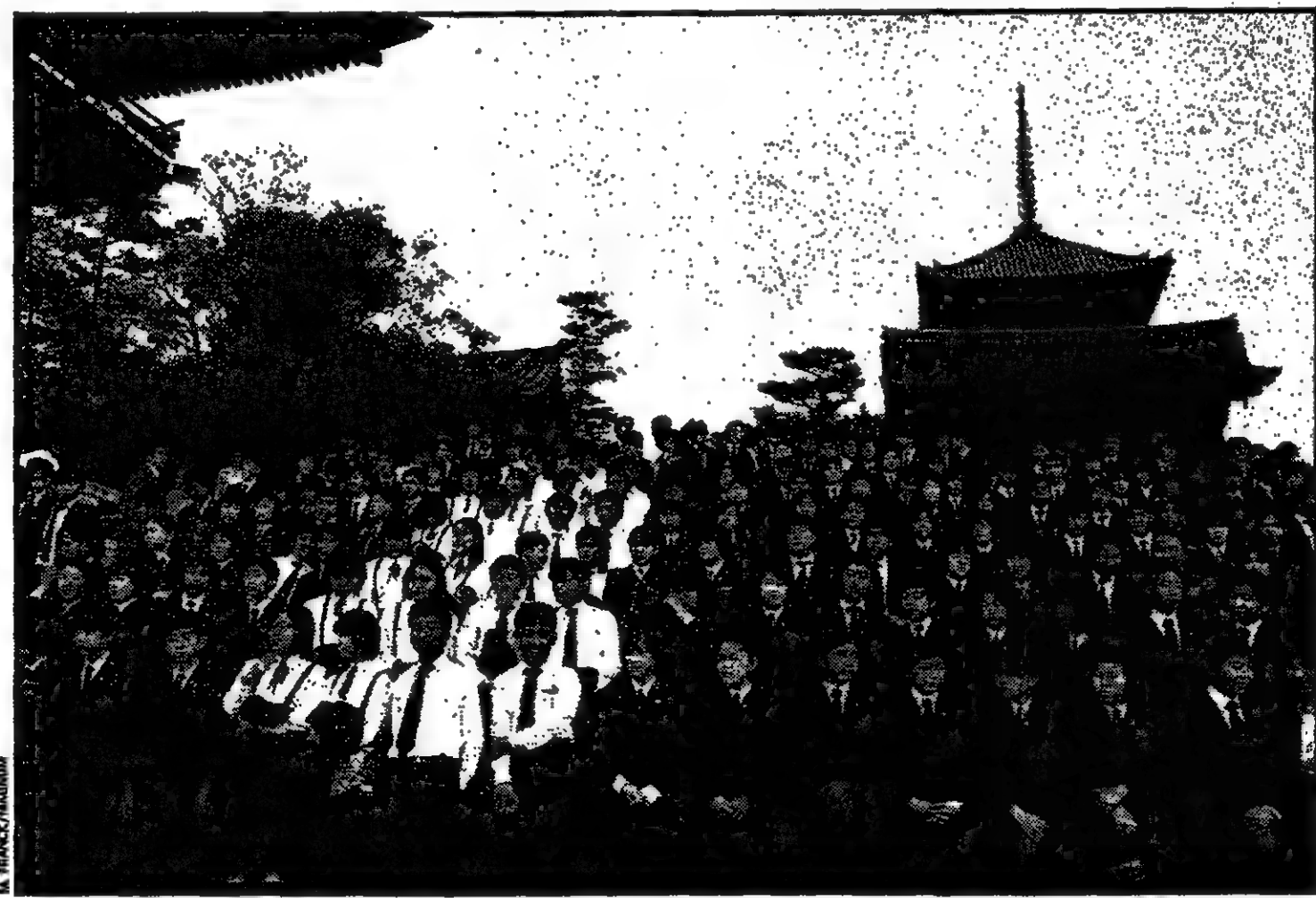
Pour voir, à tous ses âges, la jeunesse en marche et en masse, bruisante, contente, il suffit de la rejoindre dans la vaste enceinte boisée des temples innombrables où on les conduit pour rendre un culte : ces monuments historiques, à ces « trésors nationaux » du Japon. Par centaines, bien alignées, ils montent gaiement à l'assaut des mauvais esprits convulsés et grimaçants dans leurs cages : les très jeunes, chaque groupe reconnaissable à ses bonnets de couleurs différentes, rallié au drapeau de sa monitrice, les lycéens stricts dans leur uniforme noir, les filles en tailleur bleu marine, celles-ci et ceux-là jamais confondus, mais comme spontanément séparés, sans l'apparence visible d'une règle, d'une discipline, d'un rappel à l'ordre ; la mixité scolaire semble s'arrêter à sept ou huit ans. Contrairement aux garçons, les filles vont en groupes fiottants, bruisants, à l'affût de ce qui se présente, notamment l'Occidental plutôt rare ; et s'il signale son origine par un « bonjour », une risée fait onduler les têtes dans les exclamations discrètes et de grands sourires.

Mais attention. Il ne faut rien déduire de l'uniforme, qui n'appartient qu'à l'école. Quand elle n'est plus en corps, cette jeunesse n'en a cure. Alors qu'en Europe, spontanément, moutonnement, elle l'adopte, ici le blouson et le tesh-shirt californiens ne sont pas de mode, et, prodige, pas même l'inévitable jean; on n'en voit guère quelques-uns que chez les plus jeunes; je n'ai rencontré qu'une seule fille qui en était affublée.

Il arrive qu'autour des monuments, dans leurs vastes parcs, tout redevienne solitude et silence. Un peu plus tôt, les bataillons bleu marine et noirs envahissaient le château de Nijo. Mais c'est dans ses beaux jardins de fleurs et d'eau, soudain presque déserts, que nous avons croisé une petite bande de lycéennes échappées, sept ou huit filles de treize à quatorze ans. Nous étions déjà loin quand nous entendîmes derrière nous une galopade. Elles s'étaient ravissées, enhardies, elles nous entouraient, à la fois timides, décidées, excitées, un peu inquiètes : elles voulaient photographier avec elles, pour l'emporter, ce couple étrange qui disait « bonjour ».

Y. F.

(1) Ceci n'est pas traduit du japonais, mais emprunté, pour être mieux compris, au langage techno-universitaire du fameux rapport de M. Louis Le-grand.



et n'est donc pas, lui, l'équivalent de notre doctorat d'Etat, qui exige, ou exigeait, de longues années de labeur et débouchait sur un très gros livre. Il l'est moins encore de l'aggrégation, en ce qu'il n'aggrège à rien et n'assure aucunement l'emploi. N'étant pas un concours, il permet seulement de prétendre à l'un des postes à pourvoir, attribués « sans travaux ». Ce qui peut être moins hasardeux et plus ou moins équitable que le concours. Celui qui réussit est enfin payé de ses peines et de sa dépense; ou plutôt, les parents le sont de leurs sacrifices. Car l'enseignement, au-delà de sa période obligatoire, n'est pas gratuit au Japon. Les universités, comme aux Etats-Unis, sont même fort coûteuses. On cite des chiffres exorbitants. Et ce peut être peine et argent perdus.

En même temps que l'étudiant qui s'était montré si éloquent rien qu'en se touchant la tête, une étudiante s'était portée volontaire pour un entretien. C'était une ravissante porcelaine, l'air très jeune. Je me voyais mal, le stylo en arrêt, l'invitant à me livrer sans détour toute l'étendue de son évaluation sommative, théorique

daine et surprenante netteté, comme les cantatrices qui chantent dans une langue qu'elles ignorent; avec aussi une pointe de spleen, justement. Après tout, le glissement du rideau de laque, c'était peut-être sa façon à elle de commenter *Un hémisphère dans une chevelure* qui est, avec *l'Etranger* et ses « merveilleux nuages », celui des petits poèmes en prose le mieux fait pour une Japonaise.

En attendant, les questions délicates me restaient pour compte : les garçons se montraient trop enclins à les éluder, et je n'entendais de toute façon que leur cloche. J'allais bicatôter apprendre que les femmes parlaient là-dessus avec une liberté tranquille. Signe certain de libération. L'une était très remarquable, d'abord par sa présence même, dans une société professorale où le masculin l'emporte jusqu'à être bien à plaindre de s'y trouver si seul, puis par une intelligence aussi évidente que sa beauté, enfin par une certaine fierté calme. Et je fus édifié quand, je ne sais plus à quel propos, le mariage peut-être, elle glissa sans appuyer, mais avec un défi que tempérait le sourire : « Je ne

nous. Etant plus strictement entendu que cette Thélème privée devra rester secrète, du moins discrète, ce qui n'est après tout qu'un aspect particulier de la politesse. *L'O miai*, pourtant, n'exclut pas l'union libre... qui fut vécue avec un autre. Dans ce cas, le mari présent et accepté considère son ou ses prédécesseurs comme n'ayant eu aucune espèce d'existence. Autre forme de la politesse. Du reste, il peut arriver que la demoiselle soit frappée par l'amour en découvrant le présent. Avec d'autant plus de chances que la présentation est souvent à répétition. *L'O miai* n'est pas des fiançailles, mais un simple agrément sans engagement, que la jeune fille peut révoquer à tout moment, et elle ne s'en prive pas, ne pouvant qu'y gagner en attrait comme en considération. Quelqu'un me parlait d'une qui avait pratiqué *L'O miai* quarante fois. Ce qui passe pour une performance mais non pour un record.

Un autre trait, soupçonnable d'avoir été prêté gratuitement aux Japonais, bien plus remarquable en ce qu'il ne tiendrait pas, lui, de la coutume sociale, mais de la nature même, et

mande bien pourquoi ils ne s'arrangeraient pas pour que le « jeu » et l'amour proprement dit » fassent bon ménage. Et dans l'*Ou mal* de convection, il est plaisant d'imaginer que l'épouse discrètement déliée par elle-même aille se donner un amant pour « l'amour proprement dit », et un autre, ou d'autres, pour le « jeu » ; cependant que ses élus, chacun pour son propre compte, pratiqueraient l'alternance inversée. Mon informatrice bénévole en riait de bon cœur, pour s'affligir tout de même un peu de ces curieuses figures d'un ballet orientaliste si étranger à la chorégraphie japonaise moderne. Rien de très nouveau sous le soleil, levant ou non. Nous en étions bien d'accord ; au Japon comme ailleurs, corps et cœur peuvent, et c'est même le plus commode, ne faire qu'un, tant qu'il leur plaît. En règle générale (avec de notables exceptions), la fidélité à « l'amour proprement dit », c'est-à-dire « tout entier », a plutôt l'habitude de durer. au moins aussi longtemps que... l'amour.

Encore faut-il pouvoir le faire. Ici, la question n'est pas : « Pourquoi faire ? » ou « Comment ? » ou « Avec qui ? »

[illegible]

Question:

au retour d'un bref mais pénétrant voyage au Japon.

Dans les arceaux de la réussite

A Nagoya, le Centre Kawai.

JUSQUE dans son nom, le symétrique exactement inversé de Tokyo ville sans passé, Kyoto, épargnée par les cataclysmes et la guerre, est le cœur et le berceau du Japon, son âme, sa mémoire. L'une des trois villes du monde élues de Malraux, avec Venise ; j'ai oublié la troisième, Paris étant à part. Nagoya, elle, est une ville américaine comme Tokyo, la cohérence en plus, dans un parti d'urbanisme à grandes perspectives qui s'amuse d'une petite tour Eiffel et s'honore de ses temples et de son château. Mais Nagoya est d'abord une puissance industrielle, une cité des affaires, et, en conséquence — selon une logique encore américaine, — en ayant les moyens, elle a l'ambition de ce luxe : la culture. Aussi était-ce le Centre Kawai pour la culture et la pédagogie qui avait pris l'initiative de cette rencontre et lui donna son éclat, où allaient se confronter des vues sur la jeunesse et où nous allions apprendre un certain nombre de choses.

Mais on n'apprend pas qu'à l'école. Et c'est dans cette soirée de Nagoya, à forte densité intellectuelle il est vrai, que j'allais parfaire mon instruction, et même l'éclaircir tout entière. Dans la foule, se tenait simplement le plus bel Uiamaro, le plus ravissant Harunobu vivant : une haute jeune fille – la Japonaise grandit de jour en jour – dans une robe étroite et très longue, peinte de nuages et d'oiseaux. Taillée, dit-elle, dans le kimono de sa mère. C'était déjà un symbole : tirer d'un vêtement si lié à la tradition et au rite une robe parfaitement occidentale et même parisienne, mais où le Japon restait peint...

Elle avait vécu assez longtemps en France, étudié dans une de nos écoles des beaux-arts. *« Vous, par exemple, les garçons français... »* Non, décidément. Ses camarades étaient très jeunes, dix-huit ans, et puis... On apercevait le peu d'affinités entre de trop jeunes barbares hirsutes et cette princesse de soie. Quant à la liberté parfaite du propos, elle tenait pour beaucoup à ce non moins parfait maniement du français, donc à l'usage du demi-mot. Mais ce qui intriguait, c'était, à travers la légère étrangeté d'une musique orientale, l'écho du plus pur accent de France. Où donc cette école et cette ville ? Elle la nomma, la Loire parut. Le secret était là. La suavité japonaise et la douceur angevine (glissons Du Bellay, mine de rien) font un délicieux mariage. A propos : le mariage. Occasion à saisir pour nourrir notre information sur un point capital et des plus controversés. *« Vous, par exemple ? »* Elle répondit, d'un air allégué et même allègre, que pour elle, Dieu merci, *« c'était trop tard »*. Qui peut se traduire : *« Toujours trop tôt »*.

Et pourtant le mariage, au Japon, qu'ailleurs, en dépit de sérieuses atteintes qui restent malgré tout le plus souvent provisoires, demeure une institution solide, respectée, conforme à l'harmonie sociale », et à laquelle beaucoup se vouent et une partie des autres se rallient. Pas besoin de statistiques : on le rencontre à chaque pas, tous les jours. C'est la plus quotidienne et foisonnante des fêtes japonaises, qui sont presque toutes, en quelque sorte, des mariages. Un défilé de couples, à Kyoto, nous avança, rieurs, rangés sur le perron de l'hôtel, des dames cérémonieuses et des petites filles bien raides dans leurs kimonos chatoyants. Quelqu'un

d'entre nous qui ne doutait de rien s'exclama et applaudit, croyant à une sorte de garde d'honneur placée là pour nous recevoir. La découverte des mariés dans le hall révéla cette noce à laquelle nous n'étions pas invités. La surprise rebondit le lendemain : les dames de la veille, mariée comprise, étaient soigneusement pendues dans des grands placards ; au vrai, les kimonos et la robe blanche qu'une femme achevait de repasser.

C'est que les hôtels sont des théâtres de noces, avec leur magasin des costumes et leur costumière experte. Dans le palace de Nagoya qui a pris pour toile de fond le château monumental fait de pagodes superposées, ses doutes et ses eaux, c'est une représentation continue des plus beaux mariages dans les plus beaux costumes. Ceux-ci sont conservés dans les coulisses de ce théâtre ; on les loue pour la journée, fort cher, et même à des prix qui nous paraissent fabuleux : on m'a parlé de 40 000 de nos francs. Ils revêtent le cortège des femmes et des enfants. La mariée porte, elle, une robe blanche, qui est une crinoline en forme de pagode. Le marié n'a qu'un costume occidental, et tous les hommes pareillement. Est-ce que se déguiser en samouraïs leur paraîtrait peu sérieux, et qu'ils préféreraient à leurs propres yeux de la considération en entrant le lendemain dans leur bureau américain ? Tandis que les femmes sont faites, elles, pour porter la tradition avec la parure.

La fonction pédagogique du Centre Kawai est considérable, notamment en ce qu'il prépare au concours d'entrée à l'Université. Car le Japon, bien que libéral en cela et manquant de la totale indulgence que mérite la jeunesse, ne se contente pas pour ouvrir ses universités d'un certificat d'aimable ignorance encyclopédique, tel que notre baccalauréat d'aujourd'hui. Les connaissances requises pour affronter ce concours effrayaient un peu les plus jeunes des professeurs de notre groupe, au début de l'année 1968, exigeant une préparation intense et efficace qu'on reçoit ici. Et un travail soutenu, au point d'être difficilement soutenable. Il y a

même là-dessus une formule lapidaire qui prend pour étalon de la réussite le temps accordé au sommeil : « Quatre heures : reçu ; cinq heures : collé. » Bref, la sélection dans toute son horreur.

Nous étions conviés à assister à une leçon — de français, bien sûr — et à poser des questions. En entrant dans la classe — au juste, un amphithéâtre à part la forme, — je cherchai, parmi les quelque cent cinquante grands élèves présents, à recenser les filles, pour finir par en dénicher sept ou huit. Ma question fut simplement : « *Pourquoi ?* ». L'élève du premier rang, choisi pour sa facilité à la réplique, répondit par une boutade suffisamment provo à notre intention collective : « *Sans doute parce que vous ne les avez pas attirées.* ». Le même se renseigna ensuite sur « *les livres à lire pour séduire les jeunes filles françaises* ». Touchante et présomptueuse illusion d'intellectuel.

On aurait préféré une réponse sérieuse, et que ce fut une des rares candidates qui la fit. Mais, en pareille circonstance, on n'entend jamais une voix féminine. La réponse vint un peu plus tard. Légèrement recusive sur la proportion qui est statistiquement de 10 %. Bon ! Mais dix ou six pour cent, c'est toujours : pourquoi ? La réponse est aussi

claire que la raison. Parce que la jeune fille parvenue à l'université trouvant en sortant un emploi, le quittera pour rentrer chez elle quand elle se mariera ou, au plus tard, à son premier enfant. Ce n'est pas une obligation légale, mais bien davantage : ceci est énoncé comme une loi naturelle. Elle est scrupuleusement respectée par les entreprises. En fait, les femmes sont admises au travail jusqu'à peine vingt-cinq ans ; puis de nouveau vers quarante, jusqu'à guère plus de cinquante. Qu'est devenu, dans l'interval, l'emploi conquis, et même la chance de rembaucher ? Sur l'inégalité des sexes en matière d'emploi et de salaire, les garçons se montrent peu discrets. L'éloignement des femmes du travail est le meilleur remède au chômage des hommes. La conséquence, en effet, va de soi. Pour préparer

un concours si rigoureux, d'ailleurs aléatoire, et tenter d'en recueillir les fruits, il faut une vocation de célibat, à tout le moins de non-collaboration démographique. Ce qui n'est pas très bien considéré.

Dans l'enseignement, c'est probablement différent. Et c'est sans doute lui que viseraient la plupart des filles admises à l'Université. Mais l'avenir y paraît très étroit dans le supérieur en tout cas. Comme partout, France comprise. Si, dans toute profession, pour accéder aux postes supérieurs, il faut aux femmes montrer plus de capacités qu'aux hommes, il en va de même au sein de notre Université dans certaines disciplines, la médecine notamment. Dans l'enseignement, c'est le secondaire qui se féminise, et on abandonne volontiers les lettres aux femmes et aux cancrs, ou présumés tels. Les Japonaises professeurs d'université sont fort rares. Au colloque de Kyoto, deux seulement figuraient. Celle, rituellement en kimono, qui enseigne à l'université de Tezukayama la science délicate de la cérémonie du thé ; et la jeune assistante si discrètement brillante qui présida même une séance ; plus fermement que quiconque, rappelant sans faiblesse la tyrannie du temps aux hommes, son patron compris, emportés par la passion de leur sujet.

Il n'y a en tout ceci que simple constatation objective. Au reste, cette inégalité, pour être de proportion sensiblement moins forte et moins visible, n'en existe pas moins dans notre enseignement supérieur. Très supérieurs, les hommes le sont eux-mêmes quantitativement.

Pour goûter le charme des geishas, qui est, il ne faut pas l'oublier, dans leur art de la conversation nourri de la plus *fine culture* et s'enlance à un *mauriauvisme* japonais, pour goûter cet art de caresser par l'esprit, il faudrait pouvoir les comprendre. C'était déjà beaucoup, au souper de grand style qui nous était offert, que leur danse et leur chant. Cependant que d'autres, chacune vouée à deux ou trois convives assis en tailleur sur des coussins de soie, les servent à genoux, très

attentives à leur office, et d'abord à remplir la petite coupe de saké, n'y eût-on bu qu'une gorgée, ce qui porte à en boire beaucoup. Une si constante sollicitude, l'attitude plus encore, ne sont pas sans causer de l'embarras, du scrupule et comme une protestation intérieure, mais réveille en même temps de coupables nostalgies, mêlées d'étranges douceurs que le spectacle, le rituel, cet exotisme dont on sait l'artifice, aident à supporter le mieux du monde. On retrouve quelque accord avec sa conscience quand votre voisin à l'œil aigu, et d'ailleurs initié, vous fait remarquer le signe échangé entre notre servante et ses compagnes : l'heure marquée pour la fin du souper et des divertissements est passée d'une minute, et le syndicat des geishas veille scrupuleusement, quel qu'avec la discrétion qui est ici de règle en toute chose. Mais comment la pensée ne vous aurait-elle pas hanté avec reproche de la belle, fière, savante jeune femme qui, là-bas à Kyoto, refuse l'agenouillement sous toutes ses formes ?

Mais cet autre soir à Noya, le champagne et le désir d'apprendre aidant, comment aussi n'avoir pas soulevé cette question de la soumission et de l'art de servir, pendant ce tête-à-tête si instructif, interrompu seulement pour un instant par le souci, celui-là tout spontané, qu'on a de ne pas laisser vide votre coupe ? La réponse fut dans le sourire indulgent, un peu complice, légèrement ambigu qui montait aux yeux de la jeune fille vêtue d'oiseaux et de nuages : celle qui respirait l'air du large pour avoir, sans s'y écouher ou s'y enliser, passé la passe fatale du mariage.

Alors, quelle libération, et surtout quelle jeunesse ? A chacun, à chacune les siennes. Dès le premier jour, à Kyoto, ce Français du Japon qui a peut-être, d'une jeunesse japonaise, l'expérience la plus profonde, aux questions sur la contestation, la marginalité, se couvrait la tête avec un sourire japonais. Il avait mis au jour quelque chose de beaucoup plus subtil, qu'il appelle le « décalage ». La fréquentation, somme toute gratuite, du français est un signe de cet écart qui ne s'exhibe pas. On allait

oublier ce trait qui nous change si agréablement : ici, la liberté la plus grande répudie tout exhibitionnisme. *« Vous savez, disait-il à peu près, ce qu'on appelle en Occident contestation n'existe pas vraiment ici et guère la marginalisation. C'est-à-dire qu'elle n'est pas visible dans la marge impeccablement blanche : c'est en pleine page qu'elle se trouve, entre les lignes, et même mêlée au texte. Ces jeunes que je vois à toute heure du jour – il y a même des adultes mûrs, et parmi eux des femmes – ils n'ont pas la moindre intention de refaire le monde, ils ne perdent pas leur temps et leur peine à changer la société. Oui, cette société là est tout entière surtendue par le rendement, la rentabilité pour une production forcée de biens qu'on ne dédaigne d'ailleurs pas, au passage. Puisque c'est dans cette société qu'on vit, à laquelle on participe : pour « vivre » justement. On s'en accommode, on passe à travers les mailles, on nage dedans, mais elle n'est pas en nous... Ce qui est tendu en eux, secrètement, ce sont tous les possibles pour la recherche du plaisir et du bonheur. »*

Pour l'archipel depuis toujours tourné vers le sud, la Mer intérieure fut à la fois lieu de recueillement – exactement : elle recueillit la civilisation de Kyoto et de Nara – et d'échanges avec le dehors. Ce paradis du Pacifique aux trois mille îles est devenu l'enfer le plus pollué, le plus bétonné du Japon. Restent les eaux très profondes. Le Japon, dans sa jeunesse d'âge ou d'âme, a aussi sa mer intérieure.

J'y avais repensé plus d'une fois en regardant tel ou telle : le garçon qui tenait sa tête à deux mains avec la volonté de s'en faire le potier ; ces autres, toujours en équilibre au bord d'un silence ; la jeune femme dressée contre tout agencement, la jeune fille aux oiseaux et aux merveilleux nuages... On ne devrait jamais parler, comme on le fait trompeusement, de la jeunesse. Nulle part. Mais sûrement pas au Japon, où elle a sans doute (et pas seulement elle) autant de visages que le théâtre y a de masques.

YVES FLORENNE



Le Conseil constitutionnel devant ses juges

La décision concernant la loi sur la presse ne préserve pas pour autant M. Hersant.

Le Conseil constitutionnel devrait se réjouir. Si ses décisions — quelle que soit la majorité au pouvoir — ont été en général critiquées par elle, c'est probablement parce que, à l'abri de toute pression de quiconque, il a su maintenir fermement le cap de l'impartialité, de la modération et du respect du droit. La dernière illustration de cette défense vigilante, au nom des principes constitutionnels, des libertés publiques dans notre pays a été donnée par sa décision des 10 et 11 octobre 1984 rendue sur la loi visant à limiter la concentration et à assurer la transparence financière et le pluralisme des entreprises de presse.

On ne peut utilement critiquer une décision (1) que si l'on s'est donné au préalable la peine de la lire en entier. Et cette lecture complète est, dans le cas qui nous occupe, à plus d'un égard instructive, car elle apparaît révélatrice des apports fondamentaux — et subtilement expliqués, — dont elle enrichit notre droit constitutionnel.

C'est tout d'abord, sur le plan des principes généraux, le rappel explicite des limites qui sont fixées au législateur dans son pouvoir de réglementation de l'exercice des libertés, et la détermination du contenu du pluralisme de la presse. S'agissant d'une liberté fondamentale, d'autant plus précieuse que son exercice est l'une des garanties essentielles du respect des autres droits et libertés et de la souveraineté nationale, la loi ne peut en réglementer l'exercice qu'en vue de le rendre plus effectif ou de le concilier avec celui d'autres règles ou principes de valeur constitutionnelle.

Or le pluralisme des quotidiens d'information politique et générale est en lui-même un objectif de valeur constitutionnelle et cet objectif suppose que les lecteurs puissent disposer d'un nombre suffisant de publications de tendances et de caractères différents pour exercer un libre choix, sans que ni les intérêts privés ni les pouvoirs publics y substituent leurs propres décisions, ni que l'on puisse faire de la presse l'objet d'un marché. L'empire Hersant était-il une insulte à une telle conception du pluralisme et fallait-il le démanteler ? La

loi avait fixé elle-même des plafonds (2), mais limités à deux hypothèses seulement : le cas de dépassement au moment de la publication de la loi et, pour l'avenir, les cas de dépassement provenant exclusivement d'acquisitions et de prises de contrôle.

De telles dispositions pouvaient-elles s'appliquer immédiatement au groupe Hersant ? Le Conseil constitutionnel ne l'a pas pensé. Certains se sont insurgés contre une décision qui faisait échapper aux rigueurs d'une loi celui-là même qui avait été à l'origine de sa rédaction. Sans doute n'ont-ils pas la décision dans son entier.

Certes, le Conseil constitutionnel rappelle opportunément que, s'il est loisible au législateur, lorsqu'il organise l'exercice d'une liberté publique, d'adopter pour l'avenir des règles plus rigoureuses que celles qui étaient auparavant en vigueur, il ne peut, s'agissant de situations existantes intéressant une liberté publique, les remettre en cause que dans deux hypothèses : celle où ces situations auraient été illégalement acquises et celle où leur remise en cause serait réellement nécessaire pour assurer la réalisation de l'objet constitutionnellement poursuivi. Or, qui pourrait honnêtement soutenir, compte tenu du nombre, de la variété de tendances et de caractères de nos quotidiens nationaux, que le pluralisme de la presse serait aujourd'hui, en France, compromis d'une manière tellement grave qu'il serait nécessaire, pour le restaurer, de remettre en cause les situations existantes ? Quant au caractère licite ou illicite des conditions de création des situations existant au moment de la publication de la loi, le Conseil estime à juste titre qu'il appartient aux tribunaux, seuls compétents en la matière, de l'apprécier...

Cela veut dire que le Conseil entend bien réserver le cas où M. Robert Hersant, poursuivi actuellement devant les tribunaux, serait pénalement condamné. On rappellera à ce propos que le Conseil a maintenu l'article 9 de l'ordonnance de 1945, qui permet précisément ces poursuites. Le « cadeau » à M. Hersant n'est-il pas, de ce fait, quelque peu

empoisonné ? On ajoutera qu'en maintenant l'exigence — prévue par la loi — pour toute publication quotidienne d'information politique et générale d'une « équipe rédactionnelle permanente », le Conseil constitutionnel se prononce pour l'autonomie de conception de chaque publication, interdisant par ce fait même qu'un périodique puisse être, sous couvert d'un titre différent propre à abuser le lecteur, le décalque d'une autre publication... Qui ne pensera point alors à l'Aurore ?...

Les plafonds fixés par la loi ne s'appliquent d'ailleurs — on l'a noté plus haut — qu'au cas où leur dépassement résulterait de pures transactions financières de nature à desservir le pluralisme. Le Conseil constitutionnel peut donc, sans être efficacement contredit, soutenir que de tels plafonds ne méconnaissent nullement la liberté d'entreprendre, puisqu'ils ne limitent en rien la création de nouveaux quotidiens ou l'expansion de la clientèle des quotidiens existants. Mais le Conseil a voulu surtout s'attacher à la nécessaire « transparence financière ». Il faut que le lecteur sache qui publie quoi, qui est propriétaire de quoi, dans quelles conditions et dans quelles proportions.

La révélation de la possession directe ou indirecte d'une partie non négligeable (20 %) du capital social ou des droits de vote d'une entreprise de presse n'est en aucune manière contraire au secret des affaires et au secret du patrimoine, éléments essentiels du droit au respect de la vie privée. En estimant que les dispositions de la loi qui prescrivent de telles révélations ne méconnaissent aucun principe ou règle de valeur constitutionnelle, le Conseil reconnaît explicitement une telle valeur au principe même de la transparence financière qui s'applique à tous.

Enfin, le Conseil constitutionnel reste pleinement dans son rôle en se montrant particulièrement attentif à toute atteinte qui pourrait être portée à la liberté individuelle dont l'autorité judiciaire, traditionnelle gardienne, doit assurer le respect. La Commission pour la transparence et le pluralisme pouvait, certes, être dotée du pouvoir d'« inviter » les entreprises à se conformer à la loi, mais non de prendre des décisions exécutoires, aboutissant par exemple à sanctionner la résistance à ses injonctions par la privation d'avantages fiscaux et postaux prenant effet avant même que le ministère public ait pu commencer l'insinuation du dossier qui lui est transmis. Une telle « répression » ne saurait être confiée à une autorité administrative. Le Conseil constitutionnel a eu parfaitement raison de le rappeler.

On peut approuver ou non une telle décision. Tout plaideur a le droit d'en vouloir à ses juges. Mais le juriste — lui — doit savoir raison garder. Le monde du droit n'ignore certes point que l'intrusion spectaculaire du Conseil constitutionnel dans notre ordre juridique a quelque peu bousculé les habitudes acquises et les tranquilles certitudes de juridictions déjà installées. Les rapports entre le Conseil d'Etat et le Conseil constitutionnel n'ont pas toujours été pourvus d'ambiguïté, même si, de part et d'autre, les esprits sont trop ouverts pour être effleurés par

les ailes de l'envie, de la rancœur ou de la jalousie...

Mais il faut se garder d'oublier que ce n'est point parce que le Conseil d'Etat, saisi pour avoir avis, a admis la constitutionnalité de textes sur lesquels il est consulté que le Conseil constitutionnel perdrait son droit de les estimer — lui — non conformes à la Constitution ! Le Conseil d'Etat statuant au contentieux n'est pas tenu par l'avis qu'il donne avant lui ses sections administratives. Le juge constitutionnel doit-il plus de révérence à l'organe consultatif ? Le Conseil constitutionnel heurte sans doute des intérêts, des opinions ou des sensibilités en accomplissant avec rectitude la mission que lui confie notre Charte. Il est excessif et injuste de prétendre pour autant, comme on lui en fait le procès, qu'il se transforme en troisième Chambre ou en Cour suprême.

A trop crier au loup, il arrive qu'il survienne. A trop dénigrer le gouvernement des juges, il se pourrait bien qu'un jour, dans une autre conjoncture, on ait à en subir la loi.

JACQUES ROBERT,
professeur de droit public
à l'université de Paris II.

(1) Georges Maloche : « Le Conseil constitutionnel et le pluralisme », *Le Monde* daté 2-3 décembre.
(2) Pour les quotidiens nationaux ou régionaux d'information politique et générale, il ne faut pas dépasser 15 % de la diffusion totale nationale ou régionale. Pour le cas où une même personne possède à la fois des quotidiens nationaux et régionaux, le plafond est ramené à 10 %.

Médias du Monde

Programmes américains pour la Chine

La télévision chinoise vient de commencer la diffusion hebdomadaire d'une heure d'émission produite par la chaîne américaine CBS. Cette émission, composée d'extraits de shows et de magazines d'actualités, sera programmée pendant un an à une heure de grande écoute. La télévision centrale chinoise (CCTV) n'a rien payé pour ce programme mais elle a accepté en échange cinq minutes de publicité américaine par heure. CBS a vendu cet espace à de grandes firmes intéressées par une publicité de prestige : c'est ainsi que 200 millions de téléspectateurs chinois pourront découvrir un peu de l'American way of life à partir des spots de Boeing ou d'IBM.

Au même moment, une société australienne, Amicus, distributeur pour l'Asie du Sud-Est de quelques grands producteurs américains (Lorimar, Metromedia), annonce la conclusion du plus gros contrat commercial jamais réalisé avec la télévision chinoise. Après un an de négociations avec les stations de Pékin, de Canton et de Shanghai, via Hongkong, Amicus a réussi à vendre quatre-vingt-cinq heures de séries, shows et documentaires. Pour pénétrer ce marché difficile, il a fallu faire des sacrifices sur les prix (2 000 dollars l'heure de téléfilm) et soumettre tous les programmes au visionnage préalable pour enlever toute trace de violence ou de sexualité. Amicus négocie actuellement la vente de deux cent vingt heures supplémentaires à la Chine et se donne deux ans pour prendre pied solidement sur le marché.

France : comment la regardez-vous ?

Le Centre d'études d'opinion (CEO) a tiré de son panel postal régulier quelques indications sur la manière dont les Français regardent la télévision (1). La plupart des téléspectateurs sont installés dans la pièce principale, salle à manger, séjour ou salon, mais 20 % d'entre eux se trouvent dans la cuisine et 14 % dans la chambre. 52 % des personnes interrogées ont des places fixes devant leur récepteur, le plus souvent en demi-cercle face à l'écran (38 %) mais aussi sur deux rangs avec les enfants assis par terre (17 %). Quelques-uns (1 % seulement) déclarent regarder la télévision au lit.

Un tiers des foyers possédant un téléviseur à grand écran (plus de 50 cm) et 46 % ont un écran compris entre 40 cm et 50 cm. Pour l'avenir, les écarts géométriques sont plus d'intérêt (42 %) que les téléviseurs miniatures (16 %).

(1) Questionnaire d'août 1984 adressé à 753 possesseurs de télévision.

« Emmanuelle » en Suisse

Les téléspectateurs de la télévision suisse romande (SSR) pourront voir le film *Emmanuelle* la nuit de la Saint-Sylvestre vers 2 heures du matin. La diffusion de ce classique du film érotique sur les antennes helvétiques a suscité une belle polémique chez nos voisins : quarante-huit parlementaires ont adressé une vigoureuse protestation à la SSR. Ils ont sans doute sous-estimé l'ouverture d'esprit de leurs compatriotes : un sondage réalisé par l'hebdomadaire *l'Illustré* auprès de cinq cents Romands montre que seuls 20 % des personnes interrogées se prononcent contre le passage du film à la télévision.

Publi-Regards

Accrochez les affiches

Usagers de la SNCF et campagnes publicitaires.

ON pourrait penser qu'une gare est un lieu où l'on ne fait que passer, pour monter dans un train ou en descendre. Or parce que l'on a peur de se mettre en retard ou bien encore parce que, en retard, on a raté son train, les gares sont devenues un lieu où l'on s'attarde.

Les commerçants l'ont bien compris qui y ont ouvert boutique. Les publicitaires aussi qui les suivent pas à pas. Leur moyen d'intervention dans les gares, c'est l'affiche. L'affiche à laquelle les Français, plus que tous ailleurs dans le monde, sont viscéralement attachés. Une récente enquête de la société France-Rail — qui gère les espaces publicitaires de la SNCF du réseau de la banlieue de Paris — menée par l'institut IPSOS a tenté de mesurer la popularité de ce mode de communication et mis en évidence l'attitude très positive des usagers de la SNCF vis-à-vis de la publicité.

Soixante-quatre pour cent d'entre eux estiment en effet que les affiches sont « informatives ». 62 % les jugent « utiles » et 50 % « intéressantes ». 62 % affirment plus généralement qu'elles sont « agréables à regarder » alors qu'il ne reste qu'un petit noyau d'irréductibles publiophobes qui, pour 11 %, les trouvent « gênantes » et, pour 15 %, « agressives ».

Six usagers sur dix soulignent que, depuis quelques années, la publicité de gare s'est améliorée. D'abord sur la forme, jugée souvent agréable et originale, et puis aussi parce qu'elle est devenue « plus actuelle et plus incisive ». Pourtant, 40 % d'entre

eux continuent à la trouver « banale ».

Ils ont eu pour étayer leur jugement à « plancher » sur une vingtaine d'affiches sélectionnées par France-Rail et IPSOS. Comme le notent les enquêteurs, les plus banales sont souvent les « plus dépourvues » et les moins évocatrices. Ainsi, la « chaîne du son » de JVC — tout un matériel soigneusement aligné sur un coin de tapis — est jugée « banale » par 72 % des personnes interrogées. Le petit bout d'île des Caraïbes posé sur un sol carrelé impeccable de Klir l'est aussi pour 66 % des usagers.

Le traitement « fait divers de choc » choisi par Banania — « Ludovic, sept ans, se jette sur elles » — pour ses céréales du petit déjeuner, s'il a enthousiasmé les professionnels, laisse de marbre 64 % des personnes interrogées. Peu de succès enfin pour le slip HOM en très gros plan dont la taille très basse est jugée banale par 57 % des usagers de la SNCF — 2 % d'entre eux la trouvant attirante — et, au bout du compte, peu choquante.

A ce chapitre de la réprobation, le fetus de Wrangler — « taillé pour l'aventure » — recueille le plus fort de la barge des usagers. 19 % d'entre eux ont trouvé cette affiche « choquante ». Moins nombreux, ils sont 13 %, ceux qui se sont formalisés de la campagne des jeans Jésus — « Qui m'aime me suive », slogan imprimé en grosses lettres blanches sur le short si court d'une jeune femme dont on n'aperçoit rien d'autre. Le sein nu de Fiona Gélin en couverture de *Lui* et l'homme nu dans sa salle de bains dessiné pour Europe 1 — « Démarez

en force » — prennent les troisième et quatrième places de ce palmarès des affiches choquantes.

Beau score de la jeune femme allongée sur un matelas pneumatique dans sa piscine et sirotant son Gini : 40 % des usagers l'ont jugée « agréable à regarder ». Emmanuelle 4, la fesse découverte et délicatement posée sur son fauteuil en rotin, a réuni 36 % de satisfaites ; Granada et son invité « quand vous voulez » suivie du numéro de téléphone d'une femme pulpeuse 34 %, et Buffalo — une jeune femme, encore, ligotée dans son jean — 32 %.

Le vampire de Pioneer — « Ma chaîne radio-libre » — est pour 32 % la campagne « la plus désagréable à regarder ». Juste devant le chauve de Pioneer — même slogan — pour 24 %. Et l'on retrouve le fetus de Wrangler, accompagné cette fois du squelette d'une affiche concomitante, aux places suivantes.

L'une des émissions les plus populaires de la radio, « Les grosses têtes » de Philippe Bourard sur RTL — quatrième indice d'écoute au dernier sondage du CESP, — a fait l'objet de la campagne jugée la plus « originale » par 41 % des usagers de la SNCF. Le squelette de Wrangler, décidément très remarqué, prend la seconde place avec 40 %.

L'enquête d'IPSOS révèle enfin que 73 % des usagers sont favorables au développement actuel de la publicité dans les gares « dans la mesure où cela assure à la SNCF un complément de recettes qui lui permet de mieux équilibrer son budget ». Une façon de joindre l'utile à l'agréable, donc.

OLIVIER SCHMITT.

Une banque d'images

DES milliers de photographies contemporaines ou anciennes s'accumulent, depuis des années, dans les tiroirs des photographes, des agences ou des photothèques. Ce patrimoine d'une richesse exceptionnelle était, jusqu'à présent, pratiquement impossible à exploiter pour les professionnels de l'image, ceux dont le métier est de rechercher des illustrations pour l'édition, la presse, les expositions ou toute autre activité culturelle ou pédagogique. La banque de données iconiques — la première du genre en France — que vient de constituer le service iconographique de la Documentation française lui facilitera désormais le tâche.

Fruit d'un travail de cinq ans, l'information que propose l'icône est double : d'une part, elle est signalétique avec adresses et heures d'ouverture des agences, des photographes, des photothèques, et des renseignements sur la typologie des documents et les conditions de consultation. D'autre part, l'icône fournit une information thématique

avec croisement de données géographiques, techniques ou chronologiques. Il ne s'agit pas toutefois d'une analyse photographique par photographie, mais du découpage d'une collection d'illustrations en autant d'unités que de thèmes traités. Par exemple : où trouver des photos en noir et blanc sur mai 68 ? Ou encore : où trouver des photos couleur prises en 1960 sur l'habitat rural au Danemark ?

A ce jour, huit cents collections sont déjà stockées par l'icône. Ce chiffre devrait doubler en 1985. Les utilisateurs ayant à leur disposition un terminal avec modem et imprimante ou un Minitel peuvent souscrire un contrat de service auprès du centre serveur Questel (83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 Paris, tél. : 582-64-64). Ceux qui n'ont pas cette possibilité peuvent s'adresser au service Questions-Réponses de la BIPA, installé au siège du service iconographique de la Documentation française (18, avenue de l'Opéra, 75001 Paris, tél. : 296-14-22).

DANS la ruée en folie de Mexico, il existe encore de rares rochers de paix, sauvegardés par miracle. Derrière la grande avenue de la Réforme, d'une rue latérale, dans la vaste bibliothèque précieuse d'un ancien jardin presque abandonné, Octavio Paz sait écouler les bruits du monde. Le rendez-vous est une fête, car le poète pose autour de lui un regard intérieur, et son allure de chaman le situe à part, à l'abri, et pourtant terriblement présent. Cette année, il a fêté ses cinquante-dix ans, et les honneurs les plus officiels (1) lui ont été publiquement rendus, épreuve notamment du président Miguel de la Madrid, et tout le faste et le pageant de la manifestation officielle, caractérisent un certain lexique. N'empêche, comment cet homme est-il resté quand il est venu par Octavio Paz lui-même ? Un ourle ponctue le silence.

C'est un peu l'air de temps, des choses qui se font et auxquelles il est malaisé de se dérober, même si ce n'est pas entièrement à notre goût. Lors de la manifestation officielle, au palais des Beaux-Arts, je me disais en moi-même que c'était un peu bizarre, sinon déplacé. Voyez-vous, quand on a beaucoup réfléchi à la condition humaine, on a aussi appris qu'il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux, il faut les accepter comme elles sont, comme elles viennent. Essayer d'être tolérant. La gloire — entre guillemets, bien entendu — à partir des servitudes. C'est aussi une manière des autres de s'exprimer, lecteur ou public, on ne peut pas les découvrir, force est d'en tenir compte.

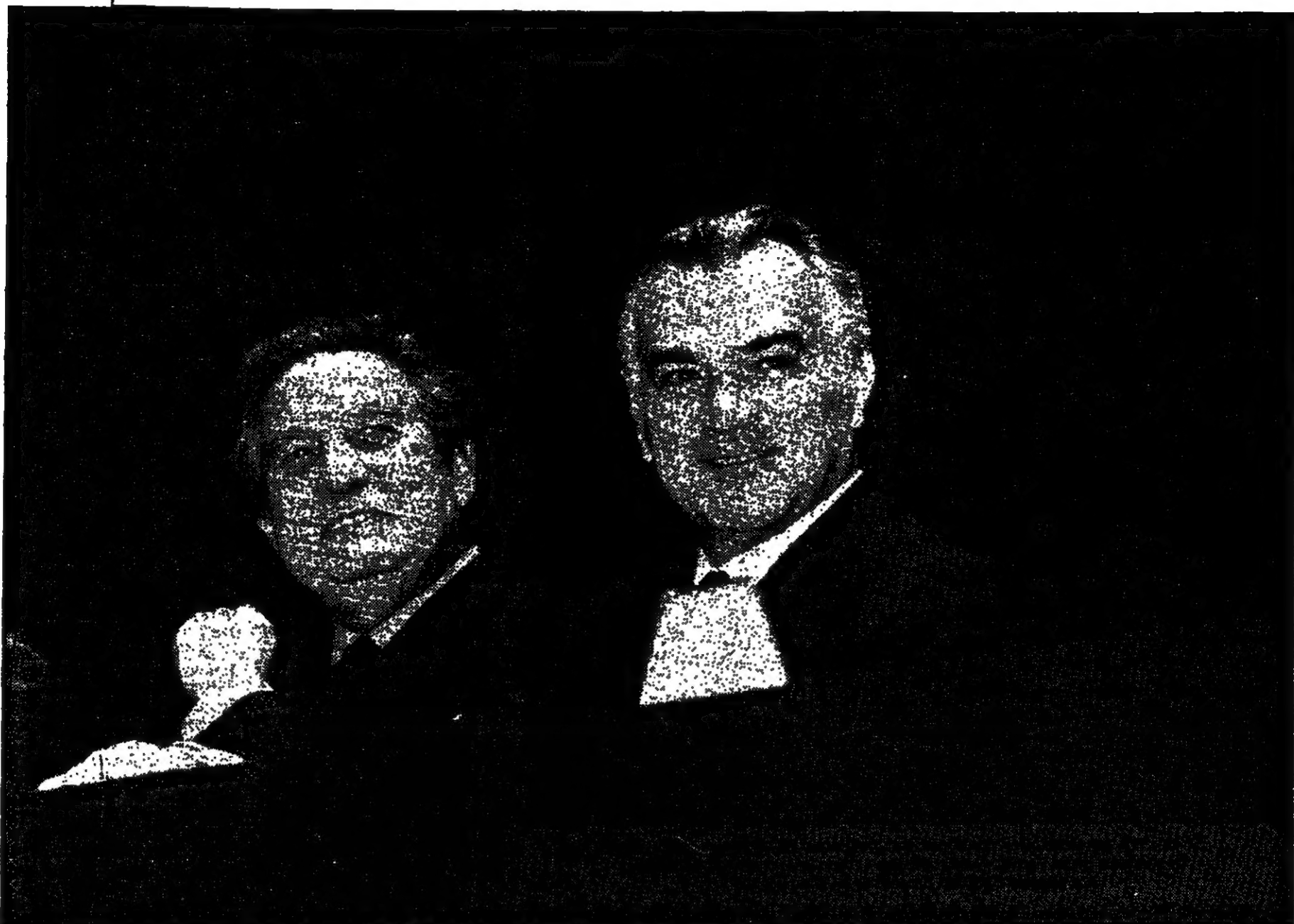
Vous parlez de la gloire avec détachement. Pourtant, vous êtes l'une des plus fortes personnalités de l'époque, ici en France, et votre œuvre est là pour le témoigner. Au-delà de la réserve du créateur, de celui qui sait si bien traduire en mots l'air du temps, il se dessine aussi une autre dimension de la réflexion, ou du cheminement individuel. Quelle a été la signification, sur le plan personnel, de votre séjour en Inde, où vous

سكيا من المرحلي

150

J'écris ton nom, Octavio Paz

Le poète se souvient d'Orwell et mise encore sur la force des mots.



A gauche Octavio Paz et à droite M. Miguel de la Madrid, président de la République du Mexique, lors du soixante-dixième anniversaire du poète.

DANS la ruée en folie de Mexico, il existe encore de rares recoins de paix, sauvegardés par miracle. Derrière la grande avenue de la Réforme, il est une ruelle où, dans la vaste bibliothèque précédée d'un délicat jardin presque suspendu, Octavio Paz sait écouter le bruit du monde. Le renouveau est une fête, car le poète pose autour de lui un regard intérieur, et son allure de chaman le situe à part, à côté, et pourtant terriblement présent. Cette année, il a fêté ses soixante-dix ans, et les honneurs les plus officiels (1) lui ont été publiquement rendus, épreuve notamment du président Miguel de la Madrid, sec tout le faste et le panache qui caractérisent un certain Mexique. N'empêche, comment cet hommage est-il resté quand il est venu par Octavio Paz lui-même ? Un sourire ponctue le silence.

« C'est un peu l'air du temps, des choses qui se font et auxquelles il est malaisé de se dérober, même si ce n'est pas entièrement à notre goût. Lors de la manifestation officielle, au palais des Beaux-Arts, je me disais en moi-même que c'était un peu bizarre, sinon déplacé. Voyez-vous, quand on a beaucoup lu, réfléchi à la condition humaine, on a aussi appris qu'il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux, il faut les accepter comme elles sont, comme elles viennent. Essayer d'être tolérant. La gloire — entre guillemets, bien entendu — a parfois ses servitudes. C'est aussi une manière des autres de s'exprimer, lecteur ou public : on ne peut pas les décevoir, force est d'en tenir compte.

« Vous parlez de la gloire avec détachement. Pourtant, vous êtes l'une des plus fortes personnalités de l'époque, ici ou ailleurs, et votre œuvre est là pour le témoigner. Au-delà de la réserve du créateur, de celui qui sait si bien traduire en mots l'air du temps, il se dessine aussi une autre dimension de la réflexion, ou du cheminement individuel. Quelle a été la signification, sur le plan personnel, de votre séjour en Inde, où vous

avez été ambassadeur du Mexique ?

« L'Inde, c'est tellement différent ! Je suis latino-américain, plus exactement mexicain, et par conséquent, disons, fondamentalement occidental en un sens, mais sur d'autres plans, il en va autrement. Nous sommes européens, un peu, sans cesser d'être américains, non seulement parce que nous parlons espagnol et que nous avons subi l'influence du christianisme, mais aussi parce que, politiquement, nous demeurons liés à une certaine tradition venue d'Europe. Si vous voulez, l'Amérique latine est un fragment, une projection excentrique de l'Europe, avec ses richesses et ses pauvres, sa propre violence intrinsèque, et ses grandes différences — prenez par exemple le Mexique et le Brésil, ils ne se ressemblent guère. Tout cela confère à chacun des traits spécifiques, mais toujours, d'une certaine façon, rattachés à l'Occident. Par conséquent, cette version excentrique que nous sommes n'avait habitué à voir, à nous voir, d'une certaine manière, à la fois membre et non-membre de la vision européenne qui nous définit dans le cadre américain. Pour moi, il s'agissait donc d'essayer de comprendre, d'appréhender une autre façon d'être — et je ne sais si je l'ai comprise, mais l'important était justement cette expérience. Voir que nous, les hommes, nous ne sommes pas un, que nous sommes multiples, et différents dans notre approche de la vie. Voir qu'il n'y a pas de vérité unique et absolue.

« C'est un peu le chemin de Gaita à la rencontre du Singe grammairien (2) ?

« C'est en effet une rencontre, mais auparavant, il y a aussi la préparation. Peut-être le fait d'être mexicain, issu d'une terre par endroits magique, et l'aide également de quelques grands indianistes comme Dumézil, Renou, Lévy. La lecture de leurs ouvrages m'a préparé à cette rencontre, de même que les grands textes indiens disponibles en anglais ou en français, qui ouvrent tant

d'horizons. Après, l'Inde est entrée en moi par le regard, par l'odorat, l'ouïe, par tout le corps et par tous les sens : une expérience totale, et qui oblige à se poser des questions. Parfois, il y a aussi des réponses !

« Vous aimez vous poser des questions. Par exemple, dans votre lecture de Lévi-Strauss, vous vous interrogez, « Quel est le sens du sens, que veut dire le mot, que veut dire le désir ? » Si l'on vous posait aujourd'hui la question, que répondriez-vous ?

« Que c'est la question la plus difficile que l'on puisse se poser, une « colle ». Sans doute dirais-je que c'est l'imagination, le témoin sous toutes ses formes. Le désir, c'est la grande puissance créatrice des illusions d'une part, de ce qui nous entoure — avec quelque chose de plus cependant. Ce n'est pas uniquement une volonté des hommes d'aller plus loin, c'est un peu le moteur de la vie. Et encore, la définition est incomplète : c'est aussi un sentiment, une manière de percevoir les choses et le monde, d'aller au-delà des apparences.

« Dans votre discours à Jérusalem, il y a quelques années, vous avez parlé de la liberté, ou plutôt du mystère de la liberté humaine. Vous disiez : « Notre siècle a été et est encore une époque sombre, inhumaine. Un siècle terrible qui sera considéré avec horreur dans l'avenir — si les hommes doivent avoir un avenir. » Aujourd'hui, que pensez-vous de la liberté de l'homme, précisément en 1984, cette année qui est aussi celle d'Orwell ?

« A vrai dire, ce n'est pas très brillant. Pourtant, je persiste à penser et à dire la même chose : la liberté est essentielle, c'est une valeur fondamentale qu'on ne saurait contourner, on ne le répètera jamais assez. C'est un acte de foi. Il faut savoir la défendre, savoir pourquoi et comment, ne serait-ce que par solidarité. Orwell l'a dit à sa manière, et la sensibilité d'aujourd'hui correspond mieux à cette vision. La politique et le social y sont mêlés de très près. Car, quelque part, la liberté est violence, c'est si pro-

fond et si impérieux qu'il est impossible de s'en défaire. Même chez Orwell. Elle exige des sacrifices, surtout là où elle est confisquée par la société, par des groupes restreints qui s'arrogent le droit de la définir pour les autres. Parfois aussi, elle est trop largement interprétée, aux Etats-Unis par exemple, et ce sont toujours les droits de l'homme qui en font les frais. De plus en plus, les Etats et les bureaucraties ont tendance à restreindre la liberté des individus comme des masses. La liberté, c'est aussi un apprentissage, et aujourd'hui, elle émerge à peine des limbes. Voyez-vous, pour moi, l'action des écrivains est importante, car ils peuvent s'exprimer, dire ce qu'il faut au moment nécessaire.

« Croyez-vous qu'un écrivain a suffisamment de pouvoir, dans les circonstances actuelles, pour faire quelque chose ? Quel avenir pour la littérature à une époque où l'image, véhiculée par les médias, semble dominer ?

« La littérature demeure nécessaire, même si l'on arrive certains jours d'être pessimiste, et je ne pense pas que l'on puisse s'en passer. Ce qui m'effraie, parfois, avec les nouveaux moyens de communication, c'est précisément qu'ils empêchent souvent de communiquer, ils imposent : l'individu est soumis à un déluge de paroles, d'images, de sons qui le submerge. On n'écoute plus, donc la communication s'étiole, on l'oriente et on la manipule. Pourtant, et c'est presque paradoxal, la télévision peut aussi servir à la diffusion de la culture. Elle ne remplace pas, cependant, l'écriture comme moyen d'expression. On peut l'utiliser comme support, mais l'image se prête peut-être davantage à la manipulation que le mot.

« C'est une évolution inéluctable ?

« Les possibilités de la télévision sont vastes, même si elle résume beaucoup trop et néglige souvent l'essentiel. Pour sa part, l'écriture, elle aussi,

change : un livre écrit il y a quarante ans ne rend pas le même écho aujourd'hui. Voyez même Orwell ! La parole écrite a d'autres vertus, elle s'inscrit dans un autre temps, l'image télévisuelle est plus éphémère, quand bien même elle est plus frappante de prime abord.

« Vous savez que, depuis quelques années, la drogue est devenue un problème social d'une importance certaine dans la société occidentale. Devantant l'époque, vous vous êtes penché sur cette question il y a quelques années, dans *Courant alternatif*, et vous l'avez abordée dans votre préface à l'édition de poche mexicaine des *Enseignements du sorcier Yaqui*, de Carlos Castaneda. Voyez-vous une différence d'approche entre hier et aujourd'hui ?

« Il me semble que la manière de penser la drogue a changé. Aujourd'hui, c'est surtout un problème américain, occidental peut-être. Autrefois, l'aspect religieux primait, le côté sacré seul comptait — comme c'est encore le cas parmi certains Indiens du Mexique, ceux du peyotl ou des champignons hallucinogènes. Je ne veux pas dire que c'était moins nocif, c'était différent. Il y a aussi des traditions spécifiques, à ce propos, en Asie... Mais aujourd'hui, dans la société occidentale, la drogue est devenue en quelque sorte une affaire politique. Légaliser ou interdire, c'est un choix de la société. Or la drogue n'est pas la cause de la déchéance sociale, c'est le contraire qui me semble vrai. Après tout, les gens ne sont-ils pas, ou ne devraient-ils pas être, majeurs ? Liée à un rite ou à une tradition, la dimension est totalement autre. De nos jours, c'est un acte de désespoir, une fuite devant la vie, alors que, naguère, c'était un moyen de se connaître, qui se pratiquait sous le regard attentif de celui qui en connaissait le pouvoir et savait guider sur ce chemin dangereux. Maintenant, c'est une affaire de millions de dollars. Et dès que l'argent s'en mêle, c'est contaminé. C'est terrible, mais c'est comme ça, la dégringolade s'accélère

parce que les intérêts en jeu sont soudain démesurés, et la société paraît impuissante à proposer des solutions...

« Comment voyez-vous l'avenir de la société mexicaine ?

« Je ne suis pas devin ! Vous savez, la crise qui nous a secoués de plein fouet pourrait finalement être salutaire, je ne sais pas. Tous les observateurs étrangers pensaient qu'il y aurait des troubles sociaux. Il n'y en a pas eu. Je ne saurais expliquer pourquoi, c'est le Mexique ! Mais il est parfois bon de revenir de ses illusions. Le pays semble avoir mûri, même s'il reste encore profondément marqué par le charisme d'un seul homme — le président, en l'occurrence. C'est une sensibilité monarchique qui remonte peut-être aux Aztèques...

« Il existe cependant une violence latente dans ce pays...

« C'est juste, et elle peut jaillir à tout moment. Pourtant, je n'y crois pas vraiment parce que je ne vois pas les groupes en mesure d'en prendre la tête. En 1968, c'était différent : les jeunes croyaient à ce qu'ils faisaient, et ils ont échoué. La désillusion est profonde, jusque face à la violence politique : l'Etat est trop fort, et il n'hésite pas à frapper dès que ses intérêts sont en jeu. Il n'y a plus, non plus, cet espoir en un monde plus juste, dans les pays de l'Est ou en Union soviétique : on a ouvert les yeux, on sait maintenant ce qui s'y passe. Alors, il faudrait songer à d'autres méthodes, à d'autres horizons. C'est difficile, pour le Mexique comme pour les autres. Tout peut arriver, le Mexique s'en sortira sans doute. A quel prix, c'est une autre affaire. Peut-être l'apprentissage de la liberté véritable... »

JEAN-CLAUDE BUIRER et CLAUDE LEVENSON

(1) Octavio Paz a également reçu en octobre le prix de la Foire des éditeurs ouest-allemands. A cette occasion, le président de la RFA, M. von Weizsäcker, a salué en lui « un démocrate pacifiste resté critique et tolérant, indépendant et solitaire ».

(2) *Le Singe grammairien*, Octavio Paz, éditions Skira. En poche, coll. « Champs », éditions Flammarion.

M. M.

Programmes
américains
pour la Chine

Comment
la regarder-vous ?

P. R.

cochez les affiches

en 883 et rattachés aux...

UNE SÉRIE D'ÉMISSIONS



Entre le travail de l'écriture et les jeux de l'inconscient se nouent des liens multiples, qui mettent en question notre idée de la culture, du langage, de la création. Sur ce terrain se rejoignent et s'échangent la réflexion d'un homme de théâtre, Michel Vittoz, et celle d'un psychanalyste, Daniel Sibony. Un grand connaisseur de la Bible, des mathématiques et de quelques autres champs de recherche, Daniel Sibony.

M. Vittoz. — On assiste aujourd'hui à un reflux massif des courants de pensée nés après guerre ; on les remplace par des vieilles choses ou des gadgets. Toi, praticien de la psychanalyse, comment ressens-tu le reflux massif de ces courants, et notamment de la psychanalyse et du marxisme ?

D. Sibony. — L'opposé effect créateur et culture. L'épisode biblique de la tour de Babel éclaire cela : c'est en deux temps qui se répètent. Premier temps : les hommes parlent la même langue et veulent célébrer ce fait. Ils se prennent pour la langue qu'ils parlent, et ils l'érigent en une grosse institution, pleine d'étages, de hiérarchies, moins pour défier Dieu que pour s'assurer d'eux-mêmes, et de leur langue. Puis voilà que ce Dieu biblique leur fait don d'un grand coup de pied : la Tour est soufflée, d'un souffle qui disperse et qui les oblige à vivre l'expérience de perdre sa langue et de la retrouver ; de ne pas s'entendre avec l'autre et pourtant de vivre avec. Cela les contraint à la pluralité des langues à l'intérieur même de la langue que chacun parle. Ce souffle créateur est aussi celui du poète, de l'artiste, et aussi bien de Freud découvrant l'inconscient. L'érection de la Tour, c'est l'institution, enceinte, dans laquelle on est sûr de parler la même langue, et sécurisée de ce fait. C'est ce que j'appelle culture.

T. Ferenczi. — C'est une création à bout de souffle ?

D. Sibony. — Oui. Un souffle nouveau, on commence à le respirer prudemment, à le priser et, quand sa force différentielle s'étend, la Tour est déjà là, vrombissante mais figée.

La psychanalyse est devenue l'annexe de la culture, mais le souffle est éteint. Freud, s'il revenait, serait bouleversé de bonheur de voir que, par exemple, dans une même page de journal, certains tapent sur la psychanalyse, mais dans le langage de la psychanalyse (surmoi, castration, agressivité narcissique, etc.). Quant à l'effet tranchant, au souffle, il est usé : ça ronfle dans les institutions, mais au moins on sait qui on est, même si on n'est rien que ce savoir. Il y a bien sûr une régression, un repli, mais à caractère culturel.

M. Vittoz. — Penses-tu que dans un avenir à sauts, à bonds, un réajustement soit possible au même titre que les langues, à l'intérieur même de la psychanalyse comme à l'intérieur de la langue, pour retrouver des points de repère ?

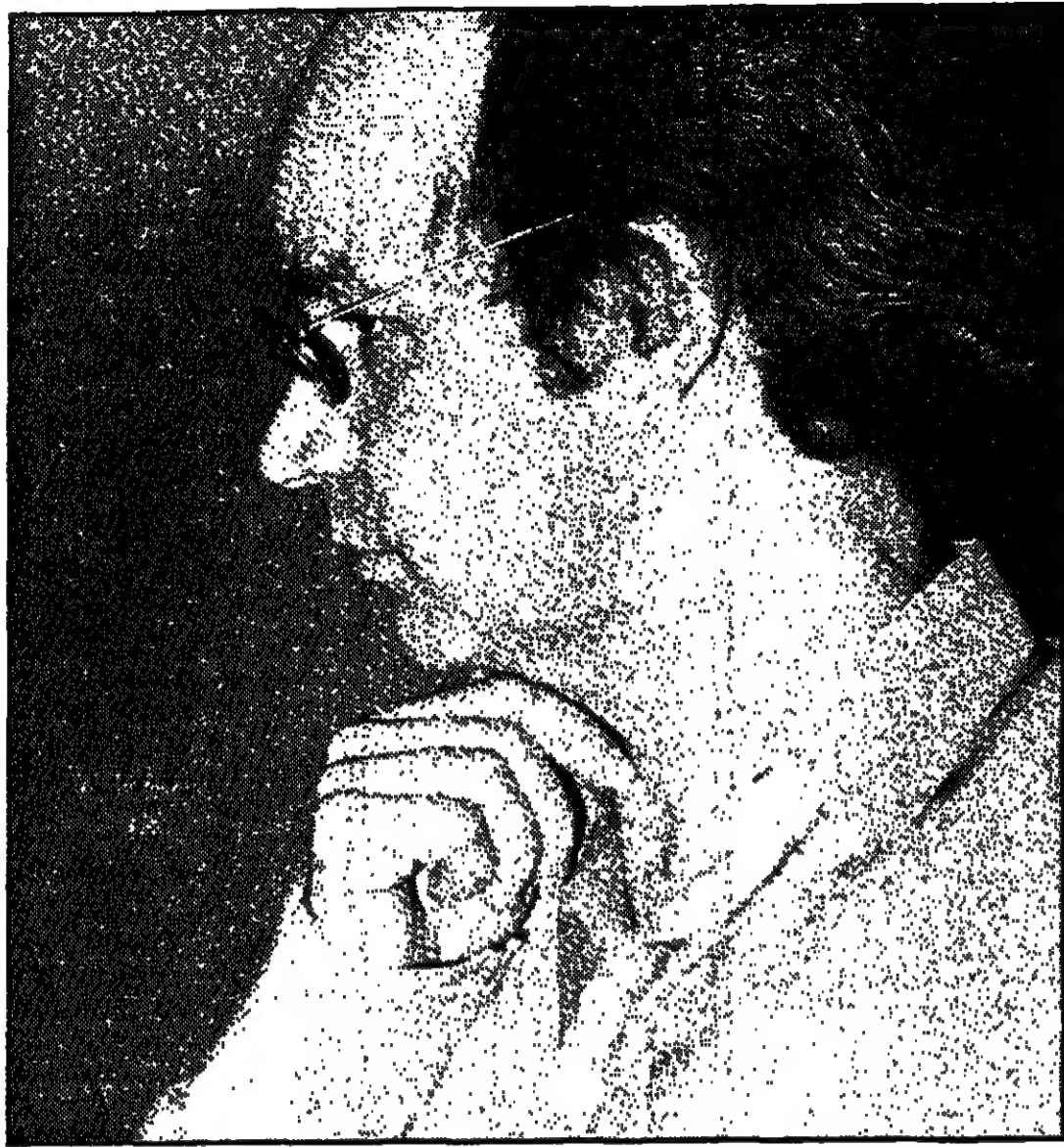
D. Sibony. — Non. C'est peut-être mon désespoir joyeux, mais je pense que ce qui arrive doit aller à son terme et, à bout de souffle, passer au-delà de sa mort.

Ce n'est pas dans un retour aux textes de Freud que l'on trouvera la « réponse ».

Le retour à Freud de Lacan ne l'a pas empêché de reproduire les mêmes pétrifications. Les textes sont pourtant nécessaires mais au passage ; c'est plutôt du retournement qu'il y a à quelque chose à espérer. L'inconscient est effet de retournement, passage par le nouveau.

Bien sûr il y a risque de régression. Mais qu'est-ce que la régression sinon le désir massif d'être pris en charge ?

Après tout, des dizaines de thérapeutiques se réclament de l'inconscient (et que les psychanalystes ont pris l'habitude



Né en 1942, psychanalyste, mathématicien, écrivain, Daniel Sibony est l'auteur de plusieurs livres, dont le dernier s'intitule *L'Amour inconscient* (Grasset), et s'apprête à publier *Frontières du dire* (Grasset).

de communautés où j'ai vécu (avec guérisseurs, chamans, rabbis...), derrière leurs formes enrobées ne révent au fond que de capter le moment fécond de l'inconscient qui délivre le sujet de la pure trace qu'est pour lui son symptôme, sa pièce injouable, sa petite Tour à disperser, à faire vaciller, s'il y a du souffle créateur, ou créatif.

T. Ferenczi. — Peut-il y avoir encore des souffles créateurs à travers la psychanalyse et ses dérivés ?

D. Sibony. — A travers, oui ; en travers. Si la psychanalyse me réussit, je veux dire m'agréer, c'est dans la mesure où je la traverse, où j'essaie de couper avec ; la coupe symbolique étant une forme de lien. Je ne suis pas seulement analyste.

T. Ferenczi. — Vous êtes mathématicien.

D. Sibony. — Entre autres. Ma thématique est celle de la Lettre dont je suis un tenant : mon « unité » de mesure, de rythme, de pensée, c'est la Lettre ; l'esprit de la Lettre.

Qu'est-ce qui s'est passé ? est une bonne question. Mais elle en recouvre souvent une autre, plus élémentaire : Y a-t-il un passé pour moi. C'est souvent cette question-là que pose l'être perdu dans sa souffrance. Pour moi l'inconscient est une subtilité interaction entre la Lettre et l'Autre. L'Autre c'est par exemple quand vous avez une crise d'angoisse : vous êtes alors la proie de l'Autre en vous ; c'est massif.

La Lettre, c'est différent, c'est ce par quoi l'inconscient tente de s'inscrire, de prendre corps, l'inconscient comme instance dynamique de la Lettre.

C'est un travail d'inscription à travers cet Autre, à travers l'altérité, en nous gelée ; pour revivre ou créer un renouvellement de notre langue, du dire qui nous porte.

T. Ferenczi. — Y a-t-il encore une possibilité créatrice à travers le marxisme ?

D. Sibony. — Il est déjà tellement fétichisé, réduit à sa croyance en lui-même, à son idéologie... Mais ça n'empêche pas. Par exemple l'idée de lutte de classes, que Marx n'a pas inventée, peut se métaboliser. On pourrait l'appeler aujourd'hui *lutte des places*. Voyez autour de vous, il y a de la place, il y

De la lutte des places

« Passage du témoin » de Michel Vittoz à Daniel Sibony.

peut pas faire autre chose que de s'écrire. Il ne passe que par de l'écriture.

D. Sibony. — Dans l'épisode Babel que j'évoquais en exergue, le plein est la Tour et le vide c'est le souffle, et il y a pulsation de l'écriture, avec plongée dans le vide et retrait violent ; l'écriture authentique, créatrice, c'est la trace de ces traits-retraits ; on est pompé et recraché, comme la langue qu'on n'est pas, et c'est la trace de ces mouvements qui vaut la peine d'être écrite, et dite. Ce qui vaut la peine dans le langage, ce n'est pas tant de parler (on bavarde), c'est de se y prendre de façon à faire parler l'Autre-absent.

Dans le dispositif freudien de la cure, il s'agit moins d'aller chercher des associations « libres » qui mèneraient jusqu'à trois ans puis six mois, puis au ventre maternel, il s'agit des secousses dans ce qui est en train de se dire, par lesquelles une autre scène, une autre dimension de la parole, va faire en sorte que l'Autre parle à travers vous et tente de s'inscrire par Lettres nouvelles. C'est dommage qu'on ait réduit cela aux lapsus et aux petits jeux des signifiants.

T. Ferenczi. — L'écriture de théâtre répond-elle aussi à cette définition ?

D. Sibony. — Je dirais plutôt que le théâtre, justement parce qu'on lui retire, pourrait s'appuyer sur ces retraits pour opérer des retournements au lieu de se retourner sur lui-même en rond. On peut retourner la situation et reconstruire ce qui s'est perdu, mais un plan au-dessus. La représentation est discréditée. Mais on ne peut pas vivre sans. On ne peut pas inviter les gens à venir célébrer l'Alchimie du verbe, non parce qu'ils s'y ennuièrent, mais parce que ce serait inarticulable, angoissant. On ne peut pas faire du théâtre sans images. Du reste, les Grecs déjà ne pensaient pas le théâtre comme simple représentation, mais comme un acte d'inspiration-transpiration ; la fameuse catharsis vient de là. Mais il faut venir avec du souffle et de la rage au ventre, et toute l'histoire refoulée de la Cité et du malheur pour exsuder cela avec l'acteur, au moyen de lui, en présence des dieux et des morts, de la mémoire, de l'histoire.

Les moments féconds du théâtre me passionnent comme l'émergence d'un certain dire. Le théâtre ce n'est pas seulement la manifestation, c'est la mise en acte de l'humain, abject ou beau, la mise en acte du temps en forme d'événements et d'histoire. J'aime que les Classiques aient eu besoin de trois ou cinq actes pour ça ; il leur fallait taper cinq fois sur le clou pour enfoncer la mise en acte où s'inscrivaient pour eux le tragique ou le comique de nos petites agitations, la naissance d'un lien et les coupures de ce lien de parole.

Le difficile est de rapprocher les jeux du sens et des significations d'une part ; et, d'autre part, l'irruption de l'existant, de l'être, de la Lettre, pour créer l'étincelle poétique et mouvoir le temps, l'histoire. C'est comme dans le rire sur les gaffes du sens, sur les situations, et il y a le rire de la jouissance d'exister, d'être la chose et le mot en même temps, le mot sur le point de vibrer et de prendre corps. C'est bien l'enjeu de l'acte créatif. Et le théâtre, comme scène d'une création du verbe, veut rapprocher ces deux aspects. Le Livre aussi tente et réussit cette mise en acte lorsqu'il s'insère dans la parole de ceux qu'il lie...

Selon moi, il met en place un étonnant va-et-vient entre écrit et parole. C'est un écrit, mais, du fait qu'il s'est transmis à travers des générations, ces mots ont nourri la langue de ses lecteurs et leurs rêves. On emprunte un mot du Livre et il sert de bénédiction, de proverbe, d'appui symbolique.

qu'il sert de place littéraire aux effets de parole ; j'ai appelé cela effet de « parécrit ». Le livre est un montage de « parécrits », qu'on a bout-boutés, des éléments explosifs, signifiant des choses opaques, de sorte que le problème n'est pas de lire, ce n'est pas à lire, c'est à dire, à parécriter. Et pas seulement à chanter ou à célébrer. Ce sont des impulsions de parole.

Dans votre travail de théâtre, Daniel, Messiaen et toi, vous êtes soucieux de partager la secousse. Elle n'est pas toujours, mais c'est une évocation de la secousse créatrice et salutaire. L'essentiel est d'aller à la racine du don. Lorsque un patient est tiré d'affaire, si je me demande ce que j'ai fait pour lui, j'ai peut-être donné non pas ce qui lui a manqué, mais ce qu'il a retrouvé avec quelque chose à partir de quoi tout ce qu'il avait dit avait lieu. Ce n'est pas le sens qui manque ; même fou qui délire donne lui-même un sens à son délire.

T. Ferenczi. — Est-ce la façon dont la Bible peut-être lue ?

D. Sibony. — Dans les communautés que j'ai connues, la Bible a fonctionné comme une immense réserve de dire, de temps, de mémoire, de transmission d'inconscient. Le manuscrit Thomas Mann, de l'épisode Joseph et ses frères qui tient en quelques pages dans la Bible, a fait un roman de deux mille pages en rassemblant, non seulement les histoires qui ont couru sur Joseph depuis trois mille ans, mais en rassemblant les vibrations que ça lui faisait à lui.

T. Ferenczi. — Ce qui est étrange, c'est que vous opposez la notion de création à la notion de culture, comme si l'écriture était quelque chose de mort.

D. Sibony. — Non, pas mort justement ; l'acte créatif, par exemple l'accouplement des humains, a rapport à la mort et pourtant il engendre la vie. La culture ce n'est pas mort, c'est en repos même dans son agitation fébrile.

T. Ferenczi. — C'est ce que Michel Vittoz appelle, dernière dernière, le respect du rituel.

M. Vittoz. — La culture est une illusion de communication, ou à tendance à en faire une glisse.

D. Sibony. — Pour moi le rituel est un rendez-vous entre ici bas et au-delà. C'est un don qui remplace les sacrifices. C'est donner une part de soi pour qu'il nous soit redonné, pardonné. C'est un lien. Le côté rituel, on a beau jeu d'en rire, mais les gens se moquent des rites qu'on a sur les rituels ils se le font, leur rituel. Simplement ce qui est inquiétant, c'est qu'aujourd'hui les rituels de la culture semblent bizarrement ne renvoyer qu'à eux-mêmes.

M. Vittoz. — Je suis allé une fois à l'église orthodoxe de Paris et j'ai eu cette étrange sensation de gens qui font tout comme avant mais ne savent plus. La façon d'aller au théâtre aujourd'hui me rappelle cela.

D. Sibony. — Il est possible que leur non-savoir soit leur ultime protection contre l'illusion de tout savoir, l'illusion de transparence de ces rituels. Ce non-savoir habille d'inconscient le rituel pour lui donner la valeur de l'Autre-absent ; puisqu'on ne sait pas, alors, c'est du tout autre...

France-Culture, samedi 22 décembre, à 19 h 15 : Michel Vittoz-Daniel Sibony (rediffusion le mercredi 26 décembre, à 14 h 30). Samedi 29 décembre, à 19 h 15 : Daniel Sibony-René Frydman (rediffusion le mercredi 2 janvier, à 14 h 30).

DEPUIS cinq ans qu'il vit à Paris, Dima n'a pas connu la cour de son amour, comme toutes les femmes de quartier. Les vieilles dames fréquentent parfois avec nostalgie une époque où le quartier avait été élégant, où les arbres étaient plantés, où les pelouses étaient entretenues, avec les vieilles dames, tous ces jeunes qui défilent tout ; sans compter les américaines.

Ce jour-là, Dima rentrait du magasin plus tard que d'habitude et de très mauvaise humeur, à cause des manières de son oncle Micha. Celui-ci, pour empêcher de cacher l'argent des poches dans une vieille lampe de poche qu'il laissait traîner par terre et qu'on avait le mal de trouver quand on en avait besoin. Et chaque fois que Dima lui demandait : « Mais oncle, on ne pourrait pas avoir un tiroir-cassette comme tout le monde ? », l'oncle répondait : « New-York est dangereux, Dima, mais si tu ne veux pas plus d'objets dangereux ».

Donc, ce jour-là, il rentrait et encore tout irrité. Il se demandait aussi si on avait fini à travailler la maison ou s'il allait devoir encore enjamber des sacs d'eau boueuse et des tas de sable. Il arriva devant chez sa première pensée fut qu'il était victime d'une hallucination. Les échafaudages n'étaient pas là, la façade minérale de l'immeuble, les balcons de béton et de ciment, les bâtiments de côté et de l'autre, tout brillait, tout était d'une douceur de briques claires, lumineuses, méditerranéennes.

Mais ce n'était pas ça le plus extraordinaire. Là où il avait mis une petite cour avec ses deux arbres malades, ses racines dénudées, dans l'attente de l'été, le matin, il n'y avait que des nuages de terre fatiguée et de sable, s'étalant un gazon vert, des coups de pelles de parterres de symphonies et toutes les notes de l'automne étaient présentes, plus chaudes, plus roses les unes que les autres : le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, le blanc, le gris, le noir, le jaune d'or, comme sur une palette. De gros bouillottes en forme de boules et de cubes étaient plantées à intervalles réguliers, en bordure des pelouses, comme dans les jardins d'un château. Il sembla même à Dima qu'il entendait pépiter des oiseaux. Il monta chez lui quatre à quatre.

Il trouva une atmosphère de fête. Sa grand-mère avait préparé des bouillottes de viande et de frites.

Tu es tu, Dima, ils ont transformé la cour en un véritable parc. Nous avons des pelouses et des bouillottes, des pelouses et des bouillottes, les meilleures traditions. D'ailleurs, le moment est venu où nous allons pouvoir acheter des meubles. Ça tombe bien, l'intérieur sera digne de l'extérieur. Nous aurons une table à manger, une vraie, en bois de pin, et une armoire à glace et un divan avec de gros coussins pour le salon.

La mère de Dima, qui éprouvait des pannes de terre, dit : « Et puis fin le carnaval. On va chacun avoir son lot ».

La grand-mère leva les bras et dit comme pour le remerciement de ses dents. Elle se mit à danser autour de la table en portant une espèce de danse d'ours, patade et comique. Tout en dansant, elle nasillait :

السنة ١٤٠٥

150

NOUVELLE

LE MONDE AUJOURD'HUI
DIMANCHE 23-LUNDI 24 DÉCEMBRE 1984

XIII

Le jardin de Dima

par Sylvie Weil.

DEPUIS cinq ans qu'il vivait là, Dima n'avait connu la cour de son immeuble que sale, triste et grise, comme toutes les cours du quartier. Les vieilles dames évoquaient parfois avec nostalgie une époque où le quartier avait été élégant, où les cours fleuries, les arbres émondés régulièrement, les pelouses fourmies. Mais maintenant, disaient-elles, avec les vandales, tous ces jeunes qui démolissent tout; sans compter les antisémites.

Ce jour-là, Dima rentrait du magasin plus tard que d'habitude et de très mauvaise humeur, à cause des manies de son oncle Micha. Celle, par exemple, de cacher l'argent des recettes dans une vieille lampe de poche qu'il laissait ensuite traîner par terre et qu'on avait du mal à trouver quand on en avait besoin. Et chaque fois que Dima lui demandait : « Mais, oncle, on ne pourrait pas avoir un tiroir-caisse comme tout le monde ? », l'oncle répondait : « New-York est dangereux, Dima, mets-toi bien ça dans la tête. Il faut savoir être plus diabolique qu'eux. »

Donc, ce jour-là, il rentrait tard et encore tout irrité. Il se demandait aussi si on avait fini de ravalier la maison ou s'il allait devoir encore enjamber des mares d'eau boueuse et des tas de sable. Il arriva devant chez lui. Sa première pensée fut qu'il était victime d'une hallucination. Les échafaudages avaient été retirés : la façade centrale de l'immeuble, les deux bâtiments de côté et même le muret séparant la cour de la rue, tout brillait, tout était d'une douceur de briques claires, lumineuses, méditerranéennes.

Mais ce n'était pas ça le plus extraordinaire. Là où il avait quitté une petite cour terne dont les deux arbustes malades se recroquevillaient déjà dans l'attente de l'hiver, là où, ce matin, il n'y avait que des plaques de terre fatiguée et sèche, s'étalait un gazon vert, frais, coupé de parterres de chrysanthèmes où toutes les teintes de l'automne étaient représentées, plus chaudes, plus riches les unes que les autres : le roux, l'orange, le jaune paille, le jaune d'or, comme sur une palette. De gros buissons, en forme de boules et de cônes, étaient plantés à intervalles réguliers, en bordure des pelouses, comme dans les jardins d'un château. Il sembla même à Dima qu'il entendait pépier des oiseaux. Il monta chez lui quatre à quatre.

Il trouva une atmosphère de fête. Sa grand-mère avait préparé des boulettes de viande et du thé.

« Tu as vu, Dima, ils ont transformé la cour en un véritable parc. Nous avons des plates-bandes et les buissons sont parfaits, taillés suivant les meilleures traditions. Et justement, le moment est enfin venu où nous allons pouvoir acheter des meubles. Ça tombe bien, l'intérieur sera digne de l'extérieur. Nous aurons une salle à manger, une vraie, en bois de pin, et une armoire à glace et un divan avec de gros coussins, pour le salon. »

La mère de Dima, qui épluchait des pommes de terre, ajouta : « Et puis fini le camping. On va chacun avoir son lit. »

La grand-mère leva les bras au ciel comme pour le remercier de ses bontés. Elle se mit à tourner autour de la table en exécutant une espèce de danse d'ours, patade et comique. Tout en dansant, elle nassait :



« Un lit, un lit pour moi toute seule ! Oui, Amerika is git ! Je touche déjà une pension, j'ai des pilules de toutes les couleurs, mêmes des vertes pour mes nerfs, mes petits-fils font leur bar-mitsva dans de belles synagogues et vous verrez qu'un de ces jours on me donnera un appartement, aussi, pour moi toute seule. Un appartement pour la grand-mère, avec vue sur le parc ! »

Après avoir mangé, Dima descendit dans la cour. Il se baissa pour toucher l'herbe, elle était douce et humide. Les buissons étaient de vrais buissons, avec de vraies feuilles. Il se mit à danser de joie.

« Vous pouvez danser, vous êtes jeune, vous ne pensez pas aux conséquences. »

Elle était vieille et très maigre, son visage émacié pointait sous une grosse perruque blanche, comme une montagne de crème fouettée. Elle serrait autour d'elle un manteau clair. Avec elle, Dima reconnaissait plusieurs voisins, deux ou trois hommes à lunettes sombres et à cigares, des femmes décrépies mais fardées.

« A quoi bon tout ça, je vous demande un peu ? »

« Ça va servir aux chiens, pour faire leurs besoins dessus. Ça sera du propre, vous verrez. »

« Ça va attirer les vandales. Beau résultat ! »

« Evidemment. Ils vont se dépêcher de venir tout saccager. »

Un vieil homme brandit sa canne :

« Il y avait pourtant des travaux plus urgents. Ce matin, au troisième, j'ai encore constaté une différence d'au moins deux doigts entre le niveau de l'ascenseur et celui du palier. C'est inadmissible. Horriblement dangereux. »

« Et puis vous verrez qu'ils vont nous les faire payer, ces fleurs. Ils vont en profiter pour augmenter les loyers. »

Une vieille femme un peu bossue, dont la tête dodelinait sous sa perruque d'un blond rose, répétait d'un ton plaintif :

« Ces fleurs, elles vont se faner. Elles vont se ratatiner. Elles vont mourir. Elles n'en ont pas pour longtemps. »

Dima n'y tint plus :

« Mais nous aussi, nous allons nous ratatiner et mourir ! »

Ensuite, honteux de s'être laissé emporter, lui qui était d'un naturel plutôt doux, il se réfugia chez lui.

Les détails, comme les gros poissons qui s'enroulaient autour du pilier, la forme en coquille des deux bassins supérieurs, ou bien le fait que de près il était évident qu'il s'agissait de faux marbre, tout cela, Dima y fit attention plus tard. Ce qu'il vit tout de suite, ce qui l'enchantait, ce fut, tout en haut, la statue. Une fillette qui mesurait un pied environ, nue, potelée et ricieuse, semblait sortir de l'eau et levait les mains, comme pour jouer. L'eau clapotait à ses pieds.

Dima s'approcha presque furtivement, comme si la fillette en faux marbre avait pu s'enfuir. Il se pencha. Personne n'avait encore jeté de pièce de monnaie dans les bassins. La sienne serait la première. Il

« Si ma famille vient me voir, je mourrai de honte ! »

« Nous ne pouvons pas laisser passer ça : convoquons une réunion ! »

« Un bordel. Un bordel de La Nouvelle-Orléans ! »

Dima les regardait, bouche bée, comme s'il ne les avait jamais vus. Il voyait des visages ravagés par le mépris, des bouches qu'un perpétuel désenchantement alourdissait encore, des lèvres hargneuses. Il fut presque content de voir arriver son autre oncle, son oncle Youri. A cinquante ans bien passés, l'oncle, qui n'était pas mince, portait des blue-jeans et un blouson de cuir, comme un jeune homme. Il attrapa Dima par le bras.

« Laisse donc ces bonnes femmes. Est-ce qu'un homme intelligent peut parler à ces femmes ? D'ailleurs, voilà bien les Américains. Stupides. S'agiter pour une histoire de fontaine. »

Le soulagement de Dima avait été de courte durée. L'oncle adorait tenir des discours. Il se penchait vers son public, comme un lutteur vers son adversaire, les jambes un peu écartées, les bras loin du corps.

« Là d'où je viens, moi, quand on installe une fontaine quelque part, c'est qu'il y a eu une décision de prise et que l'ordre a été donné. Ici, les

choses se font n'importe comment. Un beau jour, on vous met une fontaine, voilà, sans rien ni raison, ensuite tout le monde s'agite. Stupides. Je suppose pas ça, moi, la stupidité. »

Il ponctuait ses phrases d'une respiration forte et rauque.

« Tenez, les Américains sont trop bêtes. Même les enfants, oui, les enfants sont si bêtes, ici, qu'ils ressemblent à leurs parents. En Russie, c'est autre chose, faites-moi confiance. »

Fatigué, Dima s'esquiva. Plus tard, il dit à sa grand-mère :

« Tu les as entendus, les autres, dans la cour ? On aurait dit les fils de Lévi s'apprêtant à massacrer les idolâtres. »

La grand-mère haussa les épaules. Ses yeux globuleux et myopes brillaient derrière ses lunettes.

« Dima, tu es toujours eu le goût de l'exagération. Je ne sais pas d'où tu tiens ça. Ne les écoute pas. Ici, c'est l'Amérique. On fait ce qu'on veut. L'art est libre. »

Le lendemain matin, quand Dima sortit, le soleil brillait. Il ne vit pas tout de suite parce que de la porte on n'apercevait que les rebords des trois bassins et l'eau qui giclait doucement en retombant d'un bassin à l'autre. Dima s'avançait donc, le cœur rempli de joie à la vue de l'herbe et des fleurs. Et puis il sentit quelque chose d'affreux. Il poussa même un cri. La petite fille n'y était plus. Il restait, dans le bassin du haut, deux pieds blancs, minuscules, mutilés.

A force de chercher, et aidé par Désiré, il finit par trouver la statuette à la cave, parmi des ordures. Il essaya de la remettre sur la fontaine, mais les chevilles étaient brisées de telle façon que Dima ne put la faire tenir debout. Il la donna à Désiré.

La grand-mère leur fit du thé, mais elle était mélancolique. Elle avait ressorti son album de photos, ce qui était toujours mauvais signe. Elle regarda longuement sa photo préférée, une photo prise pendant la fête de Noël du jardin d'enfants où était allé Dima, en Russie. Les enfants faisaient la ronde autour d'un sapin décoré de bougies. La grand-mère se mit à les désigner, l'un après l'autre.

« Vous voyez cet enfant-là, c'est un petit gey, et puis à côté de lui, c'est un petit juif et puis une petite juive et une gey, à côté de Dima... »

Dima voulut l'interrompre. Elle allait ennuier Désiré. Mais elle était lancée :

« Tu ne te rappelles donc pas, Dima, comme c'était beau ? Comme l'arbre de Noël était bien décoré ? Ça, c'était un arbre de Noël ! On ne voit rien de pareil, ici. Et le Père Noël, là, près de l'arbre, Dima, tu ne te rappelles pas le Père Noël ? Ce qu'il a pu nous amuser, ta mère et moi ! Quel charme ! Quelle fantaisie ! »

La grand-mère tremblait un peu, elle avait pris un ton inspiré.

« Ça, c'était un acteur ! Un artiste ! »

Sa voix retomba et elle ajouta, en secouant la tête :

« En fin de compte, il mange bien des choses, ici. Des choses qui vous font aimer la vie. »

[Agréé de lettres, Sylvie Weil, qui enseigne actuellement au lycée français de New-York, vient de publier un recueil de nouvelles, chez Flammarion, A New-York il n'y a pas de tremblements de terre. (Voir le Monde des livres du 26 octobre 1984).]

